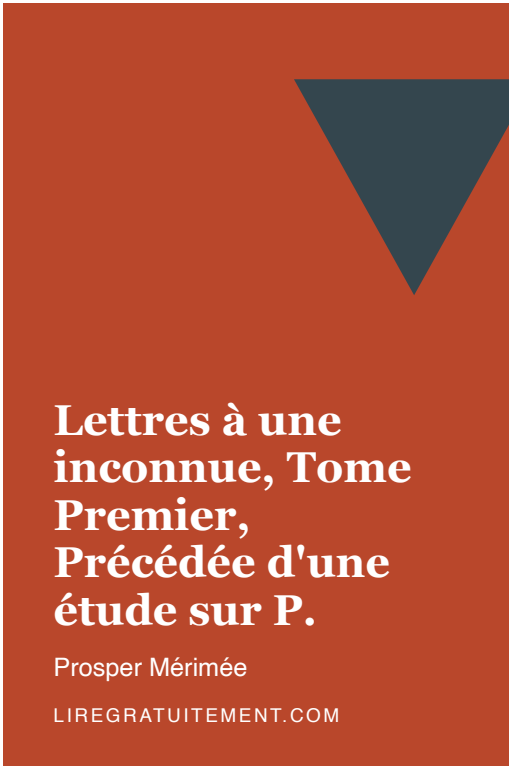


Lettres à une inconnue, Tome Premier Précédée d'une étude

sur P. Mérimée par H. Taine

Mérimée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Paris, jeudi.

J'ai reÃ§u _in due time_ votre lettre. Tout est mystÃ©rieux en vous, et les mÃªmes causes vous font agir prÃ©cisÃ©ment de la maniÃ¨re opposÃ©e Ã celle dont se conduiraient les autres mortelles. Vous allez Ã la campagne, bien;... c'est-Ã -dire que vous aurez tout le temps d'Ã©crire; car, lÃ , les journÃ©es sont longues, et le dÃ©sÅ uvrement porte Ã Ã©crire des lettres. En mÃªme temps, la surveillance et l'inquiÃ©tude de votre dragon Ã©tant moins gÃªnÃ©es par les occupations rÃ©glÃ©es de la ville, vous aurez plus de questions Ã subir quand il vous arrivera des lettres. D'ailleurs, dans un chÃ¢teau, l'arrivÃ©e d'une lettre est un Ã©vÃ©nement. Point du tout; vous ne pouvez pas Ã©crire, mais, en revanche, vous pouvez recevoir force lettres. Je commence Ã me faire Ã vos faÃ§ons et je ne suis plus guÃ¨re surpris de rien. Au reste, je vous en prie, Ã©pargnez-moi et ne mettez pas Ã une trop rude Ã©preuve cette malheureuse disposition que j'ai prise, je ne sais comment, de trouver bien tout ce qui est de vous.

J'ai souvenance d'avoir Ã©tÃ© peut-Ãªtre un peu trop franc dans ma derniÃ¨re lettre en vous parlant de mon caractÃ¨re. Un vieux diplomate de mes amis, homme trÃ¨s-fin, m'a dit souvent: Â«Ne dites jamais de mal de vous-mÃªme. Vos amis en diront toujours assez.Â» Je commence Ã craindre que vous ne preniez au pied de la lettre tout le mal que je disais de moi-mÃªme. Figurez-vous que ma grande vertu, c'est la modestie; je la porte Ã

l'excÃ¨s et je tremble que cela ne me nuise dans votre esprit. Une autre fois, quand je me sentirai mieux inspirÃ©, je vous ferai la nomenclature exacte de toutes mes qualitÃ©s. La liste sera longue. Aujourd'hui, je suis un peu malade, et je n'ose me lancer dans cette Â«progression Ã l'infiniÂ».

Devinez en mille oÃ¹ j'Ã©tais samedi soir, ce que je faisais Ã minuit. J'Ã©tais sur la plate-forme d'une des tours de Notre-Dame, et je buvais de l'orangeade, et je prenais des glaces en compagnie de quatre de mes amis et d'une lune admirable; le tout accompagnÃ© d'un gros hibou qui battait des ailes autour de nous. C'est, en vÃ©ritÃ©, un fort beau spectacle que Paris au clair de lune et Ã cette heure. Cela ressemble Ã ces villes dont on parle dans _les Mille et une Nuits_, oÃ¹ les habitants ont Ã©tÃ© enchantÃ©s pendant leur sommeil. Les Parisiens se couchent Ã minuit en gÃ©nÃ©ral, bien sots en cela. Notre _party_ Ã©tait assez curieuse: il y avait quatre nations reprÃ©sentÃ©es, chacun pensant d'une maniÃ¨re diffÃ©rente. L'ennui, c'est qu'il y avait quelques-uns de nous qui, en prÃ©sence de la lune et du hibou, se sont crus obligÃ©s de prendre le ton poÃ©tique et de dire des lieux communs. Au fait, peu Ã peu tout le monde s'est mis Ã dÃ©raisonner.

Je ne sais comment et par quel enchaÃ®nement d'idÃ©es cette soirÃ©e semi-poÃ©tique me fait penser Ã une autre qui ne l'Ã©tait pas du tout. J'ai Ã©tÃ© Ã un bal donnÃ© par des jeunes gens de mes amis, oÃ¹ Ã©taient invitÃ©es toutes les figurantes de l'OpÃ©ra. Ces femmes sont bÃªtes pour la plupart; mais j'ai remarquÃ© combien elles sont supÃ©rieures en dÃ©licatesse morale aux hommes de leur classe. Il n'y a qu'un seul vice qui les sÃ©pare des autres femmes: c'est la pauvretÃ©.

Toutes ces rhapsodies vont vous Ã©difier singuliÃ¨rement. Aussi je me hÃ¢te de terminer, ce que j'aurais dÃ» faire beaucoup plus tÃ´t.

Adieu. Ne m'en voulez pas pour la peinture peu flattÃ©e que je vous ai faite de moi-mÃªme.

II

Paris.

La franchise et la vÃ©ritÃ© sont rarement bonnes auprÃ¨s des femmes, elles sont presque toujours mauvaises. VoilÃ que vous me regardez comme un Sardanapale, parce que j'ai Ã©tÃ© Ã un bal de figurantes d'OpÃ©ra. Vous me reprochez cette soirÃ©e comme un crime, et vous me reprochez comme un plus grand crime encore de faire l'Ã©loge de ces pauvres filles. Je le rÃ©pÃ¨te, rendez-les riches, et il ne leur restera plus que leurs bonnes qualitÃ©s. Mais l'aristocratie a Ã©levÃ© des barriÃ¨res insurmontables entre les diffÃ©rentes classes de la sociÃ©tÃ©, afin qu'on ne puisse voir combien ce qui se passe au delÃ de la barriÃ¨re ressemble Ã ce qui se passe en deÃ§Ã . Je veux vous conter une histoire d'OpÃ©ra que j'ai apprise dans cette sociÃ©tÃ© si perverse. Dans une maison de la rue Saint-HonorÃ©, il y avait une pauvre femme qui ne sortait jamais d'une petite chambre sous les toits, qu'elle louait moyennant 3 francs par mois. Elle avait une fille de douze ans toujours trÃ¨s-bien tenue, trÃ¨s-rÃ©servÃ©e et qui ne parlait Ã personne. Cette petite sortait trois fois la semaine dans l'aprÃ¨s-midi, et rentrait seule Ã minuit. On sut quelle Ã©tait figurante Ã l'OpÃ©ra. Un

jour, elle descend chez le portier et demande une chandelle allumÃ©e. On la lui donne. La portiÃ¨re, surprise de ne pas la voir redescendre, monte Ã son grenier, trouve la femme morte sur son grabat, et la petite fille occupÃ©e Ã brÃ»ler une Ã©norme quantitÃ© de lettres qu'elle tirait d'une fort grande malle. Elle dit: Â«Ma mÃ¨re est morte cette nuit, et elle m'a chargÃ©e de brÃ»ler toutes ses lettres sans les lire.Â» Cette enfant n'a jamais su le vÃ©ritable nom de sa mÃ¨re; elle se trouve maintenant absolument seule au monde, et n'ayant d'autre ressource que celle de faire les vautours, les singes ou les diables Ã l'OpÃ©ra.

Le dernier conseil de sa mÃ¨re a Ã©tÃ© pour l'engager Ã Ãªtre bien sage et Ã continuer Ã Ãªtre figurante Ã l'OpÃ©ra. Elle est d'ailleurs fort sage, trÃ¨s-dÃ©vote et ne se soucie guÃ¨re de raconter son histoire. Veuillez me dire si cette petite fille n'a pas infiniment plus de mÃ©rite Ã mener la vie qu'elle mÃ¨ne, que vous n'en avez, vous qui jouissez du bonheur singulier d'un entourage irrÃ©prochable et d'une nature si raffinÃ©e, quelle rÃ©sume un peu pour moi toute une civilisation. Il faut vous dire la vÃ©ritÃ©. Je ne supporte la mauvaise sociÃ©tÃ© qu'Ã de rares intervalles, et par une curiositÃ© inÃ©puisable de toutes les variÃ©tÃ©s de l'espÃ¨ce humaine. Je n'ose jamais aborder la mauvaise sociÃ©tÃ© en hommes. Il y a lÃ quelque chose de trop repoussant, surtout chez nous; car, en Espagne, j'ai toujours eu des muletiers et des toreros pour amis. J'ai mangÃ© plus d'une fois Ã la gamelle avec des gens qu'un Anglais ne regarderait pas, de peur de perdre le respect qu'il a pour son propre Å il. J'ai mÃªme bu Ã la mÃªme outre qu'un galÃ©rien. Il faut dire aussi qu'il n'y avait que cette outre et qu'il faut boire quand on a soif.--Ne croyez pas pour cela que j'aie une prÃ©dilection pour la canaille. J'aime simplement Ã voir d'autres mÅ urs,

d'autres figures, Ã entendre un autre langage. Les idÃ©es sont toujours les mÃªmes, et, si l'on fait abstraction de tout ce qui est convention ou rÃ¨gle, je crois qu'il y a du savoir-vivre ailleurs que dans un salon du faubourg Saint-Germain. Tout cela est de l'arabe pour vous, et je ne sais pourquoi je vous le dis.

8 aoÃ»t.

J'ai Ã©tÃ© longtemps sans finir cette lettre. Ma mÃ¨re a Ã©tÃ© fort malade et moi trÃ¨s-inquiet. Elle est maintenant hors de danger, et j'espÃ¨re que, dans quelques jours, elle sera en parfaite santÃ©. Je ne puis supporter l'inquiÃ©tude, et, pendant le temps du danger, j'ai Ã©tÃ© tout Ã fait bÃªte.

Adieu.

_P.-S._--L'aquarelle que je vous destinais ne tourne pas Ã bien, et je la trouve si mauvaise, qu'il est probable que je ne vous l'enverrai pas. Que cela ne vous empÃªche pas de me donner la tapisserie que vous me destinez. TÃ¢chez de choisir un messager sÃ»r. RÃ¨gle gÃ©nÃ©rale: ne prenez jamais une femme pour confidente; tÃ´t ou tard, vous vous en repentiriez. Sachez aussi qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire. DÃ©faites-vous de vos idÃ©es d'optimisme et figurez-vous bien que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous. Ã€ ce propos, je vous dirai qu'un savant de mes amis, qui lit les hiÃ©roglyphes, m'a dit que, sur les cercueils Ã©gyptiens, on lisait trÃ¨s-souvent ces deux mots: _Vie; guerre_; ce qui prouve que je n'ai pas inventÃ© la maxime que je viens de vous donner. Cela s'Ã©crit en hiÃ©roglyphe de la sorte [img]. Le premier caractÃ¨re veut dire _vie_; il reprÃ©sente, je crois, un de ces vases appelÃ©s canopes. L'autre est une

abrÃ©viation d'un bouclier avec un bras tenant un lance. _There's science for you._

Adieu encore.

III

Paris.

Vos reproches me font grand plaisir. En vÃ©ritÃ©, je suis prÃ©destinÃ© des fÃ©es. Je me demande souvent ce que je suis pour vous et ce que vous Ãªtes pour moi. Ã€ la premiÃ¨re question, je ne puis avoir de rÃ©ponse; pour la seconde, je me figure que je vous aime comme une niÃ¨ce de quatorze ans que j'Ã©lÃ¨verais. Quant Ã votre parent si moral qui dit tant de mal de moi, il me fait penser Ã Twachum, qui dit toujours: _Can any virtue exist without religion?_ Avez-vous lu _Tom Jones_, livre aussi immoral que tous les miens ensemble. Si on vous l'a dÃ©fendu, vous l'aurez lu trÃ¨s-certainement. Quelle drÃ´le d'Ã©ducation vous recevez en Angleterre! Ã€ quoi sert-elle? On s'essouffle Ã prÃªcher pendant longtemps une jeune fille, et il est arrivÃ© ce rÃ©sultat que cette jeune fille a dÃ©sirÃ© prÃ©cisÃ©ment connaÃ®tre l'Ãªtre immoral pour lequel on s'Ã©tait flattÃ© de lui imposer de l'aversion. Quelle admirable histoire que celle du serpent! Je voudrais que lady M... lÃ»t cette lettre. Heureusement qu'elle s'Ã©vanouirait vers la dixiÃ¨me ligne.

En tournant la page, je relis ce que je viens de vous Ã©crire, et il m'a semblÃ© qu'il y avait en apparence peu de suite et d'en-

chaÃ®nement dans les idÃ©es. Erreur! Mais j'Ã©cris Ã mesure que je pense, et, comme ma pensÃ©e va plus vite que ma plume, il en rÃ©sulte que je suis obligÃ© de supprimer toutes les transitions. Je devrais peut-Ãªtre faire comme vous et biffer toute la premiÃ¨re page; mais j'aime mieux l'abandonner Ã vos mÃ©ditations et Ã vos papillotes. Il faut vous dire aussi que je suis trÃ¨s-prÃ©occupÃ© en ce moment d'une affaire qui m'intÃ©resse et qui, je l'avoue Ã ma honte, rÃ©side opiniÃ¢trÃ©ment dans une moitiÃ© de mon cerveau, tandis que l'autre est toute remplie de vous. J'aime assez le portrait que vous faites de vous-mÃªme. Il ne me paraÃ®t pas trop flattÃ©, et tout ce que je connais de vous me plaÃ®t prodigieusement. . . .

. . . . . .

Je vous Ã©tudie avec une vive curiositÃ©. J'ai des thÃ©ories sur les plus petites choses, sur les gants, sur les bottines, sur les boucles, etc., et j'attache beaucoup d'importance Ã tout cela, parce que j'ai dÃ©couvert qu'il y a un rapport certain entre le caractÃ¨re des femmes et le caprice (ou la liaison d'idÃ©es et le raisonnement, pour mieux dire) qui leur fait choisir telle ou telle Ã©toffe. Ainsi, par exemple, on me doit d'avoir dÃ©montrÃ© qu'une femme qui porte des robes bleues est coquette et affecte le sentiment. La dÃ©monstration est facile, mais elle serait trop longue. Comment voulez-vous que je vous envoie une aquarelle dÃ©testable plus grande que cette lettre et qu'on ne peut rouler ni ployer? Attendez que je vous en fasse une plus petite que je pourrai vous envoyer dans une lettre.

J'ai Ã©tÃ© l'autre jour faire une promenade en bateau. Il y avait sur la riviÃ¨re une grande quantitÃ© de petits canots Ã voile portant toute sorte de gens. Il y en avait un fort grand dans

lequel Ã©taient plusieurs femmes (de celles qui ont mauvais ton). Tous ces canots avaient abordÃ©, et du plus grand sort un homme d'une quarantaine d'annÃ©es, qui avait un tambour et qui tambourinait pour s'amuser. Tandis que j'admirais l'organisation musicale de cet animal, une femme de vingt-trois ans Ã peu prÃ¨s s'approche de lui, l'appelle monstre, lui dit qu'elle l'avait suivi depuis Paris et que, s'il ne voulait pas l'admettre dans sa sociÃ©tÃ©, il s'en repentirait. Tout cela se passait sur le rivage dont notre canot Ã©tait Ã©loignÃ© de vingt pas. L'homme au tambour tambourinait toujours pendant le discours de la femme dÃ©laissÃ©e, et lui rÃ©pondait avec beaucoup de flegme qu'il ne voulait pas d'elle dans son bateau. LÃ -dessus, elle court au canot qui Ã©tait amarrÃ© le plus loin du rivage et s'Ã©lance dans la riviÃ¨re en nous Ã©claboussant indignement. Bien qu'elle eÃ»t Ã©teint mon cigare, l'indignation ne m'empÃªcha pas, non plus que mes amis, de la retirer aussitÃ´t, avant qu'elle en pÃ»t avaler deux verres. Le bel objet de tant de dÃ©sespoir n'avait pas bougÃ© et marmottait entre ses dents: Â«Pourquoi la retirer, si elle avait envie de se noyer?Â» Nous avons mis la femme dans un cabaret, et, comme il se faisait tard et que l'heure du dÃ®ner approchait, nous l'avons abandonnÃ©e aux soins de la cabaretiÃ¨re.

Comment se fait-il que les hommes les plus indiffÃ©rents soient les plus aimÃ©s? C'est ce que je me demandais, tout en descendant la Seine, ce que je me demande encore, et ce que je vous prie de me dire, si vous le savez.

Adieu. Ã crivez-moi souvent, soyons amis et excusez le dÃ©cousu de ma lettre. Je vous expliquerai un jour pourquoi.

IV

Mariquita de mi alma (c'est ainsi que je commencerais si nous Ã©tions Ã Grenade), j'ai reÃ§u votre lettre dans un de ces moments de mÃ©lancolie oÃ¹ l'on ne voit la vie qu'au travers d'un verre noir. Comme votre Ã©pÃ®tre n'est pas des plus aimables (excusez ma franchise), elle n'a pas peu contribuÃ© Ã me maintenir dans une disposition maussade. Je voulais vous rÃ©pondre dimanche, immÃ©diatement et sÃ¨chement. ImmÃ©diatement, parce que vous m'aviez fait une espÃ¨ce de reproche indirect, et sÃ¨chement parce que j'Ã©tais furieux contre vous. J'ai Ã©tÃ© dÃ©rangÃ© au premier mot de ma lettre, et ce dÃ©rangement m'a empÃªchÃ© de vous Ã©crire. Remerciez-en le bon Dieu, car aujourd'hui le temps est beau; mon humeur s'est adoucie tellement, que je ne veux plus vous Ã©crire que d'un style tout de miel et de sucre. Je ne vous querellerai donc pas sur vingt ou trente passages de votre derniÃ¨re lettre qui m'ont fort choquÃ© et que je veux bien oublier. Je vous pardonne, et cela avec d'autant plus de plaisir qu'en vÃ©ritÃ©, je crois que, malgrÃ© la colÃ¨re, je vous aime mieux quand vous Ãªtes boudeuse que dans une autre disposition d'esprit. Un passage de votre lettre m'a fait rire tout seul comme un bienheureux pendant dix minutes. Vous me dites _short and sweet_: Mon amour est promis, sans prÃ©paration, pour amener le gros coup de massue par quelques petites hostilitÃ©s prÃ©alables. Vous dites que vous Ãªtes engagÃ©e pour la vie, comme vous diriez: Â«Je suis engagÃ©e pour la contredanse.Â» Fort bien. Ã€ ce qu'il paraÃ®t, j'ai bien employÃ© mon temps Ã disputer avec vous sur l'amour, le mariage et le reste; vous en Ãªtes encore Ã croire ou Ã dire que, lorsqu'on vous dit: Â«Aimez monsieur,Â» on aime.

Avez-vous promis par un engagement signÃ© par-devant notaire ou sur papier Ã vignettes? Quand j'Ã©tais Ã©colier, je reÃ§us d'une couturiÃ¨re un billet surmontÃ© de deux cÅ urs enflammÃ©s rÃ©unis comme il suit: [img02]; de plus, une dÃ©claration fort tendre. Mon maÃ®tre d'Ã©tudes commenÃ§a par me prendre mon billet, et l'on me mit en prison. Puis l'objet de cette naissante passion se consola avec le cruel maÃ®tre d'Ã©tudes. Il n'y a rien qui soit plus fatal que les engagements pour ceux au profit desquels ils sont souscrits. Savez-vous que, si votre amour Ã©tait promis, je croirais sÃ©rieusement qu'il vous serait impossible de ne pas m'aimer? Comment ne m'aimeriez-vous pas, vous qui ne m'avez pas fait de promesses, puisque la premiÃ¨re loi de la nature, c'est de prendre en grippe tout ce qui a l'air d'une obligation? Et, en effet, toute obligation est de sa nature ennuyeuse. Enfin, de tout cela, si j'avais moins de modestie, je tirerais cette derniÃ¨re consÃ©quence, que, si vous avez promis votre amour Ã quelqu'un, vous me le donnerez, Ã moi, Ã qui vous n'avez rien promis. Plaisanterie Ã part et Ã propos de promesses, depuis que vous ne voulez plus de mon aquarelle, j'ai assez grande envie de vous l'envoyer. J'en Ã©tais mÃ©content et j'avais commencÃ© une copie d'une infante Marguerite, d'aprÃ¨s Velasquez, que je voulais vous donner. Velasquez ne se copie pas facilement, surtout par des barbouilleurs comme moi. J'ai recommencÃ© deux fois mon infante, mais Ã la fin j'en suis encore plus mÃ©content que du moine. Le moine est donc Ã vos ordres. Je vous l'enverrai quand vous voudrez. Mais son transport est peu commode. Ajoutez Ã cela que les invisibles qui s'amusent quelquefois Ã intercepter nos communications pourront peut-Ãªtre bien garder mon aquarelle. Ce qui me rassure, c'est qu'elle est si mauvaise, qu'il faut

Ãªtre moi pour la faire, et vous pour en vouloir. Donnez-moi vos ordres. J'espÃ¨re que vous serez Ã Paris vers le milieu d'octobre. Je me trouverai maÃ®tre de quinze ou vingt jours Ã cette Ã©poque. Je ne voudrais pas les passer en France, et depuis longtemps j'avais l'intention de voir les tableaux de Rubens Ã Anvers et la galerie d'Amsterdam. Mais, si j'avais la certitude de vous voir, je renoncerais Ã Rubens et Ã Van Dyck avec la plus facile rÃ©signation. Vous voyez que les sacrifices ne me coÃ»tent pas. Je ne connais pas Amsterdam. Pourtant, dÃ©cidez. Votre vanitÃ© va vous faire dire ici: Â«Le beau sacrifice de ne me prÃ©fÃ©rer qu'Ã de grosses Flamandes bien blanches et bien harengÃ¨res, et en peinture encore!Â» Oui, c'est un sacrifice et un trÃ¨s-grand. Je sacrifie le certain, qui est le plaisir, chez moi trÃ¨s-vif, de voir des tableaux de maÃ®tre, Ã la chance trÃ¨s-incertaine que vous le compenserez. Observez que, sans admettre le cas impossible oÃ¹ vous ne me plairiez pas, si moi je vous dÃ©plaisais, j'aurais tout lieu de regretter mes travaux et mes grosses Flamandes...

Vous me paraissez dÃ©vote, superstitieuse mÃªme.--Je pense en ce moment Ã une jolie petite Grenadine qui, en montant sur son mulet pour passer dans la montagne de Ronda (route classique des voleurs), baisait dÃ©votement son pouce et se frappait la poitrine cinq ou six fois, bien assurÃ©e aprÃ¨s cela que les voleurs ne se montreraient pas, pourvu que l'_Ingles_ (c'est-Ã -dire moi), tout voyageur est Anglais, ne jurÃ¢t pas trop par la Vierge et les saints. Cette mÃ©chante maniÃ¨re de parler devient nÃ©cessaire dans les mauvais chemins pour faire aller les chevaux. Voyez Tristram Shandy. J'aime beaucoup votre histoire du portrait de cet enfant. Vous Ãªtes faible et jalouse, deux qualitÃ©s dans une femme et deux dÃ©fauts dans un homme.

Je les ai tous les deux. Vous me demandez qu'elle est l'affaire qui me prÃ©occupe. Il faudrait vous dire quel est mon caractÃ¨re et ma vie, chose dont personne ne se doute, parce que je n'ai pas encore trouvÃ© quelqu'un qui m'inspirÃ¢t assez de confiance. Peut-Ãªtre que, lorsque nous nous serons vus souvent, nous deviendrons amis et vous me connaÃ®trez; ce serait pour moi le bien le plus grand que quelqu'un Ã qui je pourrais dire toutes mes pensÃ©es passÃ©es et prÃ©sentes. Je deviens triste, et il ne faut pas finir ainsi. Je suis dÃ©vorÃ© du dÃ©sir d'une rÃ©ponse de vous. Soyez assez bonne pour ne pas me la faire attendre.

Adieu; ne nous querellons plus et soyons amis. Je baise respectueusement la main que vous me tendez en signe de paix.

V

25 septembre.

Votre lettre m'a trouvÃ© malade et fort triste, fort occupÃ© des plus ennuyeuses affaires du monde, et je n'ai pas le temps de me soigner. J'ai, je crois, une inflammation de poitrine qui me rend extrÃªmement maussade. Mais, dans quelques jours, je me propose de me dorloter et de me guÃ©rir.

Mon parti est pris. Je ne quitterai pas Paris en octobre, dans l'espÃ©rance que vous y reviendrez. Vous me verrez ou vous ne me verrez pas, Ã votre choix. La faute en sera Ã vous. Vous me parlez de raisons particuliÃ¨res qui vous empÃªchent de chercher Ã vous trouver avec moi. Je respecte les secrets et je ne vous

demande pas vos motifs. Seulement, je vous prie de me dire _really truly_ si vous en avez. N'Ãªtes-vous pas plutÃ´t prÃ©occupÃ©e d'un enfantillage? Peut-Ãªtre vous a-t-on fait, Ã mon sujet, quelque sermon dont vous Ãªtes encore toute pÃ©nÃ©trÃ©e. Vous auriez bien tort d'avoir peur de moi. Votre prudence naturelle entre sans doute pour beaucoup dans votre rÃ©pugnance Ã me voir. Rassurez-vous, je ne deviendrai pas amoureux de vous. Il y a quelques annÃ©es, cela aurait pu arriver; maintenant, je suis trop _vieux_ et j'ai Ã©tÃ© trop malheureux. Je ne pourrais plus Ãªtre amoureux, parce que mes illusions m'ont procurÃ© bien des _desengaÃ±os_ sur l'amour. J'allais Ãªtre amoureux quand je suis parti pour l'Espagne. C'est une des belles actions de ma vie. La personne qui a causÃ© mon voyage n'en a jamais rien su. Si j'Ã©tais restÃ©, j'aurais peut-Ãªtre fait une grande sottise: celle d'offrir Ã une femme digne de tout le bonheur dont on peut jouir sur terre, de lui offrir, dis-je, en Ã©change de la perte de toutes les choses qui lui Ã©taient chÃ¨res, une tendresse que je sentais moi-mÃªme trÃ¨s-infÃ©rieure au sacrifice qu'elle aurait peut-Ãªtre fait. Vous vous rappelez ma morale; Â«L'amour fait tout excuser, mais il faut Ãªtre bien sÃ»r qu'il y a de l'amour.Â» Soyez persuadÃ©e que ce prÃ©cepte-lÃ est plus rigoureux que ceux de vos mÃ©thodistes amis. Conclusion: je serai charmÃ© de vous voir. Peut-Ãªtre ferez-vous l'acquisition d'un vÃ©ritable ami, et moi peut-Ãªtre trouverai-je en vous ce que je cherche depuis longtemps: une femme dont je ne sois pas amoureux et en qui je puisse avoir de la confiance. Nous gagnerons probablement tous deux Ã notre connaissance plus approfondie. Faites pourtant ce que votre haute prudence vous conseillera.

Mon moine est prÃªt. Ã€ la premiÃ¨re occasion, je vous enverrai donc ce moine et sa monture. L'infante n'Ã©tant pas achevÃ©e, et Ã©tant trop mal commencÃ©e pour Ãªtre jamais terminÃ©e, restera oÃ¹ elle est et me servira de garde-main pour un dessin que je vous ferai quand j'aurai le temps. Je meurs d'envie de voir la surprise que vous me destinez, mais je me creuse la tÃªte inutilement pour le deviner. Quand je vous Ã©cris, je nÃ©glige trop les transitions, artifice de style bien nÃ©cessaire. Je crains que vous ne trouviez cette lettre terriblement dÃ©cousue. C'est qu'Ã mesure que j'Ã©cris une phrase, il m'en vient une autre Ã l'esprit, laquelle donne naissance Ã une troisiÃ¨me avant que la seconde soit terminÃ©e. Je souffre beaucoup ce soir. Si vous avez de l'influence lÃ -haut, tÃ¢chez de m'obtenir un peu de santÃ© ou tout au moins de rÃ©signation; car je suis le plus mauvais malade du monde, et je fais la mine Ã mes meilleurs amis. Quand je suis Ã©tendu sur mon canapÃ©, je pense avec plaisir Ã vous, Ã notre mystÃ©rieuse connaissance, et il me semble que je serais bien heureux de causer avec vous autant Ã bÃ¢tons rompus que je vous Ã©cris; et encore songez qu'il y a cet avantage que les paroles volent et que les Ã©crits restent.

Au surplus, ce n'est pas l'idÃ©e d'Ãªtre un jour imprimÃ© tout vif ou posthume qui me tourmente. Adieu; plaignez-moi. Je voudrais avoir le courage de vous dire mille choses qui me rendent cette vie triste. Mais comment vous les dire de si loin? Quand donc viendrez-vous? Adieu encore une fois. Vous voyez que, si le cÅ ur vous en dit, vous avez tout le temps de m'Ã©crire.

_P.-S._--26 septembre.--Je suis encore plus triste qu'hier. Je souffre horriblement. Mais, si vous n'avez jamais Ã©prouvÃ© par vous-mÃªme ce que c'est qu'une gastrite, vous ne comprendrez pas ce que c'est qu'une douleur vague qui est trÃ¨s-vive pourtant. Elle a cela de particulier qu'elle agit sur tout le systÃ¨me nerveux. Je voudrais bien Ãªtre Ã la campagne avec vous; vous me guÃ©ririez, j'en suis sÃ»r. Adieu. Si je meurs cette annÃ©e, vous aurez le regret de ne m'avoir guÃ¨re connu.

VI

Savez-vous que vous Ãªtes quelquefois bien aimable? Je ne dis pas cela pour vous faire un reproche sous un froid compliment; mais je voudrais bien recevoir souvent de vous des lettres comme la derniÃ¨re. Malheureusement, vous n'Ãªtes pas toujours pour moi dans d'aussi charitables dispositions. Je ne vous ai pas rÃ©pondu plus tÃ´t parce que votre lettre ne m'a Ã©tÃ© remise qu'hier soir, Ã mon retour d'une petite excursion que j'ai faite. J'ai passÃ© quatre jours dans une solitude absolue et ne voyant pas un homme, encore moins une femme, car je n'appelle pas hommes ou femmes certains bipÃ¨des qui sont dressÃ©s Ã apporter Ã manger et Ã boire quand on leur en donne l'ordre. J'ai fait, pendant cette retraite, les rÃ©flexions les plus tristes du monde, sur moi, sur mon avenir, sur mes amis, etc. Si j'avais eu l'esprit d'attendre votre lettre, elle aurait donnÃ© une tout autre tournure Ã mes idÃ©es. Â«J'aurais emportÃ© du bonheur pour une semaine au moins.Â» J'admire beaucoup votre descente chez ce brave M. Y... Votre courage me plaÃ®t singuliÃ¨rement. Je ne vous aurais jamais crue capable d'un tel _capricho_, et je vous en

aime encore davantage. Il est vrai que le souvenir de vos splendid _black eyes_ est peut-Ãªtre pour quelque chose dans mon admiration. Pourtant, vieux comme je suis, je suis presque insensible Ã la beautÃ©. Je me dis que Â«cela ne gÃ¢te rienÂ»; mais je vous assure qu'en entendant dire par un homme trÃ¨s-difficile que vous Ã©tiez fort jolie, je n'ai pu me dÃ©fendre d'un sentiment de tristesse. Voici pourquoi (d'abord persuadez-vous bien que je ne suis pas le moins du monde amoureux de vous): je suis horriblement jaloux, jaloux de mes amis, et je m'afflige en pensant que votre beautÃ© vous expose aux soins et aux attentions d'un tas de gens qui ne peuvent vous apprÃ©cier et qui ne voient en vous que ce qui m'occupe le moins. En vÃ©ritÃ©, je suis d'une humeur affreuse en pensant Ã cette cÃ©rÃ©monie oÃ¹ vous allez assister. Rien ne me rend plus mÃ©lancolique qu'un mariage. Les Turcs, qui marchandent une femme en l'examinant comme un mouton gras, valent bien mieux que nous qui avons mis sur ce vil marchÃ© un vernis d'hypocrisie, hÃ©las! bien transparent. Je me suis demandÃ© bien souvent ce que je pourrais dire Ã une femme le premier jour de ma noce, et je n'ai rien trouvÃ© de possible, si ce n'est un compliment sur son bonnet de nuit. Le diable, heureusement, est bien fin s'il m'attrape Ã pareille fÃªte. Le rÃ´le de la femme est bien plus facile que celui de l'homme. Un jour comme celui-lÃ , elle se modÃ¨le sur l'IphigÃ©nie de Racine; mais, si elle observe un peu, que de drÃ´les de choses elle doit voir!--Vous me direz si la fÃªte a Ã©tÃ© belle. On va vous faire la cour et vous rÃ©galer d'allusions au bonheur domestique. Les Andalous disent, quand ils sont en colÃ¨re: _Mataria el sol Ã puÃ±aladas si no fuese por miedo de dejar el mundo a oscuras!_

Depuis le 28 septembre, jour de ma naissance, une suite non interrompue de petits malheurs est venue m'assaillir. Ajoutez Ã cela que ma poitrine va de mal en pis et que je souffre horriblement. Je retarderai mon voyage en Angleterre jusqu'au milieu de novembre. Si vous ne voulez pas me voir Ã Londres, il faut y renoncer; mais je veux voir les Ã©lections. Je vous rattraperai bientÃ´t aprÃ¨s Ã Paris, oÃ¹ le hasard nous rapprochera si votre volontÃ© persiste Ã nous sÃ©parer. Toutes vos raisons sont pitoyables et ne valent pas la peine d'Ãªtre rÃ©futÃ©es, d'autant plus que vous savez bien vous-mÃªme qu'elles n'ont aucune importance. Vous faites la railleuse quand vous dites si agrÃ©ablement que vous avez peur de moi. Vous savez que je suis laid et trÃ¨s-capricieux d'humeur, toujours distrait et souvent taquin et mÃ©chant lorsque je souffre. Qu'y a-t-il lÃ qui ne soit bien rassurant?--Vous ne vous Ã©prendrez jamais de moi, soyez tranquille. Les prÃ©dictions confiantes que vous me faites ne peuvent se rÃ©aliser. Vous n'Ãªtes pas pythonisse. Or, en vÃ©ritÃ©, les chances de mort pour moi sont augmentÃ©es cette annÃ©e. Rassurez-vous pour vos lettres. Tout ce qui se trouve d'Ã©crit dans ma chambre sera brÃ»lÃ© aprÃ¨s ma mort; mais, pour vous faire enrager, je vous laisserai par testament une suite manuscrite de la _guzla_ qui vous a tant fait rire. Vous participez de l'ange et du dÃ©mon, mais beaucoup plus du dernier. Vous m'appelez tentateur. Osez dire que ce nom ne vous convient pas beaucoup mieux qu'Ã moi! N'avez-vous pas jetÃ© un appÃ¢t Ã moi, pauvre petit poisson; puis, maintenant que vous me tenez au bout de votre hameÃ§on, vous me faites danser entre le ciel et l'eau jusqu'Ã ce qu'il vous plaise, quand vous serez lasse du jeu, de couper le fil; et alors j'en serai pour l'hameÃ§on dans le bec et je ne pourrai plus trouver le pÃªcheur.

Je vous sais grÃ© de votre franchise Ã m'avouer que vous avez lu la lettre que M. V... m'Ã©crivait et dont il vous avait chargÃ©e. Je l'avais bien devinÃ©, car, depuis Ã ve, toutes se ressemblent en ce point. J'aurais voulu que cette lettre fÃ»t plus intÃ©ressante; mais je suppose que, malgrÃ© ses lunettes, vous trouvez M. V... homme de goÃ»t. Je deviens mÃ©chant parce que je souffre. Je pense Ã la promesse que vous m'avez faite d'un _schizzo_,--promesse que vous m'avez faite sans que je l'eusse sollicitÃ©e,--et je me sens radouci. J'attends le _schizzo_ avec la plus grande dÃ©votion.--Adieu, _niÃ±a de mis ojos_; je vous promets de n'Ãªtre jamais amoureux de vous. Je ne veux plus Ãªtre amoureux, mais je voudrais avoir un ami fÃ©minin. Si je vous voyais souvent, et si vous Ãªtes telle que je le crois, je vous aimerais bien de vraie et platonique amitiÃ©. TÃ¢chez donc de faire en sorte que nous puissions nous voir quand vous serez Ã Paris. Faudra-t-il que nous attendions une rÃ©ponse pendant des jours entiers? Adieu encore une fois. Plaignez-moi, car je suis bien triste et j'ai mille raisons pour l'Ãªtre.

VII

Lady M... m'a annoncÃ© hier au soir que vous alliez vous marier. Cela Ã©tant, brÃ»lez mes lettres; je brÃ»le les vÃ´tres, et adieu. Je vous ai dÃ©jÃ parlÃ© de mes principes. Ils ne me permettent pas de rester en relation avec une dame que j'ai connue demoiselle, avec une veuve que j'ai connue mariÃ©e. J'ai remarquÃ© que, l'Ã©tat civil d'une femme Ã©tant changÃ©, les rapports changent aussi, et toujours pour le pire. Bref, Ã tort ou Ã raison, je ne puis souffrir que mes amies se marient. Donc, si

vous vous mariez, oublions-nous. Je vous en conjure, n'ayez point recours Ã une de vos Ã©chappatoires ordinaires et rÃ©pondez-moi franchement.

Je vous proteste que, depuis le 28 septembre, je n'ai eu que des contrariÃ©tÃ©s et des chagrins de toute espÃ¨ce. Votre mariage Ã©tait encore dans les fatalitÃ©s qui devaient tomber sur moi. L'autre nuit, ne pouvant dormir, je repassais dans mon esprit toutes les misÃ¨res dont j'ai Ã©tÃ© accablÃ© depuis quinze jours, et je n'y trouvais qu'une seule compensation, qui Ã©tait votre aimable lettre et la promesse non moins aimable que vous me faisiez d'un _schizzo._ C'est bien maintenant que j'ai envie de poignarder le soleil, comme disent les Andalous. _Mariquita de mi vida_ (laissez-moi vous appeler ainsi jusqu'Ã vos noces), j'avais une pierre superbe, bien taillÃ©e, brillante, scintillante, admirable sur tous points. Je la croyais un diamant que je n'aurais pas troquÃ© pour celui du Grand Mogol.--Pas du tout! voilÃ qu'il se trouve que ce n'est qu'une pierre fausse. Un chimiste de mes amis vient de m'en faire l'analyse. Figurez-vous un peu mon dÃ©sappointement. J'ai passÃ© bien du temps Ã penser Ã ce prÃ©tendu diamant et au bonheur de l'avoir trouvÃ©.

Maintenant, il faut que je passe autant de temps (encore plus) Ã me persuader que ce n'Ã©tait qu'une pierre fausse.

Tout cela n'est qu'un apologue. J'ai dÃ®nÃ© avant-hier avec le diamant faux et je lui ai fait une mine de chien. Quand je suis en colÃ¨re, j'ai assez en main la figure de rhÃ©torique appelÃ©e ironie, et j'ai fait au diamant un Ã©loge de ses belles qualitÃ©s le plus ampoulÃ© que j'ai pu et avec un sang-froid bien glacial. Je ne sais, en vÃ©ritÃ©, pourquoi je vous dis tout cela! surtout

si nous allons nous oublier prochainement. En attendant, je vous aime toujours et je me recommande Ã vos priÃ¨res,--_angel in thy orisons_, etc.

Vendredi prochain, votre dessin partira par un courrier et se trouvera sans doute dimanche Ã Londres. Vous pourrez l'envoyer rÃ©clamer mardi chez M. V..., Pall-Mall.

Excusez la dÃ©mence de cette lettre, j'ai de tristes affaires en tÃªte.

VIII

Mon cher ami fÃ©minin,

Nous devenons fort tendres. Vous me dites: _Amigo de mi alma_; ce qui est fort joli dans une bouche fÃ©minine. Votre lettre ne me donne pas de nouvelles de votre santÃ©. Vous me disiez dans l'avant-derniÃ¨re lettre que mon ami fÃ©minin Ã©tait malade, et vous auriez dÃ» savoir que j'en Ã©tais en peine. Ayez plus d'exactitude Ã l'avenir. C'est bien Ã vous Ã vous plaindre de mes rÃ©ticences, vous qui Ãªtes le mystÃ¨re incarnÃ©! Que voulez-vous de plus sur l'histoire du diamant, si ce n'est son nom? Des dÃ©tails peut-Ãªtre; mais ils seraient ennuyeux Ã Ã©crire, et ils vous amuseront peut-Ãªtre un jour que nous ne trouverons rien Ã nous dire, assis face Ã face, chacun dans un fauteuil au coin du feu. Ã coutez le rÃªve que j'ai fait il y a deux nuits, et, si vous Ãªtes sincÃ¨re, interprÃ©tez-le. _Methought_ que nous Ã©tions tous les deux Ã Valence, dans un beau jardin avec force oranges, grenades, etc. Vous Ã©tiez assise sur un banc

adossÃ© Ã une haie. En face Ã©tait un mur de quelque six pieds qui sÃ©parait le jardin d'un jardin voisin beaucoup plus bas. Moi, j'Ã©tais en face de vous, et nous causions en Valencien, Ã ce qu'il me semblait.--_Nota bene_ que je n'entends le valencien qu'avec beaucoup de peine. Quelle diable de langue parle-t-on en rÃªve quand on parle une langue qu'on ne sait pas? Par dÃ©sÅ uvrement, et comme c'est mon habitude, je montai sur une pierre et je regardai dans le jardin d'en bas. Il y avait un banc aussi adossÃ© contre le mur, et sur ce banc une espÃ¨ce de jardinier valencien et mon diamant Ã©coutant le jardinier, qui jouait de la guitare. Cette vue me mit Ã l'instant de trÃ¨s-mauvaise humeur, mais je n'en montrai rien d'abord. Le diamant leva la tÃªte, me vit avec surprise, mais ne bougea pas et ne parut pas autrement dÃ©concertÃ©. AprÃ¨s quelque temps, je descendis de ma pierre et je vous dis, de l'air du monde le plus naturel et sans vous parler du diamant, que nous pouvions faire une excellente plaisanterie qui serait de jeter une grosse pierre par-dessus la crÃªte du mur. Cette pierre Ã©tait fort lourde. Vous fÃ»tes trÃ¨s-empressÃ©e Ã m'aider, et, sans me faire de questions (ce qui n'est pas naturel), Ã force de pousser, nous parvÃ®nmes Ã poser la pierre sur le haut du mur et nous nous apprÃªtions Ã la prÃ©cipiter, lorsque le mur lui-mÃªme cÃ©da, s'Ã©croula, et nous tombÃ¢mes tous les deux avec la pierre et les dÃ©bris du mur. J'ignore la suite, car je me rÃ©veillai. Pour vous faire mieux comprendre la scÃ¨ne, je vous envoie un dessin. Je n'ai pu voir la figure du jardinier, dont j'enrage.

Vous Ãªtes bien aimable, je vous le dis souvent depuis quelque temps. Vous Ãªtes bien aimable d'avoir rÃ©pondu Ã la question que je vous ai adressÃ©e derniÃ¨rement. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre rÃ©ponse m'a plu. Vous m'avez dit mÃªme,

et peut-Ãªtre involontairement, plusieurs choses qui m'ont fait plaisir, et surtout que le mari d'une femme qui vous ressemblerait vous inspirerait une vÃ©ritable compassion. Je le crois sans beaucoup de peine, et j'ajoute qu'il n'y aurait personne de plus malheureux, si ce n'est un homme qui vous aimerait. Vous devez Ãªtre froide et moqueuse dans vos mauvaises humeurs, avec une fiertÃ© insurmontable qui vous empÃªche de dire: Â«J'ai tort.Â» Ajoutez Ã cela l'Ã©nergie de votre caractÃ¨re qui doit vous faire mÃ©priser les larmes et les plaintes. Lorsque, par la suite du temps et la force des choses, nous serons amis, c'est alors que l'on verra lequel de nous deux sait le mieux tourmenter l'autre. Les cheveux m'en dressent Ã la tÃªte rien que d'y penser. Ai-je bien interprÃ©tÃ© votre _mais?_ Soyez sÃ»re que, malgrÃ© vos rÃ©solutions, nos fils sont trop mÃªlÃ©s pour que nous ne nous retrouvions pas dans le monde quelque jour. Je meurs d'envie de causer avec vous. Il me semble que je serais parfaitement heureux si je savais que je vous verrai ce soir.

Ã€ propos, vous avez tort de suspecter la curiositÃ© de M. V... FÃ»t-elle Ã©gale Ã la vÃ´tre, ce qui n'est pas possible, M. V... est un Caton, et il mettrait bon ordre Ã ce qu'il n'y eÃ»t pas de bris de scellÃ©s. Ainsi, envoyez-lui le _schizzo_ sous cachet et ne craignez aucune indiscrÃ©tion de sa part. Je voudrais vous voir au moment oÃ¹ vous Ã©crivez: _Amigo de mi alma._ Quand vous ferez faire votre portrait pour moi, dites cela intÃ©rieurement, au lieu de Â«petite pomme d'apiÂ», comme disent les dames qui veulent donner Ã leur bouche un tour gracieux.--Faites donc que nous nous voyions sans mystÃ¨re et comme de bons amis. Vous serez sans doute dÃ©solÃ©e d'apprendre que je me porte fort mal et que je m'ennuie horriblement. Venez bientÃ´t Ã Paris, chÃ¨re Mariquita, et rendez-moi

amoureux. Je ne m'ennuierai plus alors, et, pour la peine, je vous rendrai bien malheureuse par mes humeurs. Depuis quelque temps, votre Ã©criture devient bien lÃ¢che et vos lettres bien courtes. Je suis trÃ¨s-convaincu que vous n'avez d'amour pour personne et que vous n'en aurez jamais. Cependant, vous comprenez assez bien la thÃ©orie.

Adieu; je fais tous les souhaits possibles pour votre santÃ©, pour votre bonheur, pour que vous ne vous mariiez pas, pour que vous veniez Ã Paris, enfin pour que nous devenions amis.

IX

Mariquita de mi alma, je suis bien triste d'apprendre votre indisposition. J'espÃ¨re que, lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez entiÃ¨rement rÃ©tablie et en Ã©tat de m'Ã©crire de plus longues lettres. Votre derniÃ¨re Ã©tait d'une briÃ¨vetÃ© dÃ©sespÃ©rante et d'une sÃ©cheresse Ã laquelle j'Ã©tais autrefois accoutumÃ© de votre part, mais qui m'est maintenant plus pÃ©nible que vous ne sauriez croire. Ã crivez-moi longuement et dites-moi bien des choses aimables. Qu'est-ce que votre maladie? Avez-vous quelque contrariÃ©tÃ© ou des chagrins de cÅ ur? Il y a dans votre dernier billet quelques phrases mystÃ©rieuses comme toutes vos phrases qui sembleraient l'annoncer. Mais, entre nous, je ne crois pas que vous ayez encore la jouissance de ce viscÃ¨re nommÃ© cÅ ur. Vous avez des peines de tÃªte, des plaisirs de tÃªte; mais le viscÃ¨re nommÃ© cÅ ur ne se dÃ©veloppe que vers vingt-cinq ans, au 46e degrÃ© de latitude. Vous allez froncer vos beaux et noirs sourcils et

vous direz: Â«L'insolent doute que j'aie un cÅ ur!Â» car c'est la grande prÃ©tention maintenant. Depuis que l'on a fait tant de romans et de poÃ«mes passionnÃ©s ou soi-disant tels, toutes les femmes prÃ©tendent avoir un cÅ ur. Attendez encore un peu. Quand vous aurez un cÅ ur pour tout de bon, vous m'en direz des nouvelles. Vous regretterez ce bon temps oÃ¹ vous ne viviez que par la tÃªte, et vous verrez que les maux que vous souffrez maintenant ne sont que des piqÃ»res d'Ã©pingle en comparaison des coups de poignard qui pleuvront sur vous quand le temps des passions sera venu.

Je me plaignais de votre lettre, qui renferme cependant quelque chose de fort aimable: c'est la promesse formelle et d'assez bonne grÃ¢ce de m'envoyer votre portrait. Cela me fait beaucoup de plaisir, non-seulement parce que je vous connaÃ®trai mieux, mais surtout parce que vous me montrez ainsi plus de confiance. Je fais des progrÃ¨s dans votre amitiÃ© et je m'en applaudis. Ce portrait, quand l'aurai-je? Voulez-vous me le donner dans la main? j'irai le prendre. Voulez-vous le donner Ã M. V..., qui me l'enverra avec la discrÃ©tion convenable? Ne craignez rien de lui ni de sa femme. J'aimerais mieux le tenir de votre blanche main. Je pars pour Londres au commencement du mois prochain. J'irai voir l'Ã©lection, je mangerai du _white-bait fish_ Ã Blackwall; j'irai revoir les cartons de Hampton-Court, et je repartirai pour Paris. Si je vous voyais, je serais bien heureux, mais je n'ose l'espÃ©rer. Quoi qu'il en soit, si vous voulez bien envoyer le _schizzo_ sous enveloppe Ã M. V..., ainsi que vos lettres; je l'aurai assez promptement, car je serai Ã Londres, suivant toutes les apparences, le 8 dÃ©cembre. Je vous ai reprochÃ© votre curiositÃ© et votre indiscrÃ©tion quand vous avez ouvert la lettre de M. V...; mais, pour vous dire la vÃ©ritÃ©, il y

a des dÃ©fauts en vous qui me plaisent et votre curiositÃ© est du nombre. J'ai bien peur que vous ne me preniez en grippe si nous nous voyons souvent et que le contraire n'arrive pour moi. Je pense en ce moment Ã l'expression de votre physionomie, qui est un peu dure, _a lioness though tame._

Adieu; je baise mille fois vos pieds mystÃ©rieux.

X

Sans doute, sans doute, envoyez Ã M. V.., ce que vous me faites espÃ©rer depuis si longtemps. Joignez-y une lettre, une longue lettre, car, si vous m'Ã©criviez Ã Paris, il est probable que je me croiserais avec elle. PrÃ©venez M. V... qu'il garde cette lettre et le paquet et que j'irai le chercher chez lui en personne Ã la fin de la semaine prochaine. Ce qui serait encore plus aimable de votre part, et ce que vous n'Ã©crivez pas, ce serait de me faire dire oÃ¹ et comment je pourrais vous voir. Au reste, je n'y compte pas et je vous connais trop bien pour attendre de vous cette preuve de courage. Je ne compte que sur le hasard, qui me donnera peut-Ãªtre un talisman ou un peloton de fil.

Je vous Ã©cris couchÃ© sur un canapÃ© et fort souffrant; couleur de prÃ© brÃ»lÃ© par le soleil; c'est de moi et non du canapÃ© que je vous donne la couleur. Il faut que vous sachiez que la mer me rend fort malade, et que _the glad waters of the dark blue sea_ ne me sont agrÃ©ables que lorsque je les vois du rivage. La premiÃ¨re fois que je suis allÃ© en Angleterre, j'avais Ã©tÃ© si malade, que je fus bien quinze jours avant de reprendre ma couleur ordinaire, qui est celle du cheval pÃ¢le de

l'Apocalypse. Un jour que je dÃ®nais en face de madame V..., elle s'Ã©cria tout Ã coup: _Until to day, I thought you were an Indian._ Ne vous effrayez pas et ne me prenez pas pour un spectre.

Je vous demande pardon de vous parler toujours du diamant. Quels doivent Ãªtre les sentiments de quelqu'un qui n'est pas connaisseur en pierres, Ã qui des joailliers ont dit: Â«Cette pierre est fausse,Â» et qui pourtant la voit briller admirablement; qui se dit quelquefois: Â«Si les joailliers ne se connaissaient pas en diamants! s'ils s'Ã©taient trompÃ©s ou s'ils voulaient me tromper!Â» Je regarde donc de temps en temps (le moins que je puis) mon diamant, et, toutes les fois que je le regarde, je le trouve un vrai diamant en tous points. C'est dommage qu'il ne me soit pas possible de faire une expÃ©rience chimique concluante. Qu'en dites-vous? Si je vous voyais, je vous expliquerais ce que cette affaire a d'obscur et vous me donneriez quelque bon conseil ou, ce qui vaudrait peut-Ãªtre mieux, vous me feriez oublier mon diamant vrai ou faux, car il n'y a pas de diamant qui soutienne la comparaison avec deux beaux yeux noirs. Adieu; j'ai horriblement mal au coude gauche, sur lequel je m'appuie pour vous Ã©crire; et puis vous ne mÃ©ritez pas qu'on vous Ã©crive trois pages petit texte. Vous ne m'envoyez que quelques lignes d'Ã©criture trÃ¨s-lÃ¢ches, et, de vos trois lignes, il y en a toujours deux qui me mettent en colÃ¨re.

XI

Vous Ãªtes charmante, chÃ¨re marquise, trop charmante mÃªme. Je viens de recevoir le _schizzo._ Je possÃ¨de Ã la fois votre portrait et votre confiance, double bonheur. Vous Ã©tiez en veine de bontÃ© ce jour-lÃ , car votre lettre Ã©tait longue et aimable; seulement, elle a un dÃ©faut, c'est qu'elle ne conclut Ã rien. Vous verrai-je ou non? _That is the question._ Je sais bien, moi, comment la rÃ©soudre; mais vous ne voulez pas vous dÃ©terminer. Vous Ãªtes, comme vous le serez toute votre vie, entre votre caractÃ¨re et vos habitudes de couvent; tout le mal vient de lÃ . Je vous jure que, si vous ne me permettez pas de vous faire visite, j'irai vous demander de vos nouvelles de la part de madame D... Ã€ ce propos, madame D... doit vous rendre un favorable tÃ©moignage de ma discrÃ©tion. J'ai mÃªme rÃ©sistÃ© Ã un dÃ©sir que je sentais au bout de mes doigts pour ouvrir le paquet qui m'apportait le _schizzo._ Admirez-moi.

Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous voie Ã la promenade par exemple, ou bien mieux au British Museum ou Ã la galerie Ingerstein? J'ai un ami Ã cÃ´tÃ© de moi qui est fort intriguÃ© du paquet Ã©norme que j'ai Ã©tÃ© dÃ©cacheter loin de lui, et du changement que son arrivÃ©e a produit dans mon moral. Je ne lui ai rien dit qui pÃ»t l'approcher de la vÃ©ritÃ©, mais il me paraÃ®t pourtant sur la voie. Adieu; je voulais vous dire que le _schizzo_ Ã©tait arrivÃ© Ã bon port et qu'il m'a fait le plus grand plaisir. Ã crivons-nous souvent Ã Londres si nous ne nous voyons pas...

XII

Londres, 10 dÃ©cembre.

Dites-moi, au nom de Dieu, Â«si vous Ãªtes de DieuÂ», _querida Mariquita_, pourquoi n'avez-vous pas rÃ©pondu Ã ma lettre? Votre avant-derniÃ¨re, et surtout le _schizzo_ qui l'accompagnait, m'avaient mis dans un tel _flutter_, que ce que je vous ai Ã©crit tout d'abord n'avait pas trop le sens commun. Maintenant que je suis plus rassis et que quelques jours de sÃ©jour Ã Londres m'ont considÃ©rablement rafraÃ®chi la cervelle, je vais essayer de raisonner avec vous. Pourquoi ne voulez-vous pas me voir? Personne de votre entourage ne me connaÃ®t, et ma visite serait fort vraisemblable. Votre principal motif paraÃ®t Ãªtre la peur de faire quelque chose d'_improper_, comme on dit ici. Je ne prends pas au sÃ©rieux ce que vous dites de la crainte que vous avez de perdre vos illusions sur moi en me connaissant davantage. Si c'Ã©tait lÃ votre vÃ©ritable motif, vous seriez la premiÃ¨re femme, le premier Ãªtre humain qu'une considÃ©ration semblable aurait empÃªchÃ© de satisfaire son dÃ©sir ou sa curiositÃ©. Venons Ã l'_impropriÃ©tÃ©._ La chose est-elle _improper_ en elle-mÃªme? Non, car il n'y a rien de plus simple. Vous savez d'avance que je ne vous mangerai pas. La chose n'est donc _improper_--si _improper_ elle est--que pour le monde. Remarquez en passant que ce mot _monde_ nous rend malheureux depuis le jour oÃ¹ on nous met des habits incommodes, parce que le monde le veut ainsi, jusqu'au jour de notre mort.

. . . . . .

En m'envoyant votre portrait, il me semble que vous m'avez donnÃ© la preuve que vous m'estimiez assez pour croire Ã ma discrÃ©tion. Pourquoi n'y croiriez-vous plus? La discrÃ©tion d'un homme, et la mienne en particulier, est d'autant plus grande qu'on lui demande davantage. Cela posÃ©, et vous Ã©tant sÃ»re de ma discrÃ©tion, vous pouvez me voir, et le monde n'est pas plus avancÃ© qu'il ne l'est maintenant, et il ne peut par consÃ©quent crier Ã l'_impropriÃ©tÃ©._ J'ajouterai encore, et la main sur la conscience (c'est-Ã -dire Ã gauche), que je ne vois pas, quant Ã moi, la moindre inconvenance lÃ -dedans. Je dirai plus. Si cette correspondance doit se continuer sans que nous nous voyions jamais, elle devient la chose la plus absurde qu'il y ait au monde. J'abandonne tout cela Ã vos rÃ©flexions.

Si j'Ã©tais plus fat, je me rÃ©jouirais de ce que vous me dites de mon diamant. Mais nous ne pouvons jamais nous aimer d'amour. Je parle de vous et de moi. Notre connaissance n'a pas commencÃ© d'une maniÃ¨re qui puisse nous mener lÃ . Elle est beaucoup trop romantique. Quant au diamant, mon compagnon de voyage, tout en fumant son cigare, me parlait d'elle sans savoir que je m'y intÃ©ressais et me disait de bien tristes choses. Il paraÃ®t ne pas douter de sa faussetÃ©. ChÃ¨re _Mariquita_, vous dites que vous ne voulez jamais Ãªtre Â«diamant de la couronneÂ», et vous avez bien raison. Vous valez mieux que cela. Je vous offre une bonne amitiÃ© qui, je l'espÃ¨re, pourra Ãªtre utile un jour Ã tous les deux.

Adieu.

XIII

Paris, fÃ©vrier 1842.

J'ai lu, il y a une heure, votre lettre qui, depuis mardi, Ã©tait sur ma table, mais cachÃ©e sous un tas de papiers. Puisque vous ne mÃ©prisez pas mes dons, voici des confitures de rose, de jasmin et de bergamote. Vous voudrez bien en offrir un pot Ã madame de C..., _with my best respects._ Il paraÃ®t que je vous ai offert des babouches, et vous les refusez avec tant d'insistance, que je devrais bien vous les envoyer. Mais, depuis mon retour, on me pille. Plus de babouches, je ne les trouve plus. Voulez-vous ceci en Ã©change? Peut-Ãªtre ce miroir turc vous sera-t-il plus agrÃ©able; car vous me faites l'effet d'Ãªtre devenue encore plus coquette qu'en l'an de grÃ¢ce 1840. C'Ã©tait au mois de dÃ©cembre, et vous aviez des bas de soie rayÃ©s; voilÃ tout ce que je me rappelle.

C'est Ã vous Ã dÃ©cider le protocole dont vous me parlez. Vous ne croyez pas Ã mes cheveux gris. Voici une piÃ¨ce justificative.

Je ne donne rien pour rien. Avant d'aller Ã Naples, vous aurez la bontÃ© de prendre mes ordres et de me rapporter ce que je vous dirai. Je pourrai vous donner une lettre pour le directeur des fouilles de PompÃ©i, si ces choses-lÃ vous intÃ©ressent.

Vous faites de votre _precious self_ un portrait si brillant, que je vois ajourner aux calendes grecques le moment oÃ¹ nous nous reverrons, _Allah kerim!_ Je vous Ã©cris au milieu d'un bruit infernal. Je ne sais trop ce que je vous dis; mais j'aurais bien des choses Ã vous dire, de vous et de moi, que j'ajourne Ã la

premiÃ¨re fois que j'aurai de vos nouvelles. En attendant, adieu, et conservez ces fines attaches et cette radieuse physionomie que j'admirais.

XIV

Paris, samedi. Mars 1842.

Je me demande depuis deux jours si je vous Ã©crirai, et j'aurais d'assez bonnes raisons de fiertÃ© pour ne pas le faire; mais, ma foi, bien que vous ne doutiez pas, j'espÃ¨re, du plaisir que m'a fait votre lettre, j'en ai Ã vous le dire.

Vous voilÃ riche; tant mieux. Je vous fais mon compliment. Riche, c'est-Ã -dire libre. Votre ami, qui a eu cette bonne idÃ©e, me fait l'effet d'une maniÃ¨re d'Auld Robin Gray; il devait Ãªtre amoureux de vous; vous ne l'avouerez jamais, car vous aimez fort le mystÃ¨re. Je vous pardonne, nous nous Ã©crivons trop rarement pour nous quereller. Pourquoi n'iriez-vous pas Ã Rome et Ã Naples voir des tableaux et du soleil? Vous Ãªtes digne de comprendre l'Italie, et vous en reviendrez riche de quelques idÃ©es et de quelques sensations. Je ne vous conseille pas la GrÃ¨ce. Vous n'avez pas la peau assez dure pour rÃ©sister Ã toutes les vilaines bÃªtes qui mangent le monde. Ã€ propos de GrÃ¨ce, puisque vous gardez si bien ce qu'on vous donne, voici un brin d'herbe. Je l'ai cueilli sur la colline d'Anthela aux Thermopyles, Ã l'endroit oÃ¹ sont morts les derniers des trois cents. Il est probable que cette petite fleur a dans ses atomes constitutifs un peu des atomes de feu LÃ©onidas. En outre, Ã cet endroit-lÃ mÃªme, je me souviens que, couchÃ© sur un tas de

paille de maÃ¯s, devant le corps de garde de gendarmerie (quelle profanation!), je parlai de ma jeunesse Ã mon ami AmpÃ¨re, et je lui dis que, parmi les souvenirs tendres qui me restaient, il n'y en avait qu'un seul qui ne fÃ»t mÃªlÃ© d'aucune amertume. Je pensais alors Ã notre belle jeunesse. _Pray keep my foolish flower._

Ã coutez, voulez-vous quelque souvenir de l'Orient plus substantiel?

J'ai dÃ©jÃ donnÃ© malheureusement tout ce que j'avais rapportÃ© de beau. Je vous donnerais bien des babouches, mais pour que vous les mettiez pour d'autres, merci. Si vous voulez de la confiture de rose et de jasmin, il m'en reste encore un peu, mais dÃ©pÃªchez-vous, ou je la mangerai toute. Nous nous donnons si rarement de nos nouvelles, que nous avons bien des choses Ã nous dire pour nous mettre au courant. Voici mon histoire:

J'ai revu ma chÃ¨re Espagne pendant l'automne de 1840; j'ai passÃ© deux mois Ã Madrid, oÃ¹ j'ai vu une rÃ©volution trÃ¨s-bouffonne, de trÃ¨s-belles courses de taureaux, et l'entrÃ©e triomphale d'Espartero, qui Ã©tait la parade la plus comique du monde. Je demeurais chez une amie intime, qui est pour moi une sÅ ur dÃ©vouÃ©e; j'allais le matin Ã Madrid et je revenais dÃ®ner Ã la campagne avec six femmes, dont la plus Ã¢gÃ©e avait trente-six ans. Par suite de la rÃ©volution, j'Ã©tais le seul homme qui pÃ»t aller et venir librement, en sorte que ces six infortunÃ©es n'avaient pas d'autre _cortejo._ Elles m'ont prodigieusement gÃ¢tÃ©. Je n'Ã©tais amoureux d'aucune et j'ai peut-Ãªtre eu tort. Bien que je ne fusse pas dupe des avantages que me donnait la rÃ©volution, j'ai trouvÃ© qu'il

Ã©tait trÃ¨s-doux d'Ãªtre ainsi sultan, mÃªme _ad honores._ Ã mon retour Ã Paris, je me suis donnÃ© l'innocent plaisir de faire imprimer un livre sans le publier. On n'en a tirÃ© que cent cinquante exemplaires: papier magnifique, images, etc., et je l'ai donnÃ© aux gens qui m'ont plu. Je vous offrirais cette raretÃ© si vous en Ã©tiez digne; mais sachez que c'est un travail historique et pÃ©dantesque si hÃ©rissÃ© de grec et de latin, voire mÃªme d'osque (savez-vous seulement ce que c'est que l'osque?), que vous ne pourriez y mordre.--L'Ã©tÃ© passÃ©, je me suis trouvÃ© quelque argent. Mon ministre m'a donnÃ© la clef des champs pour trois mois, et j'en ai passÃ© cinq Ã courir entre Malte, AthÃ¨nes, Ã phÃ¨se et Constantinople. Dans ces cinq mois, je ne me suis pas ennuyÃ© cinq minutes. Vous Ã qui j'ai fait si grand'-peur jadis, que seriez-vous devenue si vous m'aviez vu dans mes courses en Asie avec une ceinture de pistolets, un grand sabre et--le croiriez-vous?--des moustaches qui dÃ©passaient mes oreilles! Sans vanitÃ©, j'aurais fait peur au plus hardi brigand de mÃ©lodrame. Ã Constantinople, j'ai vu le sultan en bottes vernies et redingote noire, puis tout couvert de diamants, Ã la procession du BaÃ¯ram. LÃ , une belle dame, sur la babouche de qui j'avais marchÃ© par mÃ©garde, m'a donnÃ© un grandissime coup de poing en m'appelant _giaour._ VoilÃ mes seuls rapports avec les beautÃ©s turques. J'ai vu Ã AthÃ¨nes et en Asie les plus beaux monuments du monde et les plus beaux paysages possibles.

Le drawback consistait en puces et en cousins gros comme des alouettes; aussi n'ai-je jamais dormi. Au milieu de tout cela, je suis devenu bien vieux. Mon firman me donne des cheveux de tourterelle; c'est une jolie mÃ©taphore orientale pour dire de vilaines choses. ReprÃ©sentez-vous votre ami tout gris. Et vous,

querida, Ãªtes-vous changÃ©e? J'attends avec impatience que vous soyez moins jolie pour vous voir. Dans deux ou trois ans, quand vous m'Ã©crirez, dites-moi ce que vous faites et quand nous nous verrons. Votre Â«souvenir respectueuxÂ» m'a fait rire et aussi votre prÃ©tention Ã le disputer, dans mon cÅ ur, aux chapiteaux ioniques et corinthiens.

D'abord, je n'aime plus que le dorique, et il n'y a pas de chapiteaux, sans en excepter ceux du ParthÃ©non, qui vaillent pour moi le souvenir d'une vieille amitiÃ©. Adieu; allez en Italie, et soyez heureuse. Je pars aujourd'hui pour Ã vreux pour affaires de mon mÃ©tier; je serai de retour lundi soir. Si vous voulez manger des feuilles de rose, dites; je vous prÃ©viens qu'il n'y en a plus qu'une cuillerÃ©e pour vous.

XV

Paris, lundi soir. Mars 1842.

Je viens de recevoir votre lettre, qui m'a mis de mauvaise humeur. Ainsi, c'est votre orgueil satanique qui vous a empÃªchÃ©e de me voir. Au reste, je n'ai pas trop le droit de vous faire des reproches; car, l'autre jour, je vous ai rencontrÃ©e, je crois, et un sentiment aussi mesquin m'a retenu au moment oÃ¹ j'allais vous parler. Vous dites que vous valez mieux qu'il y a deux ans: cela vous plaÃ®t Ã dire. Vous m'avez semblÃ© embellie; mais vous paraissez avoir acquis, en revanche, une assez jolie dose d'Ã©goÃ¯sme et d'hypocrisie. Cela peut Ãªtre trÃ¨s-utile; seulement, il n'y a pas de quoi se vanter. Quant Ã moi, je crois ne valoir ni plus ni moins qu'autrefois; je

ne suis pas plus hypocrite et j'ai peut-Ãªtre tort. Il est certain qu'on ne m'en aime pas davantage. Puisque cette bourse n'est point brodÃ©e par votre blanche main, que voulez-vous que j'en fasse? Vous devriez bien pourtant me donner quelque Å uvre de vous; mon miroir et mes confitures mÃ©ritaient cela; au moins eÃ»t-il Ã©tÃ© bien de me dire si vous les aviez reÃ§us; mais je n'ai plus le droit de vous gronder. Quand vous irez en Italie et que vous passerez par Paris, il est probable que vous ne m'y trouverez pas. OÃ¹ serai-je? le diable le sait. Il n'est pas impossible que je vous rencontre aux _Studij_; mais il se peut aussi que j'aille Ã Saragosse, voir cette femme dont vous dites que vous valez autant qu'elle. En fait de sÅ ur, je n'en aurai point d'autre. Dites-moi donc, et cela avant votre dÃ©part de Paris, Ã quelle Ã©poque vous irez Ã Naples, et si vous voulez vous charger d'un volume pour M. Buonuicci, le directeur de fouilles de PompÃ©i. Je laisserai en partant ce volume chez madame de C... ou ailleurs.

J'ai souvenance d'avoir vu, il y a bien longtemps, une madame de C... dans une maison oÃ¹ se passa un mÃ©lodrame dans lequel je jouai le rÃ´le de niais. Demandez-lui si elle se souvient de moi.

Adieu donc, et pour longtemps sans doute. Je suis fÃ¢chÃ© de ne vous avoir pas vue. Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles, vous me ferez toujours grand plaisir, quand mÃªme vous continueriez le beau systÃ¨me d'hypocrisie oÃ¹ vous Ãªtes entrÃ©e si triomphalement. Pour la lettre de Buonuicci, je vous recommanderai, vous et votre sociÃ©tÃ©, comme grands archÃ©ologues, etc. Vous serez contente de son empressement.

XVI

Paris, samedi 14 mai 1842.

Vous saurez, pour commencer, que je ne suis point brÃ»lÃ©. Â«L'accident du chemin de fer de la rive gauche!Â» c'est ainsi que nous commenÃ§ons toutes nos lettres Ã Paris depuis quatre jours; et puis je vous dirai que votre lettre m'a fait grand plaisir. Je l'ai trouvÃ©e au retour d'un petit voyage que je viens de faire pour affaires de mon mÃ©tier, voilÃ pourquoi je vous rÃ©ponds si tard. S'il faut Ãªtre franc, et vous savez que je ne me corrige pas de ce dÃ©faut, je vous avouerai que vous m'avez paru fort embellie au physique, mais point du tout au moral; vous avez de trÃ¨s-belles couleurs et des cheveux admirables que j'ai regardÃ©s plus que votre bonnet, qui en valait la peine probablement, puisque vous semblez irritÃ©e que je n'aie pas su l'apprÃ©cier. Mais je n'ai jamais pu distinguer la dentelle du calicot. Vous avez toujours la taille d'une sylphide, et, bien que blasÃ© sur les yeux noirs, je n'en ai jamais vu d'aussi grands Ã Constantinople ni Ã Smyrne.

Maintenant, voici le revers de la mÃ©daille. Vous Ãªtes restÃ©e enfant en beaucoup de choses, et vous Ãªtes devenue par-dessus le marchÃ© hypocrite. Vous ne savez pas cacher vos premiers mouvements; mais vous croyez les raccommoder par une foule de petits moyens. Qu'y gagnez-vous? Rappelez-vous cette grande et belle maxime de Jonathan Swift: _That a lie is too good a thing to be lavished about!_ Cette magnanime idÃ©e d'Ãªtre dure pour vous-mÃªme vous mÃ¨nera loin assurÃ©ment, et, dans quelques annÃ©es d'ici, vous vous trouverez aussi heureuse qu'un trappiste qui, aprÃ¨s s'Ãªtre maintes

fois donnÃ© la discipline, dÃ©couvrirait un jour qu'il n'y a pas de paradis. Je ne sais de quel gage vous parlez, et il y a bien d'autres obscuritÃ©s dans votre lettre. Nous ne pouvons pas Ãªtre ensemble comme je suis avec madame de X...; la premiÃ¨re condition entre frÃ¨re et sÅ ur, c'est une confiance sans bornes: madame de X... m'a gÃ¢tÃ© sous ce rapport. J'ai la niaiserie de regretter cette Ã©pingle, mais je me console en pensant qu'aprÃ¨s tout, vous vous en Ãªtes repentie. VoilÃ encore un beau trait de votre part. Comme votre stoÃ¯cisme a dÃ» Ãªtre flattÃ© de cette victoire sur vous-mÃªme! Vous croyez que vous avez de l'orgueil, j'en suis bien fÃ¢chÃ©, mais vous n'avez qu'une petite vanitÃ© bien digne d'une dÃ©vote. La mode est au sermon aujourd'hui.--Y allez-vous? Il ne vous manquait plus que cela. Je quitte ce sujet, qui me mettrait de trop mauvaise humeur. Je crois que je n'irai pas Ã Saragosse. Il ne serait pas impossible que j'allasse Ã Florence; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je passerai deux mois dans le Midi Ã voir des Ã©glises et des ruines romaines. Peut-Ãªtre nous rencontrerons-nous au coin d'un temple ou d'un cirque. Je vous conseille fortement d'aller en droiture Ã Naples. Vous pourriez cependant, si vous passiez cinq ou six heures Ã Livourne, les employer mieux en allant Ã Pise voir le Campo-Santo. Je vous recommande _la Mort_ d'Orcagna, le _Vergonzoso_, et un buste antique de Jules CÃ©sar. Ã Civita-Vecchia, vous n'avez Ã voir que M. Bucci, chez qui vous achÃ¨terez des pierres gravÃ©es antiques, et vous lui ferez mes compliments. Puis vous irez Ã Naples, vous logerez _Ã la Victoire_, vous passerez quelques jours Ã humer l'air et Ã voir le ciel et la mer. De temps en temps, vous irez aux _Studj_. M. Buonuicci vous mÃ¨nera Ã PompÃ©i. Vous irez Ã PÃ¦stum, et vous penserez Ã moi; dans le temple de Neptune, vous pourrez vous

dire que vous avez vu la GrÃ¨ce. De Naples, vous irez Ã Rome, oÃ¹ vous passerez un mois en vous disant qu'il est inutile de tout voir parce que vous y reviendrez. Puis vous irez Ã Florence, oÃ¹ vous resterez dix jours. Ensuite, vous ferez ce que vous voudrez. En passant Ã Paris, vous trouverez mon livre pour M. Buonuicci et mes derniÃ¨res instructions. Probablement, je serai alors Ã Arles ou Ã Orange. Si vous vous arrÃªtez lÃ , vous me demanderez, et je vous expliquerai un thÃ©Ã¢tre antique, ce qui vous intÃ©ressera mÃ©diocrement. Vous m'avez promis quelque chose en retour de mon miroir turc. Je compte pieusement sur votre mÃ©moire. Ah! grande nouvelle! Le premier acadÃ©micien des quarante qui mourra sera cause que je ferai trente-neuf visites; je les ferai aussi gauchement que possible et j'acquerrai sans doute trente-neuf ennemis. Il serait trop long de vous expliquer le pourquoi de cet accÃ¨s d'ambition. Suffit que l'AcadÃ©mie soit maintenant mon cachemire bleu.

Adieu; je vous Ã©crirai avant de partir. Soyez heureuse, mais retenez cette maxime, qu'il ne faut jamais faire que les sottises qui vous plaisent. Vous aimez peut-Ãªtre mieux celle de M. de Talleyrand, qu'il faut se garder des premiers mouvements, parce qu'ils sont presque toujours honnÃªtes.

XVII

Paris, 22 juin 1842.

Votre lettre est venue un peu tard, je m'impatientais. Il faut d'abord que je rÃ©ponde aux points capitaux de votre lettre.--1Â° J'ai reÃ§u votre bourse; elle exhalait un parfum fort aristo-

cratique et je l'ai trouvÃ©e trÃ¨s-jolie. Si vous l'avez brodÃ©e vous-mÃªme, cela vous fait honneur. Mais j'ai reconnu votre goÃ»t rÃ©cent pour le positif: d'abord, une bourse pour y mettre de l'argent, puis vous l'estimez cent francs Ã la diligence. Il eÃ»t Ã©tÃ© plus poÃ©tique de dÃ©clarer qu'elle valait une ou deux Ã©toiles; pour moi, je l'estime tout autant. J'y mettrai des mÃ©dailles. Je l'aurais estimÃ©e davantage si vous aviez daignÃ© y joindre quelques lignes de votre blanche main.--2Â° Je ne veux pas de vos faisans; vous me les offrez d'une vilaine faÃ§on, et, de plus, vous me dites des choses dÃ©sagrÃ©ables au sujet de mes confitures turques. C'est vous qui avez le palais d'une _giaour_, si vous ne savez pas apprÃ©cier ce que mangent les houris. Je crois avoir rÃ©pondu Ã tout ce qu'il y a de raisonnable dans votre lettre. Je ne veux pas vous quereller pour le reste. Je vous abandonne Ã votre conscience, qui, j'en suis sÃ»r, est quelquefois plus sÃ©vÃ¨re pour vous que moi, que vous accusez de duretÃ© et d'insouciance. L'hypocrisie, que vous pratiquez assez bien, mais en vous jouant, vous jouera un tour Ã la longue: c'est qu'elle deviendra chez vous trÃ¨s-rÃ©elle. Quant Ã la coquetterie, qui est la compagne insÃ©parable du vilain vice que vous prÃ´nez, vous en avez toujours Ã©tÃ© atteinte et convaincue. Cela vous allait bien lorsque vous la tempÃ©riez par une certaine franchise, et par du cÅ ur et de l'imagination. Maintenant... maintenant, que vous dirai-je? Vous avez de trÃ¨s-beaux cheveux noirs et un beau cachemire bleu, et vous Ãªtes toujours aimable quand vous le voulez. Dites que je ne vous gÃ¢te pas! Quant Ã cette essence dont vous me parlez, c'est votre amitiÃ© que vous appelez ainsi.--J'aime ce mot _essence_--oui, de la vraie essence de rose qui est toujours gelÃ©e comme celle d'Andrinople; je vous conterai cette histoire orientale.

Il y avait une fois un derviche qui avait paru un saint homme Ã un boulanger. Le boulanger lui promit un jour de lui donner toute sa vie du pain blanc. VoilÃ le derviche enchantÃ©. Mais, au bout de quelque temps, le boulanger lui dit: Â«Nous sommes convenus de pain bis, n'est-ce pas? J'ai du pain bis excellent, c'est mon fort, que le pain bis.Â» Le derviche rÃ©pondit: Â«J'ai du pain bis plus que je n'en puis manger; mais...Â»

Ma chatte vient de monter sur ma table et j'ai eu toutes les peines du monde Ã l'empÃªcher de se coucher sur mon papier. Elle m'a fait oublier la fin de mon conte; c'est dommage, car c'Ã©tait fort beau. Savez-vous que j'avais fait, parmi d'autres chÃ¢teaux, celui-ci: c'Ã©tait de vous rencontrer Ã Marseille en septembre et de vous y montrer les lions, et de vous y faire manger des figues et de la bouillabaisse. Mais il faut que je sois de retour Ã Paris vers le 15 aoÃ»t, afin d'y faire de la prose pour mon ministre. Mais vous mangerez de la bouillabaisse toute seule, et vous verrez sans moi le musÃ©e et les caves de Saint-Victor. En revanche, vous pourriez recevoir de ma main, Ã Paris, mes instructions pour l'Italie. Puisque ce que vous dÃ©sirez arrive, je vous prie humblement de dÃ©sirer que je sois acadÃ©micien. Cela me fera grand plaisir, pourvu que vous n'assistiez pas Ã ma rÃ©ception. Au reste, vous avez du temps devant vous pour souhaiter. Il faut que la peste se dÃ©clare parmi ces messieurs pour que mes chances soient belles; il faudrait surtout, pour les embellir, que je vous empruntasse un peu de cette hypocrisie que vous entendez si bien aujourd'hui. Je suis trop vieux pour me reformer. Si j'essayais, je serais encore pire que je ne suis. Je serais curieux de savoir ce que vous pensez de moi; mais comment le saurais-je? Vous ne me direz jamais ni tout le bien ni tout le mal que vous en pensez. Autrefois, je ne pensais pas grand bien de

my precious self. Maintenant j'ai un peu plus d'estime pour moi, non pas que je me croie devenu meilleur, mais c'est le monde qui est devenu pire. Je pars dans huit jours pour Arles, oÃ¹ je vais exproprier force canaille qui habite le thÃ©Ã¢tre antique; n'est-ce pas une jolie occupation? Vous seriez aimable de m'Ã©crire avant mon dÃ©part une lettre remplie de douceurs. J'aime beaucoup qu'on me gÃ¢te, et puis je suis horriblement triste et dÃ©couragÃ©. Il faut vous dire que je passe mes soirÃ©es Ã relire mes Å uvres, qu'on rÃ©imprime. Je me trouve bien immoral et quelquefois bÃªte. Il s'agit de diminuer l'immoralitÃ© et la bÃªtise sans se donner trop de peine; d'oÃ¹ il rÃ©sulte pour moi beaucoup de _blue devils._ Je vous dis adieu et vous baise trÃ¨s-humblement les mains. Savez-vous ce que j'ai trouvÃ© dans mes archives? un fil bleu trÃ¨s-court avec deux nÅ uds. Je l'ai mis dans la bourse.

XVIII

ChÃ¢lon-sur-SaÃ´ne, 30 juin 1842.

Vous avez bien devinÃ© la fin de l'histoire: le derviche fut mystifiÃ© par le boulanger, mais le saint homme n'aimait pas le pain bis.

Je suis dans une ville qui m'est particuliÃ¨rement odieuse, seul dans une auberge Ã Ã©couter un vent de sud-est effroyable, qui dessÃ¨che tout et qui produit dans les grands corridors des harmonies Ã porter le diable en terre. Cela fait que je suis trÃ¨s-furieux contre la nature entiÃ¨re. Je vous Ã©cris pour me consoler un peu, et je me rÃ©jouis en pensant que, dans votre pro-

chain voyage, vous aurez plus d'une fois des jours semblables Ã celui-ci. J'ai vu dans l'Ã©glise Saint-Vincent une fort jolie demoiselle qui faisait des stations. N'appelez-vous pas ainsi des priÃ¨res ou quelque chose d'approchant que l'on dit devant quelques gravures qui reprÃ©sentent les principales scÃ¨nes de la Passion? Sa mÃ¨re Ã©tait auprÃ¨s d'elle qui la surveillait fort attentivement. Tout en prenant des notes sur de vieux chapiteaux byzantins, je me demandais ce que pouvait avoir fait cette jeune fille pour mÃ©riter cette pÃ©nitence. Le cas devait Ãªtre assez grave. Ã tes-vous devenue bien dÃ©vote, suivant la mode presque gÃ©nÃ©rale maintenant? vous devez Ãªtre dÃ©vote par la mÃªme raison que vous avez un cachemire bleu. J'en serais fÃ¢chÃ© cependant; notre dÃ©votion en France me dÃ©plaÃ®t; c'est une espÃ¨ce de philosophie trÃ¨s-mÃ©diocre, qui vient de l'esprit et non du cÅ ur. Lorsque vous aurez vu la dÃ©votion du peuple en Italie, j'espÃ¨re que vous trouverez, comme moi, que c'est la seule bonne; seulement, ne l'a pas qui veut et il faut Ãªtre nÃ© au delÃ des Alpes ou des PyrÃ©nÃ©es pour croire ainsi. Vous ne sauriez vous faire une idÃ©e du dÃ©goÃ»t que m'inspire notre sociÃ©tÃ© actuelle. On dirait qu'elle a cherchÃ© par toutes les combinaisons possibles Ã augmenter la masse d'ennui nÃ©cessaire dans l'ordre du _monde._ Je vous attends Ã votre retour d'Italie; vous aurez vu une sociÃ©tÃ© oÃ¹ tout tend, au contraire, Ã rendre l'existence de chacun plus douce et plus supportable. Nous reprendrons alors nos discussions sur l'hypocrisie, et il est possible que nous nous entendions.

J'ai passÃ© presque tout mon hiver Ã Ã©tudier la mythologie dans de vieux bouquins latins et grecs. Cela m'a extrÃªmement amusÃ©, et, s'il vous vient jamais en tÃªte l'envie de

connaÃ®tre l'histoire des pensÃ©es des hommes, ce qui est bien plus intÃ©ressant que celle de leurs actions, adressez-vous Ã moi et je vous indiquerai trois ou quatre livres Ã lire, qui vous rendront aussi savante que moi, ce qui n'est pas peu dire! Ã€ quoi passez-vous votre temps? je me demande cela quelquefois sans pouvoir trouver une rÃ©ponse raisonnable. Si j'avais Ã tirer votre horoscope, je prÃ©dirais que vous finirez par faire un livre: c'est la consÃ©quence inÃ©vitable de la vie que vous menez et que les femmes mÃ¨nent en France. D'abord de l'imagination et quelquefois du cÅ ur; puis, de l'hypocrisie, on passe Ã la dÃ©votion, puis on se fait auteur. Ã€ Dieu ne plaise que vous en veniez jamais lÃ !

J'espÃ¨re voir madame de X... Ã Paris cette annÃ©e, si cela arrivait, je voudrais que vous la vissiez. Vous apprendriez que le pain bis est plus difficile Ã faire que vous n'avez l'air de le croire. Rien ne sera plus facile, si vous le voulez bien, que de faire la connaissance de cette boulangÃ¨re-lÃ .

Adieu; le vent souffle toujours. Je dois rester un mois en province, et, si vous avez du temps Ã perdre et l'envie de me faire grand plaisir, vous n'avez qu'Ã m'Ã©crire Ã Avignon, poste restante.

XIX

Avignon, 20 juillet 1812.

Puisque vous le prenez sur ce ton, ma foi, je capitule. Donnez-moi du pain bis, cela vaut mieux que rien du tout. Seulement,

permettez-moi de dire qu'il est bis, et Ã©crivez-moi encore. Vous voyez que je suis humble et soumis.

Votre lettre est venue dans un moment de tristesse noire causÃ©e par cette' triste nouvelle (la mort du duc d'OrlÃ©ans), que je venais d'apprendre en revenant d'une course dans les montagnes. J'avais grand besoin d'une lettre d'un autre style; telle quelle Ã©tait, votre lettre a Ã©tÃ© du moins une diversion.

J'y rÃ©ponds article par article. La figure de rhÃ©torique dont vous vous croyez l'inventeur est connue depuis longtemps. On pourrait avec le grec lui donner un nom nouveau et trÃ¨s-baroque. En franÃ§ais, elle est connue sous le nom moins pompeux de menterie. Servez-vous-en avec moi le moins que vous pourrez. N'en abusez pas avec les autres. Il faut garder cela pour les grandes occasions. Ne cherchez pas trop Ã trouver le monde sot et ridicule. Il ne l'est que trop! Il faudrait, au contraire, s'efforcer de se le reprÃ©senter tel qu'il n'est pas. Il vaut mieux avoir des illusions que de n'en avoir plus du tout. J'en ai encore trois ou quatre, dont quelques-unes ne sont pas bien solides, mais je me bats les flancs pour les conserver.

Votre histoire est connue: Â«Il y avait une fois une idole...Â» Lisez Daniel; mais il s'est trompÃ©, la tÃªte n'Ã©tait point d'or, elle Ã©tait d'argile comme les pieds. Mais l'adorateur avait une lampe Ã la main et le reflet de cette lampe dorait la tÃªte de l'idole. Si j'Ã©tais l'idole (vous voyez que je ne prends pas cette fois le beau rÃ´le), je dirais: Â«Est-ce ma faute si vous avez Ã©teint votre lampe? est-ce une raison pour me briser?Â» Il me semble que je deviens un peu bien oriental. _Basta!_ Vous aimeriez Ã la folie madame de X..., si vous la connaissiez. Ce n'est pas

du pain blanc qu'elle me donne, mais c'est quelque chose qui le remplace. Ce n'est pas une boulangÃ¨re, c'est un boulanger.

Je vois avec peine que votre coquetterie va toujours croissant. Je suis parfaitement renseignÃ© sur votre dÃ©votion. Je vous remercie de vos priÃ¨res, si elles ne sont point une figure de rhÃ©torique. Ã€ propos de votre cachemire bleu, je vous soupÃ§onnais de dÃ©votion, parce que la dÃ©votion est, en 1842, une mode comme les cachemires bleus. VoilÃ le rapport que vous ne compreniez pas, c'Ã©tait bien clair pourtant. Je suis bien fÃ¢chÃ© que vous lisiez HomÃ¨re dans Pope. Lisez la traduction de Dugas-Montbel, c'est la seule lisible. Si vous aviez du courage pour braver le ridicule et du temps Ã dÃ©penser, vous prendriez la grammaire grecque de Planche et le dictionnaire du susdit. Vous liriez la grammaire pendant un mois pour vous endormir. Cela ne manquerait pas son effet. AprÃ¨s deux mois, vous vous amuseriez Ã chercher dans le grec le mot traduit, en gÃ©nÃ©ral, assez littÃ©ralement par M. Montbel; deux mois aprÃ¨s encore, vous devineriez assez bien, par l'embarras de sa phrase, que le grec dit autre chose que ce que le traducteur lui fait dire. Au bout d'un an, vous liriez HomÃ¨re comme vous lisez un air, l'air et l'accompagnement; l'air, c'est le grec; l'accompagnement, la traduction. Il serait possible que cela vous donnÃ¢t l'envie d'Ã©tudier sÃ©rieusement le grec, et vous auriez d'admirables choses Ã lire. Mais je vous suppose n'ayant pas de toilettes qui vous occupent ni de gens Ã qui les montrer. Tout est remarquable dans HomÃ¨re. Les Ã©pithÃ¨tes, si Ã©tranges traduites en franÃ§ais, sont d'une justesse admirable. Je me souviens qu'il appelle la mer _pourpre_, et jamais je n'avais compris ce mot. L'annÃ©e derniÃ¨re, j'Ã©tais dans un petit caÃ¯que sur le golfe de LÃ©pante, allant Ã Delphes. Le soleil se couchait. AussitÃ´t

qu'il eut disparu, la mer prit pour dix minutes une teinte violet foncÃ© magnifique. Il faut pour cela l'air, la mer et le soleil de GrÃ¨ce. J'espÃ¨re que vous ne deviendrez jamais assez artiste pour avoir du plaisir Ã reconnaÃ®tre qu'HomÃ¨re Ã©tait un grand peintre. Les derniÃ¨res phrases de votre lettre sont pour moi autant d'Ã©nigmes. Vous me dites que vous ne m'Ã©crirez plus jamais, ce qui serait fort mal; d'ailleurs, je me soumets et vous n'aurez plus de moi que des compliments. Je crois vous en avoir adressÃ© dÃ©jÃ plusieurs. Vous m'en demandez sans doute en me disant que vous n'avez ni cÅ ur ni imagination; Ã force de nier l'un et l'autre, de parti pris, cela peut porter malheur. Il ne faut pas jouer avec cela. Mais je crois que vous avez voulu faire un _essai_ de votre figure de rhÃ©torique sur moi. Heureusement, je sais Ã quoi m'en tenir.

Si vous avez quelque bonne pensÃ©e sur mon compte, Ã©crivez-la-moi. Je suis encore pour une quinzaine de jours dans ce pays. Je voudrais vous dire un mot de la vie que je mÃ¨ne. Je cours les champs sans rencontrer autre chose que des pierres. Adieu. J'espÃ¨re que vous me trouvez cette fois passablement rÃ©signÃ© et convenable, _signora Fornarina?_

XX

Paris, 27 aoÃ»t 1842.

Je trouve, en arrivant ici, une lettre de vous moins fÃ©roce que les prÃ©cÃ©dentes. Vous eussiez bien fait de me l'envoyer lÃ -bas. Cette raretÃ© ne se pouvait possÃ©der trop tÃ´t. Je me hÃ¢te de vous fÃ©liciter de vos Ã©tudes grÃ©geoises, et, pour

commencer par quelque chose qui vous intÃ©resse, je vous dirai comment on appelle en grec les personnes qui ont comme vous des cheveux dont elles ressentent une juste fiertÃ©. C'est _efplokamos._ _Ef_, bien, _plokamos_, boucle de cheveux. Les deux mots rÃ©unis forment un adjectif. HomÃ¨re a dit quelque part:

Î Ï Î¼Ï Î· Îµá½ Ï Î»Î¿Ï Î±Î¼Î¿á¿¦Ï Î Î±Î»Ï Ï á¿¶. Nimfi efplokamouÃ§a Calypso. Nymphe bien frisante Calypso.

N'est-ce pas fort joli? Ah! pour l'amour du grec, etc.

Je suis bien fÃ¢chÃ© que vous partiez si tard pour l'Italie. Vous risquez de tout voir Ã travers des pluies atroces, qui Ã´tent la moitiÃ© de leur mÃ©rite aux plus belles montagnes du monde, et vous serez obligÃ©e de me croire sur parole quand je vous vanterai le beau ciel de Naples. Vous ne mangerez plus de bons fruits, mais vous aurez des bec-figues, ainsi nommÃ©s parce qu'ils se nourrissent de raisins.

Je n'admets point votre version de la parabole.

Il m'est arrivÃ© Ã mon retour une aventure qui m'a quelque peu mortifiÃ© en me faisant connaÃ®tre de quelle espÃ¨ce de rÃ©putation je jouis de par le monde. Voici. Je faisais mon paquet Ã Avignon et me prÃ©parais Ã partir pour Paris par la malle-poste, lorsque deux figures vÃ©nÃ©rables entrÃ¨rent, qui s'annoncÃ¨rent comme membres du conseil municipal. Je croyais qu'ils allaient me parler de quelque Ã©glise, lorsqu'ils me dirent pompeusement et prolixement qu'ils venaient recommander Ã ma loyautÃ© et Ã ma vertu une dame qui allait voyager avec moi. Je leur rÃ©pondis de trÃ¨s-mauvaise humeur que je serais trÃ¨s-loyal et trÃ¨s-vertueux, mais que j'Ã©tais fort

mÃ©content de voyager avec une femme, attendu que je ne pourrais pas fumer le long de la route. La malle-poste arrivÃ©e, je trouvai dedans une femme grande et jolie, simplement et coquettement mise, qui s'annonÃ§a comme malade en voiture et dÃ©sespÃ©rant d'arriver vivante Ã Paris. Notre tÃªte-Ã -tÃªte commenÃ§a. Je fus aussi poli et aimable qu'il m'est possible de l'Ãªtre quand je suis obligÃ© de rester dans la mÃªme position. Ma compagne parlait bien, sans accent marseillais, Ã©tait trÃ¨s-bonapartiste, trÃ¨s-enthousiaste, croyait Ã l'immortalitÃ© de l'Ã¢me, pas trop au catÃ©chisme, et voyait en gÃ©nÃ©ral les choses en beau. Je sentais qu'elle avait une certaine peur de moi. Ã€ Saint-Ã tienne, le briska Ã deux places fut Ã©changÃ© pour une voiture Ã quatre places. Nous eÃ»mes les quatre places Ã nous deux, et par consÃ©quent vingt-quatre heures de tÃªte-Ã -tÃªte Ã ajouter aux trente premiÃ¨res. Mais, bien que nous causassions (quel joli mot!) beaucoup, il me fut impossible de me faire une idÃ©e de ma voisine, si ce n'est qu'elle devait Ãªtre mariÃ©e et une personne de bonne compagnie. Pour finir, Ã Moulins, nous primes deux compagnons assez maussades, et nous arrivÃ¢mes Ã Paris, oÃ¹ ma femme mystÃ©rieuse se prÃ©cipita dans les bras d'un homme trÃ¨s-laid qui devait Ãªtre son pÃ¨re. Je lui Ã´tai ma casquette, et j'allais monter dans un fiacre quand mon inconnue, d'une voix Ã©mue, me dit, ayant laissÃ© le pÃ¨re Ã quelques pas: Â«Monsieur, je suis pÃ©nÃ©trÃ©e des Ã©gards que vous avez eus pour moi. Je ne puis vous en exprimer assez toute ma reconnaissance. Jamais je n'oublierai le bonheur que j'ai eu de voyager avec un homme aussi _illustre._Â» Je cite le texte. Mais ce mot illustre m'expliqua les conseillers municipaux et la peur de la dame. Il Ã©tait Ã©vident qu'on avait vu mon nom sur le livre de la poste, et que la dame, qui avait lu mes

Å uvres, s'attendait Ã Ãªtre avalÃ©e toute crue, et que cette opinion fort erronÃ©e doit Ãªtre partagÃ©e par plus d'une autre de mes lectrices. Comment avez-vous eu l'idÃ©e de me connaÃ®tre? Cela m'a mis de mauvaise humeur pendant deux jours, puis j'en ai pris mon parti. Ce qu'il y a de singulier dans ma vie, c'est qu'Ã©tant devenu un trÃ¨s-grand vaurien, j'ai vÃ©cu deux ans sur mon ancienne bonne rÃ©putation, et qu'aprÃ¨s Ãªtre redevenu trÃ¨s-moral, je passe encore pour vaurien.

En vÃ©ritÃ©, je ne crois pas l'avoir Ã©tÃ© plus de trois ans, et je l'Ã©tais, non de cÅ ur, mais uniquement par tristesse et un peu peut-Ãªtre par curiositÃ©. Cela me nuira beaucoup, je crois, pour l'AcadÃ©mie; et puis aussi on me reproche de ne pas Ãªtre dÃ©vot et de ne pas aller au sermon. Je me ferais bien hypocrite, mais je ne sais pas m'ennuyer et je n'aurais jamais la patience. Si vous vous Ã©tonnez que toutes les dÃ©esses soient blondes, vous vous Ã©tonnerez bien davantage Ã Naples en voyant des statues dont les cheveux sont peints en rouge. Il paraÃ®t que les belles dames autrefois se poudraient avec de la poudre rouge, voire mÃªme avec de la poudre d'or. En revanche, vous verrez aux peintures des _Studij_ quantitÃ© de dÃ©esses avec des cheveux noirs. Pour moi, il me semble difficile de dÃ©cider entre les deux couleurs. Seulement, je ne vous conseille pas de vous poudrer. Il y a en grec un terrible mot qui veut dire des cheveux noirs: Î ÎµÎ»Î±Î³Ï Î±á¼±Ï Î·Ï (_MÃ©lankhÃ©tis_); ce Ï Î± est une aspiration diabolique.

Je serai Ã Paris tout l'automne, je pense. Je vais travailler beaucoup Ã un livre moral, aussi amusant que la guerre sociale que vous porterez Ã Naples. Adieu. Vous m'avez promis des douceurs, je les attends toujours, mais je n'y compte guÃ¨re.

Vous admiriez mon livre de pierres antiques. HÃ©las! j'ai perdu la plus belle l'autre jour, une magnifique Junon, en faisant une bonne action: c'Ã©tait de porter un ivrogne qui avait la cuisse cassÃ©e. Et cette pierre Ã©tait Ã©trusque, et elle tenait une faux, et il n'y a aucun autre monument oÃ¹ elle soit ainsi reprÃ©sentÃ©e. Plaignez moi.

XXI

Vous avez une Ã©criture charmante en grec et bien plus lisible qu'en franÃ§ais. Mais qui est votre maÃ®tre de grec? Vous ne me ferez pas croire que vous avez appris Ã Ã©crire les caractÃ¨res cursifs en regardant dans un livre imprimÃ©. Qui est professeur de rhÃ©torique Ã D...?

Je trouve votre lettre trÃ¨s-aimable. Je vous dis cela parce que je sais que les compliments vous sont agrÃ©ables, et puis parce que cela est assez vrai. Pourtant, comme je ne saurai jamais me corriger du malheureux dÃ©faut de dire ce que je pense aux gens qui ne sont pas tout le monde pour moi, vous saurez que je vous vois faire des progrÃ¨s bien rapides en satanisme et que je m'en afflige. Vous devenez ironique, sarcastique et mÃªme diabolique. Tous ces mots-lÃ sont tirÃ©s du grec, comme trop mieux savez, et votre professeur vous dira ce que j'entends par diabolique; Î´Î¹á¼·Î²Î¿Î»Î¿Ï-, c'est-Ã -dire calomniateur. Vous vous moquez de mes plus belles qualitÃ©s, et, quand vous me louez, c'est avec des rÃ©ticences et des prÃ©cautions qui Ã´tent Ã l'Ã©loge tout son mÃ©rite. Il est trop vrai que j'ai frÃ©quentÃ©, Ã une certaine Ã©poque de ma vie, trÃ¨s-mauvaise compagnie. Mais,

d'abord, j'y allais par curiositÃ© surtout et j'y suis demeurÃ© toujours comme en pays Ã©tranger. Quant Ã la bonne compagnie, je l'ai trouvÃ©e bien souvent mortellement ennuyeuse. Il y a deux endroits oÃ¹ je suis assez bien, oÃ¹, du moins, j'ai la vanitÃ© de me croire Ã ma place: 1Â° avec des gens sans prÃ©tention que je connais depuis longtemps; 2Â° dans une venta espagnole, avec des muletiers et des paysannes d'Andalousie. Ã crivez cela dans mon oraison funÃ¨bre et vous aurez dit la vÃ©ritÃ©.

Si je vous parle de mon oraison funÃ¨bre, c'est que je crois qu'il est temps de vous y prÃ©parer. Je suis trÃ¨s-souffrant depuis longtemps, et surtout depuis quinze jours. J'ai des Ã©blouissements, des spasmes, des migraines horribles. Il doit y avoir quelque grand accident Ã ma cervelle, et je pense que je puis devenir bientÃ´t, comme dit HomÃ¨re, convive de la tÃ©nÃ©breuse Proserpine. Je voudrais savoir ce que vous direz alors. Je serais charmÃ© que vous en fussiez triste pour quinze jours. Trouvez-vous ma prÃ©tention exagÃ©rÃ©e? Je passe une partie de mes nuits Ã Ã©crire, ou Ã dÃ©chirer ce que j'ai Ã©crit la veille; de la sorte j'avance peu. Ce que je fais m'amuse; mais cela amusera-t-il les autres? Je trouve que les anciens Ã©taient bien plus amusants que nous; ils n'avaient pas de buts si mesquins; ils ne se prÃ©occupaient pas d'un tas de niaiseries comme nous. Je trouve que mon hÃ©ros Jules-CÃ©sar fit, Ã cinquante-trois ans, des bÃªtises pour ClÃ©opÃ¢tre et oublia tout pour elle, ce pourquoi peu s'en fallut qu'il ne se noyÃ¢t au propre et au figurÃ©. Quel homme de notre siÃ¨cle, je dis parmi les hommes d'Ã tat, n'est pas complÃ¨tement racorni, complÃ¨tement insensible Ã l'Ã¢ge oÃ¹ il peut prÃ©tendre Ã la

dÃ©putation? Je voudrais montrer un peu la diffÃ©rence de ce monde-lÃ avec le nÃ´tre; mais comment faire?

Ã tes-vous arrivÃ©, dans l'_OdyssÃ©e_, Ã un passage que je trouve admirable? C'est lorsque Ulysse est chez AlcinoÃ¼s inconnu encore et qu'aprÃ¨s dÃ®ner un poÃ¨te chante devant lui la guerre de Troie. Le peu que j'ai vu de la GrÃ¨ce m'a mieux fait comprendre HomÃ¨re. On voit partout dans l'_OdyssÃ©e_ cet amour incroyable des Grecs pour leur pays. Il y a dans le grec moderne un mot charmant: c'est Î¾ÎµÎ½Î¹Ï Îµá¼±Î¬, l'Ã©trangetÃ©, le voyage. Ã tre en Î¾ÎµÎ½Î¹Ï Îµá¼±Î¬, c'est pour un Grec le plus grand de tous les malheurs; mais y mourir, c'est ce qu'il y a de plus effroyable pour leur imagination. Vous raillez ma gastronomie: avez-vous compris les entrailles que les hÃ©ros mangent avec tant de plaisir? Les pallicares modernes en mangent encore; cela s'appelle Î¿Î¿Î½Î¿Î¿Î½Ï á¼¼ Ï Î¶Î¹, et cela est vraiment dÃ©licieux. Ce sont de petites brochettes de bois de lentisque parfumÃ©, avec quelque chose de croustillant et d'Ã©picÃ© autour qui, fait comprendre sur-le-champ pourquoi les prÃªtres se rÃ©servaient ce morceau-lÃ dans les victimes.

Adieu. Si je vous en disais davantage sur ce sujet, vous me croiriez plus gourmand que je ne suis. Je n'ai plus d'appÃ©tit et rien ne me plaÃ®t plus en fait de petits bonheurs. Cela veut dire que je suis bon Ã jeter aux corbeaux. Il fera un temps de chien pendant tout le mois d'octobre, et ce sera bien fait!

XXII

Paris, 24 octobre 1842.

C'est fort aimable Ã vous de me laisser dans l'ignorance de la partie du monde qui a l'avantage de vous possÃ©der. Adresserai-je cette lettre Ã Naples ou Ã ***, ou bien Ã Paris? Vous me dites dans votre derniÃ¨re lettre que vous allez partir pour Paris, peut-Ãªtre pour l'Italie, et, depuis, point de nouvelles. Je soupÃ§onne que vous Ãªtes ici et que vous m'en avertirez quand vous serez repartie; cela sera _highly in character._ Depuis vous avoir Ã©crit, j'ai fait un voyage de quelques jours, et, Ã mon retour, j'ai trouvÃ© votre lettre de date dÃ©jÃ si ancienne, que je n'ai pas cru pouvoir vous rÃ©pondre Ã ***. D'ailleurs, j'admire beaucoup comment, en regardant de gros caractÃ¨res imprimÃ©s, vous avez devinÃ© l'Ã©criture cursive toute seule, comme vous dites. Si vous avez un peu de patience, avec des dispositions semblables, vous deviendrez une madame Dacier. Pour moi, je ne m'occupe plus de grec ni de franÃ§ais; je suis tombÃ© Ã l'Ã©tat de fossile, et, lorsque je lis ou Ã©cris, je vois les caractÃ¨res danser d'une faÃ§on trÃ¨s-peu agrÃ©able. Vous me demandez s'il y a des romans grecs. Sans doute il y en a, mais bien ennuyeux, selon moi. Il n'est pas que vous ne puissiez vous procurer une traduction de _ThÃ©agÃ¨ne et ChariclÃ©e_, qui plaisait tant Ã feu Racine. Essayez si vous pouvez y mordre; il y a encore _Daphnis et ChloÃ©_, traduit par Courier. Cela est fort prÃ©tentieusement naÃ¯f et pas trop exemplaire. Enfin, il y a une nouvelle admirable, mais immorale et trÃ¨s-immorale: c'est l'_Ane de Lucius_, traduit encore par Courier. On ne se vante pas de l'avoir lue, mais c'est son chef-d'Å uvre! DÃ©cidez-vous d'aprÃ¨s cela, je m'en lave les mains. Le mal des Grecs, c'est que

leurs idÃ©es de dÃ©cence et mÃªme de moralitÃ© Ã©taient fort diffÃ©rentes des nÃ´tres. Il y a bien des choses dans leur littÃ©rature qui pourraient vous choquer, voire mÃªme vous dÃ©goÃ»ter, si vous les compreniez. AprÃ¨s HomÃ¨re, vous pouvez lire en toute assurance les tragiques, qui vous amuseront et que vous aimerez parce que vous avez le goÃ»t du beau, Ï á½¸ Î°Î±Î»Ï Î½, ce sentiment que les Grecs avaient au plus haut degrÃ© et que nous tenons d'eux, nous autres, _happy few._ Si vous avez le courage de lire l'histoire, vous serez charmÃ©e d'HÃ©rodote, de Polybe et de XÃ©nophon. HÃ©rodote m'enchante. Je ne connais rien de plus amusant. Commencez par l'_Anabase ou la Retraite des Dix Mille_; prenez une carte de l'Asie et suivez ces dix mille coquins dans leur voyage; c'est Froissard gigantesque. Puis vous lirez HÃ©rodote, enfin Polybe et Thucydide; les deux derniers sont bien sÃ©rieux. Procurez-vous encore ThÃ©ocrite et lisez _les Syracusaines._ Je vous recommande bien aussi Lucien, qui est le Grec qui a le plus d'esprit, ou plutÃ´t de notre esprit; mais il est bien mauvais sujet, et je n'ose. VoilÃ trois pages de grec. Quant Ã la prononciation, si vous voulez, je vous enverrai une page de ma main que j'avais prÃ©parÃ©e Ã votre intention, qui vous apprendra la meilleure, c'est-Ã -dire la prononciation des Grecs modernes. Celle des Ã©coles est plus facile, mais absurde.

Nous avons commencÃ© Ã nous Ã©crire en faisant de l'esprit, puis nous avons fait quoi? je ne vous le rappellerai pas. VoilÃ que nous faisons de l'Ã©rudition. Il y a un proverbe latin qui fait l'Ã©loge du juste milieu; j'avais l'intention de vous dire des duretÃ©s en commenÃ§ant ma lettre, et c'est au grec que vous devez sans doute sa parfaite douceur. Je ne vous en garde pas moins rancune de la persistance de vos habitudes hypocrites;

mais, en Ã©crivant, j'ai perdu un peu de ma mauvaise humeur. Ne regrettez pas le voyage d'Italie, si vous n'y Ãªtes pas. Il y a fait un temps effroyable, froid, pluie, etc. Rien de plus laid qu'un pays qui n'est pas habituÃ© Ã ces deux flÃ©aux. Adieu. Je voudrais bien savoir oÃ¹ vous Ãªtes.--á¼ á¿¤á¿¤Ï Ï Î¿ (Fortifie-toi).

C'est la fin d'une lettre grecque.

_P.-S._--En ouvrant un livre, je trouve ces deux petites fleurs cueillies aux Thermopyles, sur la colline oÃ¹ LÃ©onidas est mort. C'est une relique, comme vous voyez.

XXIII

Jeudi, octobre 1842.

Voulez-vous entendre un opÃ©ra italien avec moi aujourd'hui? Je suis le propriÃ©taire d'une loge les jeudis, avec mon cousin et sa femme. Ils sont en voyage et je suis seul maÃ®tre; il faudrait que vous eussiez sous la main ou votre frÃ¨re ou l'un de vos parents qui ne me connaÃ®trait pas. Enfin, vous me feriez grand plaisir en venant. RÃ©pondez-moi un mot avant six heures et je vous ferai dire le numÃ©ro de la loge; je crois qu'on donne _la Cenerentola._ Inventez quelque jolie histoire que vous me direz Ã l'avance pour expliquer ma prÃ©sence; mais que l'histoire soit telle que je puisse causer avec vous.

XXIV

Vendredi matin, octobre 1842.

Je vous remercie bien d'Ãªtre venue hier, vous m'avez fait grand plaisir. J'espÃ¨re que votre frÃ¨re n'a rien trouvÃ© d'extraordinaire Ã la rencontre. J'ai un cachet Ã©trusque pour vous; je ne puis souffrir celui dont vous vous servez. Je vous donnerai l'autre la premiÃ¨re fois que je vous verrai. Voici la page de grec que je vous avais prÃ©parÃ©e; quand vous retomberez dans l'Ã©rudition, elle pourra vous servir.

XXV

Mardi soir, octobre 1842.

Je n'ai rien perdu, comme il semble, Ã attendre votre rÃ©ponse; elle est trÃ¨s-laborieusement mÃ©chante. Mais la mÃ©chancetÃ© ne vous va pas, croyez-moi; abandonnez ce style et reprenez votre ton de coquetterie ordinaire, qui vous sied Ã merveille. Il y aurait de la cruautÃ© de ma part Ã vouloir vous voir, puisque cela vous rendrait si malade qu'il faudrait une quantitÃ© extraordinaire de gÃ¢teaux pour vous guÃ©rir. Je ne sais oÃ¹ vous avez pris que j'ai des amis dans les quatre coins du monde. Vous savez bien que je n'en ai qu'un ou qu'une Ã Madrid. Croyez que je suis trÃ¨s-reconnaissant de la magnanimitÃ© que vous avez montrÃ©e Ã mon Ã©gard, l'autre soir aux Italiens. J'apprÃ©cie comme je le dois la condescendance avec laquelle vous m'avez montrÃ© votre figure pendant deux heures, et je dois Ã la vÃ©ritÃ© de dire que je l'ai fort

admirÃ©e, comme aussi vos cheveux, que je n'avais jamais vus d'aussi prÃ¨s; quant Ã cette assertion que vous ne m'avez rien refusÃ© de ce que je vous avais demandÃ©, vous aurez quelques millions d'annÃ©es de purgatoire pour cette belle menterie. Je vois bien que vous avez envie de ma pierre Ã©trusque, et, comme je suis encore plus magnanime que vous, je ne vous dirai pas, comme LÃ©onidas: Â«Viens et prends!Â» mais je vous demanderai encore comment vous voulez que je vous l'envoie. Je ne me rappelle pas vous avoir comparÃ©e Ã CerbÃ¨re; mais vous avez bien quelques rapports, non-seulement parce que vous aimez beaucoup, comme lui, les gÃ¢teaux, mais aussi parce que vous avez trois tÃªtes, je veux dire trois cerveaux: l'un d'une coquetterie effroyable, l'autre d'un vieux diplomate; le troisiÃ¨me, je ne vous le dirai pas, parce qu'aujourd'hui je ne veux vous dire rien d'aimable. Je suis trÃ¨s-malade et trÃ¨s-tourmentÃ© de plusieurs tuiles qui me sont tombÃ©es sur la tÃªte. Si vous avez quelque crÃ©dit sur le Destin, priez-le qu'il me traite bien d'ici Ã deux ou trois mois. Je viens de voir _FrÃ©dÃ©gonde_, qui m'a ennuyÃ© fort, malgrÃ© mademoiselle Rachel, qui a de trÃ¨s-beaux yeux noirs sans blanc, comme le diable, dit-on.

XXVI

Paris, mardi soir.

Je ne vous comprends pas et je suis tentÃ© de vous prendre pour la pire de toutes les coquettes. Votre premiÃ¨re lettre, oÃ¹ vous me dites que vous ne me connaissez plus, m'avait mis de mauvaise humeur et je n'y ai pas rÃ©pondu tout de suite. Aussi

vous me dites, avec beaucoup d'amabilitÃ©, que vous ne voulez pas me voir, de peur de vous ennuyer de moi. Si je ne me trompe, nous nous sommes vus six ou sept fois en six ans, et, en additionnant les minutes, nous pouvons avoir passÃ© trois ou quatre heures ensemble, dont la moitiÃ© Ã ne nous rien dire. Cependant, nous nous connaissons assez pour que vous ayez pris quelque estime de moi, et vous m'en avez donnÃ© la preuve jeudi. Nous nous connaissons mÃªme plus que ne font des gens qui se seraient vus dans le monde, depuis le temps que nous causons ensemble assez librement par lettres. Convenez qu'il est peu flatteur pour mon amour-propre que vous me traitiez ainsi aprÃ¨s six ans. Au reste, comme je n'ai pas de moyen de combattre vos rÃ©solutions, il en sera de celle-ci ce que vous voudrez, mais je trouve un peu niais de ne pas nous voir. Je vous demande pardon de ce mot, qui n'est ni poli ni amical, mais qui est malheureusement vrai, Ã mon sens du moins. Je ne me suis nullement moquÃ© de vous l'autre soir. Je vous ai mÃªme trouvÃ© beaucoup d'aplomb. Quant au cachet antique, vous en verrez une empreinte sur cette lettre, et il est Ã vos ordres, lorsque vous m'aurez dit oÃ¹ je dois vous le donner; non, comment je dois l'envoyer. N'offensons pas l'_eternal fitness of things._ Je ne vous demande rien en Ã©change, par la raison que tout ce que je vous ai demandÃ©, vous me l'avez refusÃ©. Si vous croyez faire mal en me voyant, ne faites-vous point mal en m'Ã©crivant? Comme je ne suis pas trÃ¨s-fort sur votre catÃ©chisme, cette question demeure embrouillÃ©e pour moi. Je vous parle trop durement, peut-Ãªtre; mais vous m'avez fait de la peine, et les choses que j'ai sur le cÅ ur, je ne m'en dÃ©livre pas comme vous, en mangeant des gÃ¢teaux. En vÃ©ritÃ©, cela est digne de CerbÃ¨re.

XXVII

Paris, samedi, novembre 1842.

Das Lied des CLÃ RCHENS gefÃ¤llt mir zu gar; aber warum haben Sie nicht das Ende geschrieben?--C'est vraiment admirable de voir Ã quel point cette pierre Ã©trusque vous plaÃ®t! Combien de gÃ¢teaux l'estimez-vous? Vous n'avez pas seulement cherchÃ© Ã savoir ce qu'il y a dessus. C'est un homme qui tourne un pot. Il faut dire une hydrie, c'est plus grec et plus noble. C'Ã©tait peut-Ãªtre le cachet d'un potier autrefois, ou bien il y a lÃ une allusion mythologique que je pourrais vous expliquer, si je voulais. Quant Ã l'autre cachet, son histoire est Ã©trange. Je l'ai trouvÃ© dans le feu d'une cheminÃ©e, rue d'Alger, en tisonnant; c'est une trÃ¨s-grosse et trÃ¨s-lourde bague en bronze; les caractÃ¨res en sont cabalistiques; on croit quelle a servi Ã un magicien ou bien Ã des gnostiques. Vous y avez vu un petit homme, un soleil, une lune, etc. N'est-ce pas fort curieux de trouver cela rue d'Alger dans les cendres? Qui sait si ce n'est pas au pouvoir mystÃ©rieux de cet anneau que je dois votre chanson de _Claire?_ Je suis trÃ¨s-rÃ©ellement malade, mais ce n'est pas une raison pour ne pas sortir. Par exemple, si vous vouliez recevoir le cachet Ã©trusque de ma main, je vous le donnerais avec grand plaisir; tandis que cela ferait scandale dans une lettre chez votre portier. Mais je ne veux plus rien vous demander, car vous devenez tous les jours plus impÃ©rieuse, et vous avez des raffinements de coquetterie scandaleux. Il paraÃ®t que vous n'apprÃ©ciez pas les yeux sans blanc et que vous estimez beaucoup les blancs-bleus. Vous prenez aussi soin de me rappeler vos yeux, que je n'ai pas oubliÃ©s, bien que je les aie peu vus. Celui qui vous a appris cette particularitÃ©, que

vous osez me dire ignorÃ©e de vous, est-ce votre maÃ®tre de grec ou votre maÃ®tre d'allemand? ou bien dois-je croire que vous avez appris toute seule l'Ã©criture cursive allemande comme la grecque? Autre article de foi Ã ajouter Ã l'aversion que vous avez pour les miroirs. Vous devriez bien cultiver une fleur germanique nommÃ©e _die Aufrichtigkeit._ Je viens d'Ã©crire le mot _Fin_ au bas de quelque chose de trÃ¨s-savant, que j'ai fait avec toute la mauvaise humeur possible; reste Ã savoir s'il n'y a pas des longueurs dans ce mot. Cependant, je me sens plus lÃ©ger depuis que j'ai fini, et plus heureux; c'est pourquoi je suis si doux et si aimable Ã votre Ã©gard; sans cela, je vous aurais dit plus vertement vos vÃ©ritÃ©s. Vous devriez me voir, ne fÃ»t-ce que pour sortir de l'atmosphÃ¨re de flatterie oÃ¹ vous vivez. Il faut qu'un jour nous allions ensemble au MusÃ©e voir des tableaux italiens; ce sera une compensation pour le voyage manquÃ©, et l'avantage de m'avoir pour cicerone est inapprÃ©ciable. Ce n'est pas une condition pour que je vous donne ma pierre Ã©trusque; dites comment, et vous l'aurez.

XXVIII

Paris, novembre 1842.

M. de Montrond dit qu'il faut se garder des premiers mouvements, parce qu'ils sont presque toujours honnÃªtes. On dirait que vous avez beaucoup mÃ©ditÃ© sur ce beau prÃ©cepte, car vous le pratiquez avec une rare constance: lorsqu'il vous vient une bonne rÃ©solution, vous l'ajournez toujours indÃ©finiment. Si j'Ã©tais Ã Civita-Vecchia, je chercherais, parmi les

pierres de mon ami Bucci, quelque Minerve Ã©trusque; ce serait pour vous le meilleur cachet. En attendant, mon potier est tout prÃªt, et je dis toujours comme LÃ©onidas: Î Î¿Î»á½¡Î½ Î»Î±Î²á¼¼ . Je pense le garder encore quelque temps, jusqu'Ã la veille de votre dÃ©part. Vous saurez que je suis beaucoup mieux et moins en proie aux _blue devils._ J'ai travaillÃ© mÃªme avec plaisir, ce qui ne m'Ã©tait pas arrivÃ© depuis longtemps. Je fais de grands projets pour mon hiver, et c'est bon signe pour mon moral. Tout cela me rend de bonne humeur; car, si je vous Ã©crivais sous le coup de votre lettre allemande, je vous dirais vos vÃ©ritÃ©s le plus durement qu'il me serait possible. Vous n'y perdrez rien, car, si je vois aujourd'hui en couleur de rose, c'est une raison pour que mes lunettes prennent bientÃ´t une teinte plus sombre. Je voudrais bien savoir ce que vous faites et comment vous passez votre temps. En vous voyant si savante en grec et en allemand, etc., je conclus que vous vous ennuyiez fort Ã ***, et que vous passez votre vie avec des livres et quelques savants professeurs pour vous les commenter. Mais je me demande si cela n'a pas changÃ© Ã Paris, et je m'imagine que votre temps se passe de tout autre maniÃ¨re. Si je ne vivais pas depuis longtemps dans la solitude la plus rigoureuse, je saurais vos faits et gestes, et probablement les rapports qu'on me ferait me donneraient une toute autre idÃ©e de vous que vos lettres ne le font; bien que vous vous vantiez extrÃªmement, j'ai la faiblesse de croire que vous Ãªtes avec moi plus franche, je veux dire moins hypocrite que dans le monde. Il y a en vous des contraires si nombreux, que j'en suis fort dÃ©rangÃ© pour arriver Ã une conclusion exacte, c'est-Ã -dire Ã la somme totale: + tant de bonnes qualitÃ©s, - tant de mauvaises = X. Cet X-lÃ m'embarrasse. Lorsque je vous vis, Ã votre dÃ©part de Paris,

chez madame de V..., notre amie, votre extrÃªme Ã©lÃ©gance me surprit fort. Les gÃ¢teaux, que vous mangez de si bon appÃ©tit pour vous remettre des courbatures que vous gagnez Ã l'OpÃ©ra, m'ont encore plus Ã©tonnÃ©. Ce n'est pas que, parmi vos dÃ©fauts, je ne compte en premiÃ¨re ligne la coquetterie et la gourmandise; mais je croyais que la forme de ces dÃ©fauts-lÃ Ã©tait une forme toute morale; je croyais que vous ne songiez pas trop Ã votre toilette et que vous Ã©tiez femme Ã manger par distraction; que vous aimiez Ã faire de l'impression sur les gens par vos yeux et Â«vos beaux motsÂ», non pas par vos robes. Voyez comme je m'Ã©tais trompÃ©! Mais, cette fois, vous ne me reprocherez pas de voir en mal: tandis que vous vous pervertissez tous les jours, il me semble que je m'amÃ©liore. Il est une heure tout Ã fait indue et j'ai quittÃ© une trÃ¨s-docte compagnie de Grecs et de Romains pour vous Ã©crire. L'idÃ©e que je dois me lever de bonne heure demain, c'est-Ã -dire aujourd'hui, vient de me passer par la tÃªte et m'empÃªche de vous expliquer comme quoi je vaux mieux que je ne valais, lorsque vous vous amusiez Ã me mystifier avec madame ***. Ã une autre fois mon Ã©loge; aussi bien je n'ai plus de place.

XXIX

Paris, 2 dÃ©cembre 1842.

Il y a dans je ne sais quel vieux roman espagnol un conte assez gracieux. Un barbier avait sa boutique Ã l'angle de deux rues, et la boutique avait deux portes. Par une de ces portes, il sortait et donnait un coup de poignard au passant, et, rentrant aussitÃ´t, il

ressortait par l'autre porte et pansait le blessÃ©. _Gelehrten ist gut predigen._ Je n'en yeux pas autrement Ã votre cachemire bleu ni Ã vos gÃ¢teaux; tout cela me semble fort naturel; j'estime la coquetterie et la gourmandise, mais quand on les avoue franchement. Et vous qui aspirez Ã bon droit Ã Ãªtre quelque chose de plus qu'une femme du monde, pourquoi en auriez-vous les dÃ©fauts? pourquoi n'Ãªtes-vous jamais franche avec moi? Et, pour vous en donner l'exemple, voulez-vous ou ne voulez-vous pas venir avec moi, mardi prochain, au MusÃ©e? Si vous ne voulez pas, ou si cela vous contrarie ou vous inquiÃ¨te, vous aurez votre pierre Ã©trusque mardi soir dans une petite boÃ®te qui vous sera apportÃ©e de la maniÃ¨re la plus simple. Vous Ãªtes assez amusante avec votre disposition Ã la coquetterie. Vous me reprochez mon insouciance, et, si je n'Ã©tais pas, ou si je ne paraissais pas insouciant, vous me feriez enrager. Pourquoi porte-t-on un parapluie? C'est parce qu'il pleut. Madame de M. *** viendra Ã Paris malgrÃ© vos souhaits. Elle doit acheter le trousseau de sa fille, qui se marie au printemps; et, Ã moins d'une rÃ©volution extraordinaire, ledit trousseau se fera Ã Paris, et peut-Ãªtre la noce aussi. Je ne connais pas le futur; mais, Ã force d'intrigues, j'ai contribuÃ© Ã en Ã©carter un autre qui me dÃ©plaisait, quoique trÃ¨s-exceptionnable sous beaucoup de rapports. Il n'Ã©tait pas assez grand de taille; il avait, d'ailleurs, cinq ou six grandesses accumulÃ©es sur un petit corps. Cette action-lÃ est une preuve de mon amÃ©lioration. Autrefois, les ridicules des autres m'amusaient; maintenant, je voudrais les Ã©pargner Ã presque tout le monde. Je suis aussi devenu plus humain, et, lorsque j'ai revu des courses de taureaux, Ã Madrid, je n'ai pas retrouvÃ© mes Ã©motions de plaisir de dix ans plus tÃ´t; et puis j'ai horreur de toutes les souffrances et je crois aux

souffrances morales depuis quelque temps. Enfin, je tÃ¢che d'oublier mon _moi_ le plus possible. VoilÃ , en peu de mots, la liste de mes perfections.

Ce n'est pas par _vanagloria_ que je voudrais Ãªtre acadÃ©micien. Je me prÃ©senterai un de ces jours, et je serai black-boulÃ©. J'espÃ¨re avoir assez de constance et de fermetÃ© pour prendre bien la chose et pour persister. Si le cholÃ©ra revient, j'arriverai peut-Ãªtre au fauteuil. Non, je n'ai nulle _vanagloria._ Je vois les choses peut-Ãªtre trop positivement, mais j'ai Ã©tÃ© _escarmentado_ pour avoir vu trop poÃ©tiquement. Au reste, croyez que vous ne saurez jamais ni tout le bien ni tout le mal qui est en moi. J'ai passÃ© ma vie Ã Ãªtre louÃ© pour des qualitÃ©s que je n'ai pas et calomniÃ© pour des dÃ©fauts qui ne sont pas les miens. Je me reprÃ©sente maintenant vos soirÃ©es passÃ©es entre vos deux frÃ¨res. Adieu.

XXX

DÃ©cembre, lundi matin.

VoilÃ ce qui s'appelle parler. Demain Ã deux heures, lÃ oÃ¹ vous dites. J'espÃ¨re vous voir demain dÃ©livrÃ©e de votre migraine, malgrÃ© laquelle vous Ãªtes plus aimable qu'Ã votre ordinaire. Adieu; je serai heureux de regarder la _Joconde_ avec vous. Je suis obligÃ© de courir les quatre coins de Paris et je n'ai que le temps de vous remercier de votre gracieusetÃ© presque inattendue.

XXXI

Mercredi.

N'est-ce pas qu'on fait le diable plus noir qu'il n'est? Je me rÃ©jouis d'apprendre que vous n'Ãªtes pas enrhumÃ©e et que vous avez bien dormi. C'est plus que je ne puis dire. Veuillez seulement rÃ©flÃ©chir que le MusÃ©e sera fermÃ© le 20 janvier pour l'exposition des tableaux, et que ce serait pitiÃ© de ne pas lui dire adieu. Vous allez trouver Ã cette proposition mille et un _mais_ sans doute. Craignez de vous repentir, le 21 janvier, de n'avoir pas retrouvÃ© le _courage_ que vous avez eu hier.

XXXII

Paris, dimanche soir. DÃ©cembre.

Votre lettre ne m'a pas surpris un moment, je m'y attendais. Je vous connais assez maintenant pour Ãªtre sÃ»r que, lorsque vous avez eu quelque bonne pensÃ©e, vous vous en repentez, et vous tÃ¢chez de la faire oublier bien vite. Vous vous entendez fort bien, d'ailleurs, Ã dorer les pilules les plus amÃ¨res, c'est une justice que je vous dois. Comme je ne suis pas le plus fort, je n'ai rien Ã dire pour combattre votre hÃ©roÃ¯que rÃ©solution de ne pas retourner au MusÃ©e. Je sais fort bien que vous n'en ferez qu'Ã votre tÃªte; seulement, j'espÃ¨re que, d'ici Ã un mois, vous pourrez avoir quelque pensÃ©e plus charitable en ma faveur; peut-Ãªtre avez-vous raison. Il y a un proverbe espagnol qui dit: _Entre santa y santo, pared de cal y canto._ Vous me comparez au diable. Je me suis aperÃ§u que, mardi soir, je ne

pensais pas assez Ã mes bouquins et trop Ã vos gants et Ã vos brodequins. Mais, malgrÃ© tout ce que vous me dites avec votre diabolique coquetterie, je ne crois pas que vous ayez peur de retrouver au MusÃ©e nos folies d'autrefois. Franchement, voici ce que je pense de vous, et comment je m'explique votre refus: vous aimez Ã avoir un but vague Ã votre coquetterie, et ce but, c'est moi. Vous ne le voudriez pas trop prÃ¨s, d'abord: parce que, si vous manquiez Ã le toucher, votre vanitÃ© en souffrirait trop, et puis parce que, en le voyant de trop prÃ¨s, vous trouveriez qu'il ne vaut pas la peine qu'on le vise; ai-je devinÃ©? J'avais envie, l'autre jour, de vous demander quand je vous reverrais, et peut-Ãªtre m'auriez-vous dit un jour si je vous en avais bien pressÃ©e; et puis j'ai pensÃ© qu'aprÃ¨s m'avoir dit oui, vous m'Ã©cririez non; que cela me ferait de la peine et me mettrait en colÃ¨re.

Je vous parle toujours avec la plus niaise franchise, mais l'exemple ne vous touche point.

XXXIII

Dimanche, 19 dÃ©cembre 1842.

On voit bien que vous avez eu des professeurs d'allemand et de grec; mais il est permis de douter que vous en ayez eu de logique. En effet, vit-on jamais raisonner de la sorte! par exemple, lorsque vous me dites que vous ne voulez pas me voir, parce que, quand vous me voyez, vous craignez de ne plus me revoir, etc. Ã€ ces causes, je tiens votre lettre pour non avenue. La seule chose qui m'ait paru claire, c'est que vous avez un mouchoir Ã me don-

ner. Envoyez-le-moi ou dites-moi de le recevoir de votre main, ce qui me conviendrait beaucoup mieux. Je hais les surprises qu'on m'annonce, parce que je me les reprÃ©sente beaucoup plus belles qu'elles ne sont en effet. Croyez-moi, revoyons le MusÃ©e ensemble; si je vous ennuie, tout sera dit, je ne vous y reprendrai plus; sinon, qui empÃªche que nous nous voyions de temps en temps? Ã€ moins que vous ne me donniez quelque raison intelligible, je persisterai Ã croire ce qui vous irrite tant.--Je vous aurais rÃ©pondu tout de suite, mais j'avais perdu votre lettre et je voulais la relire. J'ai bouleversÃ© ma table, je l'ai rangÃ©e, ce qui n'est pas une petite affaire; enfin, aprÃ¨s avoir brÃ»lÃ© quelques rames de vieux papiers destinÃ©s Ã ramasser la poussiÃ¨re sur mon bureau, j'ai cru que votre lettre s'Ã©tait anÃ©antie par quelque sortilÃ¨ge. Je l'ai retrouvÃ©e tout Ã l'heure dans mon XÃ©nophon, oÃ¹ elle Ã©tait entrÃ©e, je ne sais comment; je l'ai relue avec admiration. Il faut assurÃ©ment que vous n'ayez guÃ¨re de cette vÃ©nÃ©ration dont vous me parlez quelquefois, pour me dire tant de _sinrazones_; mais je vous les pardonnerai si nous nous voyons bientÃ´t; car, lorsque vous parlez, vous Ãªtes bien plus aimable que lorsque vous Ã©crivez.

Je suis trÃ¨s-souffrant, je tousse Ã fendre les rochers, et cependant je vais lundi soir entendre mademoiselle Rachel dire des tirades de _PhÃ¨dre_ devant cinq ou six grands hommes. Elle croira que ma toux est une cabale contre elle. Ã crivez-moi bientÃ´t. Je m'ennuie horriblement, et vous feriez une Å uvre de charitÃ© en me disant quelque chose d'aimable, comme vous faites quelquefois.

XXXIV

DÃ©cembre 1842.

Il y a longtemps que je veux vous Ã©crire. Mes nuits se passent Ã faire de la prose pour la postÃ©ritÃ©; c'est que je n'Ã©tais content ni de vous, ni de moi, ce qui est plus extraordinaire. Je me trouve aujourd'hui plus indulgent. J'ai entendu ce soir madame Persiani, qui m'a raccommodÃ© avec la nature humaine. Si j'Ã©tais comme le roi SaÃ¼l, je la prendrais en place d'un David. On me dit que M. de Pongerville, l'acadÃ©micien, va mourir: cela me dÃ©sole, car je ne le remplacerai pas, et je voudrais qu'il attendÃ®t jusqu'Ã ce que mon temps fÃ»t venu. Ce Pongerville-lÃ a traduit en vers un poÃ¨te latin nommÃ© LucrÃ¨ce, lequel mourut Ã quarante-trois ans pour avoir pris un philtre Ã l'effet de se faire aimer ou de se rendre aimable. Mais, auparavant, il avait fait un grand poÃ¨me sur _la Nature des choses_, poÃ¨me athÃ©e, impie, abominable, etc.

La santÃ© de M. de Pongerville me tracasse plus que de droit, et puis je vais Ãªtre obligÃ© de me lever Ã dix heures aprÃ¨s-demain pour les ennuis du jour de l'an. Comment tout le monde ne s'entend-il pas pour voyager ou aller Ã tous les diables, ce jour-lÃ ? J'ai encore d'autres ennuis qui vous feraient rire et que je ne vous dirai pas. Savez-vous que, si nous continuons Ã nous Ã©crire sur ce ton d'aimable confiance, chacun gardant pour soi ses pensÃ©es secrÃ¨tes, nous n'avons qu'une ressource, c'est de soigner notre style, puis de publier un jour notre correspondance, comme on a fait pour celle de Voiture et de Balzac? Vous avez surtout une maniÃ¨re de considÃ©rer comme non avenues les choses dont vous ne voulez pas parler qui fait le plus grand

honneur Ã votre diplomatie. Il me semble que vous embellissez. Cela me paraissait impossible, car la mer ne peut acquÃ©rir de nouvelles eaux. Cela prouve que ce que vous perdez d'un cÃ´tÃ©, vous le gagnez de l'autre. On embellit quand on se porte bien; on se porte bien quand on a un mauvais cÅ ur et un bon estomac. Mangez-vous toujours des gÃ¢teaux?

Adieu; je vous souhaite une bonne fin d'annÃ©e et un bon commencement de l'autre. Vos amis useront vos joues ce jour-lÃ . Lorsque j'aurai fini la prose dont je vous parlais tout Ã l'heure, j'irai pour ma peine passer une dizaine de jours Ã Londres. Ce sera vers PÃ¢ques.

XXXV

DÃ©cembre 1842.

Vous saurez que j'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-malade depuis que nous ne nous sommes vus. J'ai eu tous les chats du monde dans la gorge, tous les feux de l'enfer dans la poitrine et j'ai passÃ© quelques jours dans mon lit Ã mÃ©diter sur les choses de ce monde. J'ai trouvÃ© que j'Ã©tais sur la pente d'une montagne dont j'avais Ã peine, avec beaucoup de fatigue et peu d'amusement, dÃ©passÃ© le sommet, que cette pente Ã©tait bien roide et bien ennuyeuse Ã dÃ©gringoler, et qu'il serait assez avantageux de rencontrer un trou avant d'arriver au bas. Le seul motif de consolation que j'aie dÃ©couvert le long de cette pente, c'est un peu de soleil bien loin, quelques mois passÃ©s en Italie, en Espagne ou en GrÃ¨ce Ã oublier le monde entier, le prÃ©sent et surtout l'avenir. Tout cela n'Ã©tait pas gai; mais l'on m'a ap-

portÃ© quatre volumes du docteur Strauss, la _Vie de JÃ©sus._ On appelle cela de l'_exÃ©gÃ¨se_ en Allemagne; c'est un mot tout grec qu'ils ont trouvÃ© pour dire discussion sur la pointe d'une aiguille; mais c'est fort amusant. J'ai remarquÃ© que plus une chose est dÃ©pourvue d'une conclusion utile, plus elle est amusante. Ne pensez-vous pas un peu de la sorte, _seÃ±ora caprichosa?_...

XXXVI

Mardi soir. DÃ©cembre 1842.

Ce n'est plus du Jean-Paul, c'est du franÃ§ais, et du franÃ§ais du temps de Louis XV. Belle argumentation, toute fondÃ©e sur l'intÃ©rÃªt. Il y a des gens qui achÃ¨tent un meuble dont la couleur leur plaisait; comme ils ont peur de le gÃ¢ter, ils y mettent des housses de toile qu'ils n'Ã´teront que lorsque le meuble sera usÃ©. Dans tout ce que vous dites et tout ce que vous faites, vous substituez toujours Ã un sentiment rÃ©el un convenu. C'est peut-Ãªtre une _convenance._ La question est de savoir ce que c'est pour vous auprÃ¨s d'autre chose qu'il serait presque bÃªte et ridicule de lui comparer dans ma maniÃ¨re de voir. Vous savez que, bien que je n'aie pas beaucoup d'admiration pour les mauvais raisonnements, je respecte les convictions, mÃªme celles qui me paraissent les plus absurdes. Il y a en vous beaucoup d'idÃ©es saugrenues, pardonnez-moi le mot, que je me reprocherais de chercher Ã vous Ã´ter, puisque vous y tenez et parce que vous n'avez rien Ã mettre en place. Mais nous rÃªvons. N'y a-t-il pas l'appareil de _cal y canto_ qui nous rÃ©veille sans

cesse? Devons-nous chercher encore Ã fermer la crevasse par laquelle nous voyons des choses de fÃ©erie? Que craignez-vous? Il y a dans votre lettre d'aujourd'hui, au milieu d'un tas de duretÃ©s et de sombres pensÃ©es bien froides, quelque chose qui est vrai. Â«Je crois que je ne vous ai jamais tant aimÃ© qu'hier.Â» Vous auriez pu ajouter: Â«Je vous aime moins aujourd'hui.Â» Je suis sÃ»re que, si vous Ã©tiez aujourd'hui telle que vous Ã©tiez hier, vous auriez eu les remords que je vous prÃ©disais et qui ne vous tourmentent guÃ¨re, Ã ce qu'il me semble. Mes remords Ã moi sont d'un autre genre.

Je me repens souvent d'Ãªtre trop loyal dans mon mÃ©tier de statue. Vous me donniez votre Ã¢me hier, j'aurais voulu vous donner la mienne; mais vous ne voulez pas. Toujours la housse de toile! VoilÃ un sujet sur lequel vous me feriez vous dire toutes les injures possibles; et pourtant jamais je n'en ai eu moins d'envie avant d'avoir reÃ§u votre lettre. AprÃ¨s tout, je suis comme vous: les bons souvenirs me font oublier les mauvais. Ã€ propos, voyez quelle tendresse! vous me gardez une surprise pour mon dÃ©part. Croyez-vous que je sois bien impatient? Hier, en revenant de dÃ®ner en ville, je me suis aperÃ§u que je savais par cÅ ur le discours de Temessa que vous aviez admirÃ©; et, comme j'Ã©tais un peu rÃªveur, je l'ai traduit en vers; en vers anglais s'entend, car j'abhorre les vers franÃ§ais. Je vous les destinais, mais vous ne les aurez pas. D'ailleurs, je me suis aperÃ§u qu'il y avait une horrible faute de quantitÃ© dans le mot _Ä€jax._ C'est _Ã jax_ qu'il faut, n'est-ce pas?

Quand vous verrai-je, pour vous dire ce que vous ne me dites jamais? Vous voyez que nous commandons au temps. Il se transforme pour nous. Entre deux tempÃªtes, nous avons toujours un

jour d'alcyon. Dites-moi seulement deux jours, car je suis Ã l'attache maintenant.

XXXVII

Paris, 3 janvier 1813.

Ã€ la bonne heure, voilÃ ce qui s'appelle parler. Vous Ãªtes si aimable quand vous le voulez! pourquoi donc vous faites-vous souvent si mauvaise? Non, bien entendu, les remercÃ®ments par Ã©crit ne valent rien, et toute la diplomatie que j'ai mise Ã vous procurer les lettres de recommandation si chaleureuses pour votre frÃ¨re mÃ©rite que vous me disiez quelque chose d'aimable. Je vous pardonnerai de trÃ¨s-grand cÅ ur tout ce que vous me dites de moqueur au sujet des ballons et de l'AcadÃ©mie, Ã laquelle je pense bien moins que vous ne dites. Si je suis jamais acadÃ©micien, je ne serai pas plus dur qu'un rocher. Peut-Ãªtre serai-je alors un peu racorni et momifiÃ©, mais assez bon diable au fond. Pour la Persiani, je n'ai pas d'autre moyen d'en faire mon David que d'aller l'entendre tous les jeudis. Quant Ã mademoiselle Rachel, je n'ai pas la facultÃ© de jouir des vers aussi souvent que de la musique; et elle--Rachel, non la musique--me remet en mÃ©moire que je vous ai promis une histoire. Vous la conterai-je ici, ou vous la garderai-je pour quand je vous verrai? Je vais vous l'Ã©crire, j'aurai sans doute autre chose Ã vous dire. Donc, j'ai dÃ®nÃ©, il y a une douzaine de jours, avec elle, chez un acadÃ©micien. C'Ã©tait pour lui prÃ©senter BÃ©ranger. Il y avait lÃ quantitÃ© de grands hommes. Elle vint tard, et son entrÃ©e me dÃ©plut. Les hommes lui dirent tant de

bÃªtises et les femmes en firent tant, en la voyant, que je restai dans mon coin. D'ailleurs, il y avait un an que je ne lui avais parlÃ©. AprÃ¨s le dÃ®ner, BÃ©ranger, avec sa bonne foi et son bon sens ordinaires, lui dit quelle avait tort de gaspiller son talent dans les salons, qu'il n'y avait pour elle qu'un vÃ©ritable public, celui du ThÃ©Ã¢tre-FranÃ§ais, etc. Mademoiselle Rachel parut approuver beaucoup la morale, et, pour montrer qu'elle en avait profitÃ©, joua le premier acte d'_Esther._ Il fallait quelqu'un pour lui donner la rÃ©plique et elle me fit apporter un Racine en cÃ©rÃ©monie par un acadÃ©micien qui faisait les fonctions de sigisbÃ©e. Moi, je rÃ©pondis brutalement que je n'entendais rien aux vers et qu'il y avait dans le salon des gens qui, Ã©tant dans cette partie-lÃ , les scanderaient bien mieux. Hugo s'excusa sur ses yeux, un autre sur autre chose. Le maÃ®tre de la maison s'exÃ©cuta. ReprÃ©sentez-vous Rachel en noir, entre un piano et une table Ã thÃ©, une porte derriÃ¨re elle et se composant une figure thÃ©Ã¢trale. Ce changement Ã vue a Ã©tÃ© fort amusant et trÃ¨s-beau; cela a durÃ© environ deux minutes, puis elle commenÃ§a:

Est-ce toi, chÃ¨re Ã lise?...

La confidente, au milieu de sa rÃ©plique, laisse tomber ses lunettes et son livre; dix minutes se passent avant qu'elle ait retrouvÃ© sa page et ses yeux. L'auditoire voit qu'Esther enrage quelque peu. Elle continue. La porte s'ouvre derriÃ¨re: c'est un domestique qui entre. On lui fait signe de se retirer. Il s'enfuit et ne peut parvenir Ã fermer la porte. La porte susdite, Ã©branlÃ©e, oscillait, accompagnant Rachel d'un mÃ©lodieux cric crac trÃ¨s-divertissant. Comme cela ne finissait pas, mademoiselle Rachel porta la main sur son cÅ ur et se trouva mal,

mais en personne habituÃ©e Ã mourir sur la scÃ¨ne, donnant au monde le temps d'arriver Ã l'aide. Pendant l'intermÃ¨de, Hugo et M. Thiers se prirent de bec au sujet de Racine. Hugo disait que Racine Ã©tait un petit esprit et Corneille un grand. Â«Vous dites cela, rÃ©pondit Thiers, parce que vous Ãªtes un grand esprit; vous Ãªtes le Corneille (Hugo prenait des airs de tÃªte trÃ¨s-modestes) d'une Ã©poque dont le Racine est Casimir Delavigne.Â» Je vous laisse Ã penser si la modestie Ã©tait de mise. Cependant, l'Ã©vanouissement passe et l'acte s'achÃ¨ve, mais _fiascheggiando._ Quelqu'un qui connaÃ®t bien mademoiselle Rachel dit en sortant: Â«Comme elle a dÃ» jurer ce soir, en s'en allant!Â» Le mot m'a donnÃ© Ã penser. VoilÃ mon histoire; ne me compromettez pas auprÃ¨s des acadÃ©miciens, c'est tout ce que je vous demande.

Dimanche, je ne vous ai reconnue que lorsque j'Ã©tais tout prÃ¨s de vous. Mon premier mouvement a Ã©tÃ© d'aller vers vous; mais, en vous voyant trÃ¨s-accompagnÃ©e, j'ai passÃ© mon chemin. J'ai bien fait, je pense. Il me semble que je vous ai connu les joues pÃ¢les, d'oÃ¹ j'ai conclu qu'elles Ã©taient roses par la solennitÃ© de ce jour.

Bonsoir ou plutÃ´t bonjour. Lundi ou plutÃ´t mardi. Il est trois heures du matin.

XXXVIII

Jeudi, janvier 1843.

Profitons du beau temps dÃ¨s aujourd'hui.

One homme n'eut les dieux tant Ã la main, Qu'asseurÃ© fut de vivre au lendemain.

Donc, oÃ¹ vous dites Â«Ã deux heures, demain jeudiÂ», je dis Â«aujourd'huiÂ», car il est une heure du matin. Les Ã©toiles brillent, et, en revenant tout Ã l'heure du raout ministÃ©riel, j'ai trouvÃ© le pavÃ© aussi tolÃ©rable que la derniÃ¨re fois. Mettez cependant vos bottes de sept lieues, c'est le plus sÃ»r. Si, par extraordinaire, vous Ã©tiez sortie quand cette lettre vous arrivera, je vous attendrai jusqu'Ã deux heures et demie; puis samedi, si vous ne pouvez aujourd'hui. A une autre que vous, je dirais autre chose. Je voulais vous Ã©crire aujourd'hui, mais je me suis arrÃªtÃ© en pensant Ã ma promesse. J'ai mal fait. Vous auriez dÃ» me dire votre heure et votre jour; cela nous eÃ»t Ã©pargnÃ© l'inconvÃ©nient de nous manquer. J'espÃ¨re qu'il n'en sera rien. Je suppose surtout que vous avez rÃ©ellement envie de faire cette promenade, car votre lettre est plus froide que les prÃ©cÃ©dentes. Il y a dans votre maniÃ¨re un Ã©quilibre admirable. Vous ne voulez jamais que je sois parfaitement content, et vous prenez d'avance vos mesures pour me faire enrager. Cela vous sera peut-Ãªtre plus difficile que vous ne pensez, car, bien que je sois malade depuis deux jours, je vois tout couleur de rose. Hier, j'ai dÃ®nÃ© dans une maison oÃ¹, entrant tard au milieu d'un cercle de femmes, j'ai cru d'abord vous reconnaÃ®tre, et j'en suis devenu stupide pendant un quart d'heure. Je ne tournais pas les yeux vers cette personne qui vous ressemblait, et je rÃ©flÃ©chissais fort mal, comme lorsqu'on est troublÃ©, sur ce que je devais faire: vous reconnaÃ®tre ou non.

Enfin, par un effort dÃ©sespÃ©rÃ©, je me suis avancÃ© vers ladite femme, qui s'est trouvÃ©e Ãªtre une Espagnole que

j'ai cependant vue trois ou quatre fois. Il ne tient qu'Ã elle de croire _che ha fatto colpo._ Je vous envoie les _Sketches_ de Dickens, qui m'ont amusÃ© autrefois. Peut-Ãªtre les avez-vous lues dÃ©jÃ , mais peu importe! Ainsi, Ã deux heures, aujourd'hui jeudi.

XXXIX

Paris, dimanche 16 janvier 1843.

Je vous remercie d'avoir pensÃ© Ã me rassurer, mais je crains cette chaleur aux joues dont vous parlez si lÃ©gÃ¨rement. Je regrette bien, je vous assure, d'avoir insistÃ© tant pour vous procurer cette affreuse averse. Il m'arrive rarement de sacrifier les autres Ã moi-mÃªme, et, quand cela m'arrive, j'en ai tous les remords possibles. Enfin, vous n'Ãªtes pas malade et vous n'Ãªtes pas fÃ¢chÃ©e; c'est lÃ le plus important. Il est bien qu'un petit malheur survienne de temps en temps pour en dÃ©tourner de plus grands. VoilÃ la part du diable faite. Il me semble que nous Ã©tions tristes et sombres tous les deux; assez contents pourtant au fond du cÅ ur. Il y a des gaietÃ©s intimes qu'on ne peut rÃ©pandre au dehors. Je dÃ©sire que vous ayez senti un peu de ce que j'ai senti moi-mÃªme. Je le croirai jusqu'Ã ce que vous me disiez le contraire. Vous me dites deux fois: Â«Au revoir!Â» C'est pour de bon, n'est-ce pas? Mais oÃ¹ et comment? J'ai Ã©tÃ© si malheureux dans ma derniÃ¨re invention, que je suis tout Ã fait dÃ©couragÃ©. Je ne m'en lierai plus qu'Ã vos inspirations.

Je suis trÃ¨s-enrhumÃ© ce soir, mais la pluie n'y est pour rien, je pense. J'ai passÃ© toute la matinÃ©e Ã voir des talismans et des bagues chaldÃ©ennes, persanes, etc., dans une galerie sans feu, chez un antiquaire qui mourait de peur que je ne les lui volasse. Pour le tourmenter, je suis restÃ© au froid plus longtemps que mon inclination ne m'y portait.

Bonsoir et au revoir bientÃ´t. C'est Ã vous Ã commander maintenant. Ne fÃ»t-ce que pour m'assurer que cette pluie ne vous a pas enrhumÃ©e, dÃ©couragÃ©e ni irritÃ©e, je voudrais bien vous voir.

XL

Dimanche soir, janvier 1843.

Pour moi, je n'Ã©tais pas trop fatiguÃ©, et cependant, en regardant sur la carte nos pÃ©rÃ©grinations, je vois que nous aurions dÃ» l'Ãªtre tous les deux. C'est que le bonheur me donne des forces; Ã vous, il vous les Ã´te. _Wer besser liebt?_ J'ai dÃ®nÃ© en ville et je suis allÃ© Ã un raout aprÃ¨s. Je ne me suis endormi que trÃ¨s-tard, pensant Ã notre promenade.

Vous avez raison de dire que c'Ã©tait un rÃªve. Mais n'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir rÃªver quand on le veut bien? Puisque vous Ãªtes dictatrice, c'est Ã vous de dire quand vous voudrez recommencer. Vous dites que nous n'avons pas eu de procÃ©dÃ©s l'un pour l'autre. Je ne comprends pas. Est-ce parce que je vous ai trop fait marcher? Mais comment pouvions-nous faire autrement? Moi, je suis trÃ¨s-content de vos

procÃ©dÃ©s, et je les louerais davantage si je n'avais peur que les Ã©loges ne vous rendissent moins aimable Ã l'avenir. Quant aux _follies_, n'y songez plus, c'est devenu une charte. Lorsque vous trouvez Ã redire Ã quelque chose, demandez-vous si vous prÃ©fÃ©reriez _really truly_ le contraire? J'aimerais que vous me rÃ©pondissiez franchement Ã cette question. Mais la franchise n'est pas trop parmi vos qualitÃ©s les plus apparentes. Vous vous Ãªtes moquÃ©e de moi, et vous avez pris pour un mauvais compliment ce que je vous ai dit un jour de cette envie de dormir, ou plutÃ´t de cette torpeur qu'on Ã©prouve quelquefois lorsqu'on se sent trop heureux pour trouver des mots qui puissent exprimer ce que l'on Ã©prouve. J'ai bien remarquÃ© hier que vous Ã©tiez sous l'influence de ce sommeil-lÃ , qui vaut bien toutes les veilles. J'aurais pu vous reprocher Ã mon tour vos reproches; mais j'Ã©tais trop content intÃ©rieurement pour troubler mon bonheur.

Adieu, chÃ¨re amie; Ã bientÃ´t, j'espÃ¨re.

XLI

Mercredi soir, janvier 1843.

J'ai attendu toute la journÃ©e une lettre de vous. Je trouvais le pavÃ© sec et le ciel tolÃ©rable. Mais il paraÃ®t qu'il vous faut maintenant un soleil comme celui de jeudi dernier. Je crois, en outre, que vous aviez besoin d'Ã©laborer la lettre que j'ai reÃ§ue tout Ã l'heure. Elle contient des reproches et des menaces, le tout trÃ¨s-gracieusement arrangÃ© comme vous savez faire. D'abord, je dois vous remercier de votre franchise, et j'y

rÃ©pondrai par une franchise Ã©gale. Pour commencer par les reproches, je trouve que vous faites une grosse affaire pour pas grand'chose. C'est en rÃ©flÃ©chissant sur les faits et en les grossissant par vos rÃ©flexions que vous Ãªtes parvenue Ã faire de ce que vous appelez vous-mÃªme des _frivolitÃ©s, a star chamber matter._ Il n'y a qu'un point qui vaille la peine d'une explication. Vous me parlez de _prÃ©cÃ©dents_, et vous avez l'air de croire que je travaille Ã Ã©tablir des prÃ©cÃ©dents avec la patience et le machiavÃ©lisme d'un vieux ministre. Ayez un peu de mÃ©moire et vous verrez que rien n'est plus faux. S'il fallait argumenter d'aprÃ¨s les prÃ©cÃ©dents, j'aurais citÃ© celui du salon de la rue Saint-HonorÃ© la premiÃ¨re fois que je vous revis; puis notre premiÃ¨re visite au Louvre, qui faillit me coÃ»ter un Å il. Tout cela vous paraissait assez simple alors; maintenant, c'est autre chose. Vous avez dÃ» voir que je fais quelquefois ce qui me vient en tÃªte, que j'y renonce dÃ¨s que j'ai la conviction que cela vous dÃ©plaÃ®t, et que beaucoup plus souvent je me borne Ã penser au lieu de faire. En voilÃ assez sur les reproches et les prÃ©cÃ©dents.

Quant aux menaces, croyez qu'elles me sont trÃ¨s-sensibles. Cependant, bien que je les craigne fort, je ne puis m'empÃªcher de vous dire encore tout ce que je pense. Rien ne me serait plus facile que de vous faire des promesses, mais je sens qu'il me serait impossible de les tenir. Contentez-vous donc de notre maniÃ¨re d'Ãªtre passÃ©e, ou bien ne nous voyons plus. Je dois mÃªme vous dire que l'insistance et l'espÃ¨ce d'acharnement que vous mettez Ã me contrarier pour ces _frivolitÃ©s_ me les rendent plus chÃ¨res et m'y font attacher une importance nouvelle. C'est la seule preuve que vous puissiez me donner des sentiments que vous pouvez avoir pour moi. S'il faut vous voir pour

rÃ©sister aux tentations les plus innocentes, c'est un travail de saint qui dÃ©passe mes forces. J'aurais sans doute beaucoup de plaisir Ã vous voir, mais la condition de me transformer en statue, comme ce roi des _Mille et une Nuits_, m'est insupportable.

Nous venons de nous expliquer trÃ¨s-clairement l'un et l'autre. Vous dÃ©ciderez suivant votre sagesse si nous devons ajourner notre premiÃ¨re promenade Ã quelques annÃ©es ou au premier soleil. Vous voyez que je n'accepte pas le conseil d'hypocrisie que vous me donnez. Vous saviez d'avance que cela m'Ã©tait impossible. La seule hypocrisie dont je sois capable, c'est de cacher aux gens que j'aime tout le mal qu'ils me font. Je puis soutenir cet effort quelque temps, mais toujours, non. Quand vous recevrez cette lettre, il y aura huit jours que nous ne nous serons vus. Si vous persistez dans vos menaces, Ã©crivez-moi tout de suite. Ce sera de votre part une attention de bontÃ© dont je vous saurai grÃ©.

XLII

Janvier 1843.

Je ne m'Ã©tonne plus que vous ayez appris l'allemand si bien et si vite: c'est que vous possÃ©dez le gÃ©nie de cette langue, car vous faites en franÃ§ais des phrases dignes de Jean-Paul; par exemple, lorsque vous dites: Â«Ma maladie est une impression de bonheur qui est presque une souffrance!Â» prosaÃ¯quement, j'espÃ¨re que cela veut dire: Â«Je suis, guÃ©rie et je n'Ã©tais pas bien malade.Â» Vous avez raison de me gronder de n'avoir pas assez d'Ã©gards pour les malades; je me suis bien repro-

chÃ© de vous avoir fait marcher, de vous avoir permis de vous asseoir longtemps Ã l'ombre. Quant au reste, je n'ai pas de remords, ni vous non plus, j'espÃ¨re. Moi, je n'ai pas de souvenirs distincts, contre mon habitude. Je suis comme un chat qui se lÃ¨che longtemps la moustache quand il a bu du lait. Convenez que le repas dont vous parlez quelquefois avec admiration, que le _kÃªf_ mÃªme, qui est supÃ©rieur Ã ce qu'il y a de mieux en ce genre, n'est rien en comparaison du bonheur Â«qui est presque une souffranceÂ». Il n'y a rien de pire que la vie d'une huÃ®tre, voire mÃªme d'une huÃ®tre qui n'est jamais mangÃ©e. Vous prÃ©tendez me gÃ¢ter, vous avez Ã©tÃ© tellement gÃ¢tÃ©e vous-mÃªme, que vous vous entendez mal Ã gÃ¢ter les autres. Votre triomphe, c'est de les faire enrager; mais, en fait de compliments, vous m'en devriez, je pense, pour la magnanimitÃ© dont j'ai fait preuve en me laissant rassurer par vous. Je m'admire moi-mÃªme. Ainsi, au lieu de votre sermon, dites-moi quelque chose de terrible Ã cette occasion, ou plutÃ´t dites-moi toutes ces folies couleur de rose que vous dites si bien. Vous m'avez fait recommencer mon voyage en Asie mieux que je ne l'ai fait. La machine plus rapide que le chemin de fer est toute trouvÃ©e, nous la portons tous les deux dans nos tÃªtes. J'ai pris le Â«hintÂ», et, depuis que j'ai reÃ§u votre lettre, je suis allÃ© avec vous Ã Tyr et Ã Ã phÃ¨se; nous avons grimpÃ© ensemble dans la belle grotte d'Ã phÃ¨se. Nous nous sommes assis sur de vieux sarcophages et nous nous sommes dit toute sorte de choses. Nous nous sommes querellÃ©s et raccommodÃ©s; tout a Ã©tÃ© comme dans cette prairie l'autre jour. Seulement, il n'y avait pour nous voir que de grands lÃ©zards trÃ¨s-inoffensifs quoique forts laids. Je ne puis pas mÃªme, _in the mind's eye_,

vous voir aussi tendre que je voudrais; mÃªme Ã Ã phÃ¨se, je vous vois un peu boudeuse et abusant de ma patience.

Vous me parliez l'autre jour de surprise que vous me feriez; franchement, comment voulez-vous que j'y croie? Tout ce que vous pouvez faire c'est de cÃ©der quand vous Ãªtes Ã bout de mauvaises raisons. Mais comment inventerez-vous de vous-mÃªme de donner, quand vous avez le gÃ©nie du refus? Je suis bien sÃ»r, par exemple, que vous n'imaginerez jamais de me proposer un jour pour nous promener. Voulez-vous lundi ou mardi? Le ciel me donne des inquiÃ©tudes; cependant, je compte sur votre bon dÃ©mon, comme disaient les Grecs. Ã€ ce propos, je veux vous apporter un passage d'une tragÃ©die grecque que je vous traduirai littÃ©ralement, et vous m'en direz votre avis. Je crois que la comÃ©die espagnole est restÃ©e quelque part, entre l'endroit de la Tamise oÃ¹ nous avons dÃ©barquÃ© et celui oÃ¹ nous nous sommes rembarquÃ©s. Je vous en apporterai une autre. Mais, comme je tiens Ã ce que vous lisiez l'histoire du comte de Villa-Mediana, je vous chercherai le petit poÃ¨me du duc de Biron. Adieu; n'ayez pas de secondes pensÃ©es et donnez-moi une place dans les premiÃ¨res. Vous savez pour moi quelles sont les unes et les autres. Faites-moi penser Ã vous conter une histoire de somnambule que je voulais vous dire l'autre jour.

XLIII

Paris, 21 janvier 1843.

Vous Ãªtes bien aimable et je vous remercie de votre premiÃ¨re lettre, qui m'a fait encore plus de plaisir que la seconde, laquelle sent un peu les seconds mouvements. Elle a du bon cependant. Mais Ã©crivez donc plus lisiblement l'allemand. J'ai bien besoin des commentaires que vous m'offrez, commentaires verbaux s'entend, ce sont les meilleurs. D'abord, j'ai lu _heilige Empfindung_, puis je crois qu'il faut lire _selige._ Mais il y a deux sens. Est-ce sentiment de bonheur ou sentiment passÃ©, mort; feu sentiment? Si je vous avais vue Ã©crivant, j'aurais probablement devinÃ© Ã votre expression ce que vous vouliez dire. Double coquetterie de votre part, coquetterie d'Ã©criture, coquetterie d'obscuritÃ©. HÃ©las! vous me croyez plus savant que je ne suis en matiÃ¨re de toilette. J'ai cependant mes idÃ©es trÃ¨s-arrÃªtÃ©es sur ce point; je vous les soumettrai, si bon vous semble; mais je ne comprends pas la plupart des belles choses qu'il faut admirer, Ã moins qu'on ne me les dÃ©montre; vous m'expliquerez et je comprendrai tout de suite, je vous assure. Mais quand et comment? ces deux questions me prÃ©occupent autant que votre pourquoi et pour qui! N'avez-vous pas regrettÃ© un peu les beaux jours passÃ©s au soleil de printemps? Aucun danger pour les merveilles de bottines! Si vous me dites que vous y avez pensÃ© et que vous y pensez, vous me ferez prendre patience; mais il faudra plus que penser, il faudra rÃ©soudre. Je n'ai nulle envie de vous rappeler vos promesses; car j'espÃ¨re que vous ajouterez Ã votre bonne foi Ã les remplir de bonne grÃ¢ce, de ne pas les faire trop attendre. J'ai Ã©tÃ© tellement consternÃ© par cette averse et ce qui s'ensuit, que je suis devenu tout confit en douceur et en abnÃ©gation de moi-mÃªme. J'ai maintenant assez de confiance en vous pour croire que vous ne vous en prÃ©vaudrez pas pour devenir tyran-

nique. Vous y avez, je crains, de grandes dispositions; Ã§'a Ã©tÃ© mon dÃ©faut autrefois: je dis la tyrannie, mais j'en suis corrigÃ©, je m'en flatte. Adieu donc, _dearest!_ Pensez donc un peu Ã moi.

XLIV

27 janvier 1843.

Voici ce qui m'est arrivÃ©. J'Ã©tais trÃ¨s-souffrant ce matin, et j'ai Ã©tÃ© obligÃ© de sortir pour affaires de mon commerce; je suis rentrÃ© vers cinq heures assez furieux, et je me suis endormi devant mon feu en fumant un cigare et en lisant le docteur Strauss. Or, il me semblait que j'Ã©tais dans le mÃªme fauteuil, mais lisant Ã©veillÃ©, lorsque vous Ãªtes entrÃ©e et m'avez dit: Â«N'est-ce pas que c'est la maniÃ¨re la plus simple de nous voir?--Pas trop bonne,Â» disais-je, car il me semblait qu'il y avait deux ou trois personnes dans la chambre. Cependant, nous causions comme si de rien n'Ã©tait; sur quoi, je me suis Ã©veillÃ©, et j'ai trouvÃ© qu'on m'apportait une lettre de vous. Voyez comme il fait bon dormir! Je ne crois pas vous avoir Ã©crit rien de mÃ©chant, et, par consÃ©quent, je n'ai pas de pardon Ã vous demander. Ce serait plutÃ´t Ã vous de le faire, et vous le faites avec si peu de contrition et tant d'ironie, que je vois bien que vous avez perdu cette vÃ©nÃ©ration dont autrefois vous m'honoriez. Je ne puis rester cependant en colÃ¨re contre vous, malgrÃ© mes rÃ©solutions, et je me rÃ©signe Ã Ãªtre encore votre victime; mais n'abusez pas de ma magnanimitÃ©. Cela ne serait ni beau ni gÃ©nÃ©reux. Vous parlez de soleil et vous m'y

renvoyez, c'est presque comme aux kalendes grecques; probablement nous en aurons des nouvelles au mois de juin; mais faut-il attendre jusque-lÃ ? Il est vrai que vous Ãªtes _escarmentada_ du temps nÃ©buleux. Mais, en prenant nos prÃ©cautions, ne pourrions-nous pas profiter du premier temps tolÃ©rable? Je ne voudrais pas que vous vous enrhumassiez Ã mon occasion. Mettez vos bottes de sept lieues. Vous voir n'importe en quel costume, c'est ce qui me fera toujours assez de plaisir. Quel est ce mal de cÃ´tÃ© dont vous parlez si lÃ©gÃ¨rement? Savez-vous que les fluxions de poitrine commencent ainsi? Vous serez allÃ©e au bal et vous aurez eu froid en sortant. Rassurez-moi bien vite, je vous prie. J'aimerais mieux vous savoir _cross_ que malade. Si vous vous portez tout Ã fait bien, si vous Ãªtes en belle humeur, et qu'il fasse tant soit peu beau samedi, pourquoi ne ferions-nous pas cette promenade? Nous pourrions nous faire mener quelque part, loin des hommes, et marcher ensemble en causant. Si vous ne pouvez ou ne voulez samedi, je ne me fÃ¢cherai pas; mais tÃ¢chez au moins que ce soit bientÃ´t. Quand je vous demande quelque chose, vous ne le faites qu'aprÃ¨s m'avoir fait enrager pendant si longtemps, que vous m'empÃªchez d'avoir autant de reconnaissance que je devrais peut-Ãªtre; et vous, en outre, vous vous Ã´tez tout le mÃ©rite que vous auriez en Ã©tant promptement gÃ©nÃ©reuse. Causer ensemble, et, ce qui nous est arrivÃ© quelquefois, penser ensemble, est-ce donc un plaisir dont vous vous lassiez si vite? Il est vrai qu'on ne rÃ©pond que pour soi, mais chacune de nos promenades a Ã©tÃ© pour moi plus heureuse que la prÃ©cÃ©dente, par les souvenirs qu'elle m'a laissÃ©s. J'en excepte la derniÃ¨re, et celle-lÃ , je voudrais l'effacer au plus vite, pour la remplacer par une autre oÃ¹ vous ne couriez pas le risque d'Ãªtre malade. Ainsi

la paix est faite; j'attends vos ordres pour les ratifications jeudi soir.

XLV

Paris, 3 fÃ©vrier 1843.

Ce beau temps ne vous fait-il donc pas penser Ã Versailles, et, par consÃ©quent, ne vous donne-t-il pas envie de rire? Si vous aviez un peu de logique, vous n'auriez point ri. En effet, vous n'ignorez pas que Versailles est le chef-lieu du dÃ©partement de Seine-et-Oise, qu'il y a des autoritÃ©s chargÃ©es de protÃ©ger le faible et qu'on y parle franÃ§ais. En un tel pays, vous seriez aussi en sÃ»retÃ© qu'Ã Paris. De plus, le but que vous vous proposez, c'est de vous promener sans rencontrer des badauds de votre connaissance. Ã€ Versailles, un jour que le musÃ©e n'est pas ouvert, vous Ãªtes sÃ»re de ne trouver personne. Je ne parle ni de l'air ni de la beautÃ© des lieux, qui ont leur mÃ©rite et qui influent toujours sur la nature des idÃ©es. Je suis persuadÃ©, par exemple, qu'Ã Versailles, vous n'auriez point eu cette colÃ¨re rentrÃ©e de l'autre jour; je vous en crois parfaitement guÃ©rie, car la fin de votre lettre m'a paru de votre bon gÃ©nie. Le commencement sentait un peu votre diable. Je vous Ã©cris en hÃ¢te. Je suis accablÃ© de commissions et je vais bien m'ennuyer. Pensez un peu Ã moi, et ne vous fÃ¢chez pas. Ne riez pas trop en y pensant.

XLVI

Paris, 7 fÃ©vrier 1843.

Veuillez me permettre un calcul trÃ¨s-simple, et tout sera dit sur Versailles. C'est donc trÃ¨s-difficile, une promenade d'une heure dans un si beau jardin? Or, ce jour de grand brouillard, n'avons-nous pas passÃ© deux heures au musÃ©e ensemble? J'ai dit.

Vous me faites rire avec les commissions qu'on me donne, Ã ce que vous supposez. Bien que celles-ci ne me manquent pas, les commissions dont je vous parlais sont des rÃ©unions oÃ¹ plusieurs personnes ne font pas la besogne que ferait un seul beaucoup mieux. Ne croyez pas Ãªtre la seule qui fasse des commissions. J'ai couru tout Paris pour acheter des robes et des chapeaux, et, mercredi, j'ai rendez-vous pour commander un costume de bergÃ¨re rococo. Tout cela pour les deux filles de madame de M ***. Conseillez-moi. Quel costume doivent-elles avoir pour un bal travesti? Une Ã cossaise et une Cracovienne sont en route. J'ai une bergÃ¨re; il me faut encore un autre dÃ©guisement. Voici le signalement: l'aÃ®nÃ©e est brune, pÃ¢le, un peu moins grande que vous, trÃ¨s-jolie, expression gaie. L'autre est trÃ¨s-grande, trÃ¨s-blanche, prodigieusement belle, avec les cheveux qu'aimait le Titien. J'en voudrais faire une bergÃ¨re avec de la poudre. Conseillez-moi pour l'autre.

Je me demande pourquoi vous me semblez si embellie, et je ne puis trouver de rÃ©ponse satisfaisante. Est-ce parce que vous avez l'air moins effarouchÃ©? Cependant, la derniÃ¨re fois, vous me faisiez penser Ã un oiseau qu'on vient de mettre en cage. Vous m'avez vu trois mines, je ne vous en connais que deux. L'ef-

farouchement est une sorte de dÃ©pit radieux que je n'ai vu qu'Ã vous.

Vous m'accusez Ã tort d'Ãªtre mondain; depuis quinze jours, je ne suis sorti qu'une fois le soir pour faire une visite Ã mon ministre. J'ai trouvÃ© toutes les femmes en deuil, plusieurs avec des mantilles; non, des barbes noires qui les font ressembler Ã des Espagnoles; cela m'a paru fort joli. Je suis d'une tristesse et d'une maussaderie Ã©tranges. Je voudrais bien vous chercher querelle, mais je ne sais sur quoi. Vous devriez m'Ã©crire des choses trÃ¨s-aimables et trÃ¨s-senties, je tÃ¢cherais de me figurer votre mine en les Ã©crivant, et cela me consolerait.

Mon roman vous amuse-t-il? Lisez la fin du deuxiÃ¨me volume: _M. Yellowplush._--C'est une assez bonne charge, Ã ce qu'il me semble. Adieu, Ã©crivez-moi bientÃ´t.

Je rouvre ma lettre pour vous prier de remarquer que le temps a l'air de se rassÃ©rÃ©ner.

XLVII

Paris, dimanche 11 fÃ©vrier 1843.

Je ne sais trop si je dois croire pieusement tout ce que vous me dites, dans votre lettre, de votre indisposition et des affaires qui vous retiennent. Au milieu de toutes les choses aimables que vous me dites, je crois que vous n'avez guÃ¨re envie de me voir. Me trompÃ©-je, ou bien est-ce que je suis si peu habituÃ© Ã vos douceurs, que je ne puis les croire vraies? Mardi, serez-vous guÃ©rie? serez-vous libre? serez-vous d'aussi bonne humeur que

mercredi passÃ©? Hier, dans l'aprÃ¨s-midi, il a fait un temps superbe; peut-Ãªtre serons-nous autant favorisÃ©s mardi prochain, si mon baromÃ¨tre ne m'abuse. J'ai quelque chose pour vous qui vous paraÃ®tra fort bÃªte peut-Ãªtre. Depuis que je ne vous ai vue, j'ai beaucoup couru le monde, et fait quantitÃ© de bassesses acadÃ©miques. J'en avais perdu l'habitude, et cela m'a fort coÃ»tÃ©; mais je crois que je m'y referai assez vite. Aujourd'hui, j'ai vu cinq illustres poÃ¨tes ou prosateurs, et, si la nuit ne m'eÃ»t surpris, je ne sais si je n'aurais pas achevÃ© tout d'un trait mes trente-six visites. Le drÃ´le, c'est quand on rencontre des rivaux. Plusieurs vous font des yeux Ã vous manger tout cru. Je suis, au fond, excÃ©dÃ© de toutes ces corvÃ©es, et je serais heureux de tout oublier pendant une heure avec vous.

XLVIII

11 fÃ©vrier 1843.

Cette neige ne se charge-t-elle pas toute seule de dire non, sans que vous vous en mÃªliez? Cela devrait vous guÃ©rir de cette mauvaise habitude de nÃ©gation. Le diable est bien assez mÃ©chant sans que vous alliez sur ses brisÃ©es. J'ai beaucoup souffert la nuit passÃ©e. J'ai eu la fiÃ¨vre et des Ã©lancements trÃ¨s-douloureux. Ce soir, je vais assez bien. Il me semble que, dans votre billet, vous cherchez le moyen de me faire quelque querelle sur notre promenade. Qu'a-t-elle eu de si malheureux, si vous ne vous Ãªtes pas enrhumÃ©e? et je vous ai fait marcher si vite, que je n'en ai guÃ¨re d'inquiÃ©tude. Vous aviez un air de santÃ© et de force qui faisait plaisir Ã voir. Et puis vous perdez

peu Ã peu quelque chose de votre contrainte. Vous gagnez de tout point Ã ces promenades, sans parler de la variÃ©tÃ© de connaissances archÃ©ologiques que vous acquÃ©rez, sans vous en donner la peine. Vous voilÃ dÃ©jÃ passÃ©e maÃ®tresse en matiÃ¨re de vases et de statues. Chaque fois que nous nous rencontrons, il y a une croÃ»te de glace Ã rompre entre nous. Je trouve qu'au bout d'un quart d'heure seulement nous reprenons notre derniÃ¨re causerie au point oÃ¹ nous l'avions laissÃ©e. Mais, si nous nous voyions plus souvent, sans doute il n'y aurait plus de glace du tout. Que prÃ©fÃ©rez-vous, la fin ou le commencement de nos rencontres?

Vous ne m'avez pas remerciÃ© de ne pas vous avoir dit un mot de Versailles. J'y ai pensÃ© souvent, je vous jure. J'avais quelque chose Ã vous montrer que j'ai oubliÃ©. C'est de l'_auld langsyne._ Voyons, devinez si vous pouvez. J'oublie en vous voyant ce que je voulais dire; j'ai notÃ© un sermon Ã vous faire Ã l'endroit de vos jalousies de votre frÃ¨re: de la faÃ§on dont je conÃ§ois votre rÃ´le de sÅ ur, vous devriez souhaiter Ã votre frÃ¨re quelque belle et bonne passion. Remarquez que vous ne pourrez jamais rien empÃªcher, et que, si vous ne devenez pas confidente heureuse, ou du moins rÃ©signÃ©e, vous Ãªtes prÃ©destinÃ©e Ã devenir Ã©trangÃ¨re. Adieu. Mon doigt me fait un mal de chien, mais on me dit que c'est bon signe. Je vais penser Ã vos pieds et Ã vos mains pour faire diversion. Vous n'y pensez guÃ¨re, je crois.

XLIX

17 fÃ©vrier 1843.

Que j'aie Ã©tÃ© injuste envers vous, cela est possible et je vous en demande pardon; mais vous ne vous mettez pas assez Ã ma place; et, parce que vous ne sentez pas comme moi, vous voudriez, ce qui est impossible, que je ne sentisse qu'Ã votre maniÃ¨re. Peut-Ãªtre devriez-vous me savoir plus de grÃ© que vous ne faites de tous mes efforts pour vous ressembler. Je ne comprends rien Ã la mine que vous m'avez faite aujourd'hui. Au reste, Ã ne s'attacher qu'Ã la lettre, il y a longtemps que je vois que vous m'aimez mieux de loin que de prÃ¨s. Mais ne parlons plus de cela maintenant. Je veux seulement vous dire que je ne vous fais aucun reproche, que je ne suis pas mÃ©content de vous, et que, si je suis triste quelquefois, vous ne devez pas croire que je suis en colÃ¨re. J'ai de vous une promesse, vous pensez bien que je ne l'oublierai pas. Je ne sais si je vous la rappellerai. Il n'y a rien que je dÃ©teste tant que les querelles, et assurÃ©ment il en faudrait une pour vous redonner de la mÃ©moire. Rien de ce qui vous fait de la peine ne me donnera de plaisir; ainsi, j'accepte le programme que vous m'annoncez. Nous avons eu, en effet, une heureuse inspiration l'autre jour. Quelle neige et quelle pluie! Quel chagrin si vous m'aviez remis Ã aujourd'hui! Vous craignez toujours les premiers mouvements; ne voyez-vous pas que ce sont les seuls qui vaillent quelque chose et qui rÃ©ussissent toujours? Le diable est lent, je crois, de son naturel et se dÃ©cide toujours pour le plus long chemin. Ce soir, je suis allÃ© aux Italiens, oÃ¹ je me suis assez amusÃ©, bien qu'on ait fait un succÃ¨s de claqueurs Ã mon ennemie madame Viardot.

J'ai reÃ§u des livres d'Espagne que j'attendais pour travailler Ã quelque chose; en sorte que je suis assez in _high spirits_ pour le moment. Je souhaite que vous pensiez un peu Ã moi, et surtout que nous pensions ensemble. Adieu; je suis charmÃ© que ces Ã©pingles vous plaisent. J'avais craint qu'elles ne vous eussent inspirÃ© du mÃ©pris; mais, malgrÃ© le plaisir que j'aurais Ã vous les voir porter, ne mettez pas le chÃ¢le bleu la premiÃ¨re fois. Vous avez dit avec beaucoup de raison qu'il Ã©tait trop voyant.

L

Paris, lundi soir, fÃ©vrier 1843.

Si je ne craignais de vous gÃ¢ter, je vous dirais tout le plaisir que m'ont causÃ© votre lettre, la toute gracieuse promesse que vous me faites, et surtout cette impatience de voir revenir le temps sec. N'est-ce pas une grande folie de votre part de vouloir prendre des termes fixes pour nos promenades, comme si nous pouvions jamais Ãªtre assurÃ©s d'un jour? N'avais-je pas bien raison de dire: le plus souvent que vous pourrez? Il faut toujours supposer, quand il y aura du beau temps pendant deux jours, qu'il pleuvra deux mois de suite aprÃ¨s. Qu'importe, si, au bout de l'annÃ©e, nous nous trouvons en avance de quelques jours de promenade? Votre lettre est, en effet, toute de premier mouvement; c'est pour cela que je l'aime tant. Je crains seulement que vous n'ayez de si bonnes dispositions que parce que nous ne pouvons en profiter. Cependant, vos bonnes promesses me rassurent un peu, et vous auriez trop de reproches Ã vous faire si vous ne

les teniez pas. Vous m'avez fait venir toute sorte de pensÃ©es, l'autre soir aux Italiens, avec votre costume couleur d'arc-en-ciel. Mais vous n'avez pas besoin de coquetterie avec moi. Je ne vous aime pas mieux en arc-en-ciel qu'en noir...

En vÃ©ritÃ©, avez-vous Ã©tÃ© furieuse contre moi par rÃ©flexion? Alors, ce serait un premier mouvement qui aurait Ã©tÃ© mauvais pour moi l'autre jour, et cela me ferait peine et plaisir. Je saurai lequel des deux en vous voyant.

Je connais la superstition des couteaux et des instruments tranchants, mais point celle des piquants. J'aurais cru, au contraire, que cela signifiait attachement, et c'est cela peut-Ãªtre qui m'a fait choisir les Ã©pingles. Vous rappelez-vous que vous n'avez pas voulu me laisser ramasser les vÃ´tres chez madame de P...? J'ai cela encore sur le cÅ ur avec bien d'autres griefs contre vous. Je vous les pardonne tous aujourd'hui, mais je les retrouverai aussi rÃ©voltants lorsque vous y en aurez ajoutÃ© d'autres. C'est un grand malheur que de ne pouvoir oublier. J'Ã©cris aujourd'hui comme un chat, je ne puis encore tailler ma plume, et je ne sais si vous pourrez lire mon griffonnage. Il est presque aussi intelligible que ce que vous Ã©crivez en blanc. Je suppose que vous allez fort dans le monde ce carnaval. En rangeant ma table, je m'aperÃ§ois que je ne suis point allÃ© Ã un bal chez le directeur de l'OpÃ©ra. OÃ¹ est le bon temps oÃ¹ j'y prenais plaisir? Maintenant, tout cela m'ennuie horriblement. Ne vous semblÃ©-je pas bien vieux?

Le temps a l'air de vouloir se remettre, mais je n'ose rien dire. J'ai jurÃ© de vous laisser toute libertÃ©.--ThÃ©odore Hook est mort. Avez-vous lu _Ernest Maltravers_ et _Alice_, de Bulwer?

Il y a des tableaux charmants d'amour jeune et d'amour vieux. Je les ai tous les deux Ã votre service.

LI

Jeudi soir, fÃ©vrier 1843.

Je cherche vainement dans vos derniÃ¨res paroles quelque chose qui me soulage en m'irritant contre vous, car la colÃ¨re serait un soulagement pour moi. J'ai brÃ»lÃ© votre lettre, mais je me la rappelle trop bien. Elle Ã©tait trÃ¨s-sensÃ©e, peut-Ãªtre trop, mais trÃ¨s-tendre aussi. Depuis huit jours, j'ai tant d'envie de vous revoir, que j'en viens Ã regretter nos querelles mÃªmes. Je vous Ã©cris, savez-vous pourquoi? C'est que vous ne me rÃ©pondrez pas et que cela me mettra en colÃ¨re, et tout vaut mieux que le dÃ©couragement oÃ¹ vous m'avez laissÃ©. Rien n'est plus absurde, nous avons eu parfaitement raison de nous dire adieu. Nous comprenons si bien l'un et l'antre les choses raisonnables, que nous devrions agir le plus raisonnablement du monde. Mais il n'y a de bonheur, Ã ce qu'il paraÃ®t, que dans les folies et surtout dans les rÃªves. Ce qu'il y a d'Ã©trange, c'est que je n'ai jamais cru, sinon cette fois, Ã la persistance de nos querelles. Mais il y a dix jours que nous nous sommes sÃ©parÃ©s d'une maniÃ¨re presque solennelle qui m'a effrayÃ©. Ã tions-nous plus irritÃ©s que d'ordinaire, plus clairvoyants? nous aimions-nous moins? Il y avait certainement entre nous, ce jour-lÃ , quelque chose que je ne me rappelle pas distinctement, mais qui n'avait jamais existÃ©. Les petits accidents viennent aprÃ¨s les grands. En mÃªme temps que je vous

disais adieu, mon cousin changeait son jour aux Italiens, et je pense que je ne vous y rencontrerai plus le jeudi. Je me rappelle aussi que vous avez dit prophÃ©tiquement que je vous oublierais pour l'AcadÃ©mie, et c'est devant l'AcadÃ©mie que nous nous sommes quittÃ©s. Tout cela est fort bÃªte, mais cela m'obsÃ¨de, et je meurs d'envie de vous revoir, ne fÃ»t-ce que pour nous quereller.

Vous enverrai-je cette lettre? je ne sais trop. Hier, je suis allÃ©, sur la foi d'un vers grec, Ã Saint-Germain-l'Auxerrois. Vous rappelez-vous quand nous nous devinions toujours?

Adieu; rÃ©pondez-moi. Je me sens un peu soulagÃ© pour vous avoir Ã©crit.

LII

Jeudi matin, fÃ©vrier 1843.

HÃ©las! oui, c'est ce pauvre Sharpe[1] qui vient d'Ãªtre frappÃ© d'une faÃ§on si soudaine et si cruelle. Je suis sans nouvelles de lui depuis le 5; si vous connaissez quelqu'un Ã Londres qui puisse m'en donner de certaines, veuillez lui Ã©crire, et savoir quel est son Ã©tat, quelles espÃ©rances restent encore. Peut-Ãªtre connaÃ®triez-vous sa sÅ ur. Je suppose que c'est chez elle que vous l'avez vu. MalgrÃ© vous-mÃªme, les seconds mouvements ne paraissent que trop dans votre lettre. Il y a cependant de ces petites phrases tout aimables qui vous Ã©chappent Ã votre insu. Vous vous donnez beaucoup de peine

pour Ãªtre mauvaise, et vous n'y parvenez qu'Ã force d'application.

Avez-vous rÃ©flÃ©chi quelquefois comme c'est une invention admirable, de mettre dans un beau palais des tableaux et des statues, et d'y laisser promener le monde? Malheureusement, on va fermer ce beau lieu pour y mettre de vilaines croÃ»tes modernes. Cela ne vous fait-il pas de la peine? Croyez-moi, allons faire nos adieux Ã toutes ces vieilles statues. Le samedi est un jour admirable, car il n'y vient que des Anglais peu gÃªnants pour ceux qui aiment Ã regarder de prÃ¨s les tableaux. Que vous semble de samedi, c'est-Ã -dire aprÃ¨s-demain? Ce sera le dernier samedi. Ce mot de dernier me fait de la peine. Ainsi donc, Ã samedi. Vous me parlez de vos remords pour mon Å il. De quelle espÃ¨ce sont vos remords? l'accident pouvait s'Ã©viter de deux maniÃ¨res: je pouvais ne pas compromettre mon Å il, vous pouviez le mÃ©nager. C'est, je pense, pour le dernier fait que vous avez des remords, du moins que vous devez en avoir eu avant les seconds mouvements. Si vous ne m'Ã©crivez pas, je vous attendrai samedi Ã deux heures devant la _Joconde_, Ã moins d'un temps horrible; mais il fera beau, je l'espÃ¨re, et, s'il survenait quelque contre-temps, ce serait assurÃ©ment votre faute.

Pourquoi vous servez-vous de papier si petit, et pourquoi m'Ã©crivez-vous trois lignes seulement, dont deux pour me quereller? Qu'importe que l'on vive plus vite, pourvu que l'on soit plus heureux! N'est-ce pas quelque chose que d'avoir des souvenirs au lieu d'annÃ©es de chrysalide dont on ne se souvient plus?

[1] M. Sutton Sharpe, avocat anglais trÃ¨s-distinguÃ©.

LIII

Paris, fÃ©vrier 1843.

Il m'est arrivÃ© bien souvent dans ma vie de faire en rechignant des choses que j'ai Ã©tÃ© bien aise ensuite d'avoir faites. Je dÃ©sire qu'il vous arrive comme Ã moi. Supposez que le contraire fÃ»t arrivÃ©: n'auriez-vous pas Ã©prouvÃ© un peu d'impatience d'Ãªtre venue seule? N'auriez-vous pas eu, laissez-moi le croire, quelque inquiÃ©tude de m'avoir fait de la peine? ConsidÃ©rez maintenant avec quelque orgueil cette Ã©trange influence que deux fois vous avez eue sur ma pensÃ©e et sur mes rÃ©solutions. Tout le mal, c'est d'avoir eu un peu d'incertitude. N'admirez-vous pas comme moi cette Ã©trange coÃ¯ncidence (je ne dirai pas sympathie, pour ne pas vous dÃ©plaire) de nos pensÃ©es? Vous rappelez-vous qu'autrefois nous fÃ®mes une expÃ©rience presque aussi miraculeuse? et derniÃ¨rement encore, prÃ¨s d'un poÃªle dans le musÃ©e espagnol, vous avez lu dans ma pensÃ©e aussi vite que je pensais. Il y a longtemps que je soupÃ§onne quelque chose de diabolique en vous. Je me rassure un peu en pensant que j'ai vu vos deux pieds et que vous n'avez pas le _cloven foot._ Pourtant, il se pourrait que, sous ces bottines, vous m'eussiez cachÃ© une petite griffe. TÃ¢chez donc de me rassurer.

Adieu. Voici le livre dont je vous ai parlÃ©.

LIV

Paris, 9 fÃ©vrier 1843.

J'Ã©tais inquiet de ne pas recevoir un mot de vous, non que je craignisse _un second mouvement_, mais je vous croyais souffrante et je me reprochais cette longue promenade et notre retour par le vent et la pluie. Heureusement, c'est la poste qui a fait son dimanche et m'a fait attendre votre lettre. Bien que je souffrisse beaucoup de ce retard, je ne vous ai pas accusÃ©e un seul moment. Je suis bien aise de vous le dire, pour que vous sachiez que je me corrige de mes dÃ©fauts en mÃªme temps que vous des vÃ´tres. Au revoir donc et Ã bientÃ´t. Je n'ai plus mal Ã l'Å il. Le vÃ´tre, je pense, est toujours aussi brillant. Comme on se fait des monstres de tout! N'aurions-nous pas eu tort de ne pas nous Ãªtre revus?

Je suis bien triste et tourmentÃ©. Un de mes amis intimes, que je voulais aller voir Ã Londres, vient d'Ãªtre atteint de paralysie. Je ne sais encore s'il vivra, ou, ce qui serait pire que la mort, s'il ne demeurera pas longtemps dans cet affreux Ã©tat d'insensibilitÃ© oÃ¹ cette maladie rÃ©duit les esprits les plus distinguÃ©s. Je me demande si je ne devrais pas aller le voir tout de suite.

Ã crivez-moi, je vous prie, et dites-moi quelque chose de tendre qui me fasse oublier ces tristes pensÃ©es.

LV

Paris, 27 fÃ©vrier 1843.

Nos lettres se sont croisÃ©es et j'ai Ã©tÃ© tranquillisÃ© plus tÃ´t que je n'espÃ©rais. Je vous en remercie. Votre lettre

m'a fait grand plaisir par ce qu'elle me dit, quoique en style fort Ã©nigmatique. Ce verbe que vous redoutez si fort a toujours un son bien doux, mÃªme quand il est accompagnÃ© de tous ces adverbes dont vous savez si bien l'entortiller. Moquez-vous de ma tristesse et de la mine que je faisais sur les ruines de Carthage. Marius, assis comme nous, rÃªvait peut-Ãªtre qu'il rentrerait dans Rome, et moi, je ne voyais guÃ¨re d'espÃ©rance dans mon avenir. Vous m'effrayez, chÃ¨re amie, en me disant que vous n'osez plus Ã©crire et que vous aurez plus de courage pour parler. Lorsque nous sommes ensemble, c'est le contraire que vous dites. N'en rÃ©sultera-t-il pas que vous ne me parlerez plus et que vous ne m'Ã©crirez plus? Vous Ã©tiez fÃ¢chÃ©e contre moi, m'avez-vous dit. Ã tait-ce bien juste de votre part et l'avais-je mÃ©ritÃ©? N'avais-je pas votre promesse et aussi un peu votre exemple? En Ãªtes-vous restÃ©e aveugle? Avez-vous conservÃ© un souvenir dÃ©sagrÃ©able? Ã tes-vous encore fÃ¢chÃ©e? VoilÃ ce que je voudrais savoir et ce que vous ne me direz sans doute pas.

Je commence Ã vous savoir par cÅ ur, et je crois que c'est ce qui m'attriste souvent. Il y a en vous un mÃ©lange d'oppositions et de contradictions si Ã©trange, qu'il y a pour faire enrager un saint. . .

. . . . . .

J'ai appris hier une bien triste nouvelle. Le pauvre Sharpe est mort mercredi dernier. J'ai reÃ§u la nouvelle de sa mort au moment oÃ¹ je le croyais non-seulement hors de tout danger, mais sur le point de reprendre ses occupations ordinaires. Je ne m'accoutume pas Ã l'idÃ©e de ne plus le voir. Ilme semble que, si j'allais Ã Londres, je le retrouverais. . . . . .

LVI

Jeudi soir, 1er mars 1843.

J'avais bien peur de ne pouvoir vous voir samedi, et je me promettais de vous bien gronder pour n'avoir pas voulu l'autre jour. Mais je suis parvenu Ã me dÃ©barrasser de tous les empÃªchements. Ã€ samedi donc. Il y a bien longtemps que nous n'avons eu de querelle. Ne trouvez-vous pas que cela est bien doux et bien prÃ©fÃ©rable Ã nos colÃ¨res d'autrefois, qui n'avaient de bon que les raccommodements? Je vous trouve toujours cependant un dÃ©faut: c'est de vous rendre si rare. Ã€ peine nous voyons-nous une fois en quinze jours. Chaque fois, il semble qu'il y ait une glace nouvelle Ã rompre. Pourquoi ne vous retrouvÃ©-je pas telle que je vous ai quittÃ©e? Si nous nous voyions plus souvent, cela n'arriverait pas. Je suis pour vous comme un vieil opÃ©ra que vous avez besoin d'oublier pour le revoir avec quelque plaisir. Moi, au contraire, il me semble que je vous aimerais davantage vous voyant tous les jours. Montrez-moi que j'ai tort, et dites-moi un jour bien proche pour nous revoir. C'est le 14 mars que mon sort se dÃ©cide Ã l'AcadÃ©mie. Le raisonnement me dit d'espÃ©rer, mais je ne sais quel sentiment de seconde vue me dit tout le contraire.--En attendant, je fais des visites fort consciencieusement. Je trouve des gens fort polis, fort accoutumÃ©s Ã leurs rÃ´les et les prenant trÃ¨s au sÃ©rieux; je fais de mon mieux pour prendre le mien aussi gravement, mais cela m'est difficile. Ne trouvez-vous pas drÃ´le qu'on dise Ã un homme: Â«Monsieur, je me crois un des quarante hommes de France les plus spirituels, je vous vaux bien,Â» et autres facÃ©ties? Il faut traduire cela en termes honnÃªtes et variÃ©s, suivant les personnes. VoilÃ le mÃ©tier que je fais et qui m'en-

nuierait fort s'il se prolongeait. Le lÃ correspond aux ides de mars, jour de la mort de mon hÃ©ros, feu CÃ©sar. Cela est _ominous_, n'est-ce pas?

LVII

Paris, vendredi matin, 13 mars 1843.

Voici votre cravate. Elle s'est retrouvÃ©e samedi dernier dans l'antichambre de Son Altesse royale monseigneur le duc de Nemours. Personne ne m'a demandÃ© d'explications de sa prÃ©sence dans ma poche. Je vous l'aurais envoyÃ©e plus tÃ´t si je n'avais voulu ajouter le dÃ©sir de retrouver votre propriÃ©tÃ© Ã celui de me donner de vos nouvelles. Je constate que, bien que le premier soit trÃ¨s-vif, il n'a pu triompher de l'indiffÃ©rence que vous avez sur le second point. Pourquoi avez-vous si grand'peur du froid? Il me semble que nous avons fait une fois un essai de neige qui n'a pas trop mal rÃ©ussi. Voici le dÃ©gel qui va rendre les rues impraticables pour je ne sais combien de temps. RÃ©pondez-moi vite. Je vois avec peine que vous aimez Ã tourmenter. . . . . .

. . . . . .

LVIII

Paris, 11 mars 1843.

C'est une grosse faute et presque un crime que de ne pas profiter du temps admirable qu'il fait. Que diriez-vous d'une grande promenade pour demain jeudi? Vous deviez m'avertir la premiÃ¨re, mais vous vous en gardez bien. Il faut absolument que nous allions saluer les premiÃ¨res feuilles. Elles poussent Ã vue d'Å il. Je pense aussi Ã l'influence que le soleil exerce sur votre humeur, Ã ce que vous m'avez dit. Je voudrais en faire l'Ã©preuve. Moi, je vous aime dans tous les temps; mais je crois que le bonheur de vous voir est plus bonheur avec du soleil. Adieu.

LIX

Paris, samedi soir, mars 1843.

Pas la moindre trace de repentir dans votre lettre. Je regrette la pipe ambrÃ©e que vous aviez choisie. Il y avait quelque chose de particuliÃ¨rement agrÃ©able Ã porter souvent Ã ma bouche un don de vous. Mais soit fait ainsi que vous voulez; c'est ce que je dis fort souvent, et toujours sans que ma rÃ©signation me profite.

Je suis complÃ¨tement abruti par le mÃ©tier que je fais. La cathÃ©drale me pÃ¨se de tout son poids sur les Ã©paules, sans compter l'espÃ¨ce de responsabilitÃ© que j'ai acceptÃ©e dans un moment de zÃ¨le dont je me repens fort aujourd'hui. J'envie beaucoup le sort des femmes, qui n'ont rien Ã faire qu'Ã tÃ¢cher de se faire belles, et prÃ©parer l'effet qu'elles veulent produire sur les autres. Les autres, cela me semble un vilain mot, mais je crois qu'il vous prÃ©occupe plus que moi. Je suis trÃ¨s en

colÃ¨re contre vous, sans bien en savoir la cause; mais il doit y en avoir une trÃ¨s-rÃ©elle, car je ne saurais avoir tort. Il me semble que tous les jours vous Ãªtes plus Ã©goÃ¯ste. Dans _nous_, vous ne cherchez jamais que vous. Plus je retourne cette idÃ©e, plus elle me paraÃ®t triste.

Si vous n'avez pas Ã©crit pour ce livre Ã Londres, n'Ã©crivez pas; il est absurde de charger une femme de semblable commission. Bien que je tienne beaucoup Ã un livre rare, je ne voudrais pas que vous pussiez causer l'ombre d'un Ã©tonnement en le demandant. L'Ã©diteur du livre est un quaker trÃ¨s-vertueux, dit-on, lequel aurait eu un peu tard des preuves que les catholiques espagnols du XVe siÃ¨cle Ã©taient des gens sans moralitÃ©, malgrÃ© l'Inquisition, et peut-Ãªtre Ã cause d'elle. L'exemplaire original et unique a coÃ»tÃ© quinze cents livres sterling. Il a cent et quelques pages. J'ai eu tort de vous en parler et plus tort de rÃ©flÃ©chir si tard Ã l'Ã©normitÃ© de la chose. Adieu . . .

. . . . . .

Voici la lettre que j'allais vous faire porter quand j'ai reÃ§u la vÃ´tre. J'ai Ã©tÃ© tellement occupÃ© par mes rapports et mes enquÃªtes, que je n'ai pu vous Ã©crire plus tÃ´t. Je vous proposais une promenade mardi, Ã condition que nous aurions une heure de plus. Dites-moi si vous Ãªtes libre mardi. Votre distraction est fort jolie, mais y suis-je pour quelque chose? _That is the question._ Quels pardons avez-vous Ã me demander? vous ne sentez pas ce que je sens. Nous sommes si diffÃ©rents, qu'Ã peine pouvons-nous nous comprendre. Tout cela n'empÃªche pas que j'aurai grand plaisir Ã vous voir et que je vous remercie de votre derniÃ¨re lettre, qui est trÃ¨s-aimable. Vous ne m'avez

pas dit oÃ¹ vous alliez Ã la campagne, ni quand vous partiez. J'irai Ã Rouen dans quelques jours.

Adieu encore; j'espÃ¨re vous voir mardi, j'espÃ¨re que vous serez en belle humeur et moi moins triste que je ne suis aujourd'hui.

LX

Jeudi soir, 15 mars 1843.

Cela m'a fait un sensible plaisir[1], d'autant plus que je m'attendais Ã une dÃ©faite. On m'apportait les bulletins Ã mesure qu'ils s'Ã©laboraient. Il me semblait impossible de rÃ©ussir; ma mÃ¨re, qui souffrait depuis quelques jours d'un rhumatisme aigu, a Ã©tÃ© guÃ©rie du coup.--J'en ai d'autant plus envie de vous voir. Essayez si je vous en aime mieux ou moins, et cela le plus tÃ´t possible. Je suis harassÃ© des courses que j'ai faites, car il faut maintenant remercier, et remercier amis et ennemis, pour montrer qu'on a de la grandeur d'Ã¢me. J'ai le bonheur d'avoir Ã©tÃ© black-boulÃ© par des gens que je dÃ©teste, car c'est un bonheur que de n'avoir pas le fardeau de la reconnaissance Ã l'Ã©gard des personnes qu'on estime peu. Ã crivez-moi, je vous prie, quand vous voulez que nous nous voyions.

J'ai bien envie que nous fassions quelque longue promenade.

Vous Ãªtes sorciÃ¨re, en effet, d'avoir si bien devinÃ© l'Ã©vÃ©nement. Mon HomÃ¨re m'avait trompÃ©, ou bien c'est Ã M. Vatout que s'adressait sa prÃ©diction menaÃ§ante.

Adieu, _dearest friend!_ Entre mes Ã©preuves Ã corriger, mon rapport Ã faire, et un peu aussi le tracas que j'ai eu depuis trois jours, je n'ai guÃ¨re trouvÃ© le temps de dormir. Je vais essayer.--J'aurais d'assez drÃ´les d'histoires Ã vous conter des hommes et des choses.

[1] Sa nomination comme membre de l'AcadÃ©mie franÃ§aise.

LXI

17 mars 1843.

Je vous remercie bien de vos compliments, mais je veux mieux encore. Je veux vous voir et faire une longue promenade. Je trouve cependant que vous avez pris la chose trop au tragique. Pourquoi pleurez-vous? les quarante fauteuils ne valaient pas une petite larme. Je suis excÃ©dÃ©, Ã©reintÃ©, dÃ©moralisÃ© et complÃ¨tement _out of my wits._ Puis ArsÃ¨ne Guillot fait un fiasco Ã©clatant et soulÃ¨ve contre moi l'indignation de tous les gens soi-disant vertueux, et particuliÃ¨rement des femmes Ã la mode qui dansent la polka et suivent les sermons du P. Ravignan; tant il y a que l'on dit que je fais comme les singes, qui grimpent au haut des arbres et qui, arrivÃ©s sur la plus haute branche, font des grimaces au monde. Je crois avoir perdu des voix par cette scandaleuse histoire; d'un autre cÃ´tÃ©, j'en gagne. Il se trouve des gens qui m'ont black-boulÃ© sept fois et qui me disent qu'ils ont Ã©tÃ© mes plus chauds partisans. Ne trouvez-vous pas que cela vaut bien la peine de faire ainsi le pÃ©chÃ© de mensonge, surtout pour le grÃ© que j'en sais aux

gens? Tout ce monde oÃ¹ j'ai vÃ©cu presque uniquement depuis quinze jours me fait dÃ©sirer avidement de vous voir. Au moins, nous sommes sÃ»rs l'un de l'autre, et, quand vous me faites des mensonges, je puis vous les reprocher et vous savez vous les faire pardonner. Aimez-moi, quelque vÃ©nÃ©rable que je sois devenu depuis bientÃ´t trois jours.

LXII

Lundi soir, 21 mars 1843.

Je suis trÃ¨s-triste et j'ai des remords de ma fureur d'aujourd'hui. La seule excuse que j'y trouve, c'est que la transition entre notre halte dÃ©licieuse dans cette espÃ¨ce d'oasis si Ã©trange et notre promenade a Ã©tÃ© trop brusquÃ©e, c'est tomber du ciel en enfer. Si je vous ai affligÃ©e, j'en suis aussi repentant que possible, mais j'espÃ¨re que je ne vous ai pas fait autant de peine que j'en ressentais. Vous m'avez souvent reprochÃ© d'Ãªtre indiffÃ©rent Ã tous; je suppose que vous vouliez dire seulement que j'Ã©tais peu dÃ©monstratif. Lorsque je sors de ma nature, c'est que je souffre beaucoup. Convenez aussi qu'il est bien triste, aprÃ¨s tant de temps passÃ© ensemble, aprÃ¨s Ãªtre devenus l'un pour l'autre ce que nous sommes, de vous voir toujours dÃ©fiante pour moi. Le temps a Ã©tÃ© aujourd'hui comme notre humeur. Ce soir, le voilÃ rÃ©tabli, je pense. Les Ã©toiles sont plus brillantes que jamais. Organisons quelque course moins orageuse. Adieu, plus de querelles; je tÃ¢cherai d'Ãªtre plus raisonnable, tÃ¢chez d'Ãªtre plus Ã vos premiers mouvements.

LXIII

Mars 1843.

Moi, j'Ã©tais fatiguÃ© comme si j'avais fait quatre ou cinq lieues Ã pied, mais d'une fatigue si agrÃ©able, que je voudrais la sentir encore; tout nous a si bien rÃ©ussi, que, bien que je sois accoutumÃ© Ã voir rÃ©ussir un plan bien combinÃ©, je partage votre Ã©tonnement. Ã tre si libre et si loin du monde, et cela par les bienfaits de la civilisation, n'est-ce pas amusant? Savez-vous pourquoi je n'ai pris qu'une fleur de ces jacinthes si jolies et si blanches, c'est que je voulais en garder pour une autre fois; qu'en dites-vous? D'ailleurs, en regardant sur ma carte, j'ai vu que nous avions fait une faute de gÃ©ographie. Nous nous sommes trompÃ©s d'environ un quart de lieue; nous devions aller plus loin; mais ne regrettons rien, une autre fois nous ferons mieux. Pour une reconnaissance, tout n'a pas Ã©tÃ© mal. Vous avez Ã©tÃ© surtout excellente. Vous ne m'apprenez rien en me disant que vous m'avez rendu ce que je vous ai donnÃ©; mais vous me faites presque autant de plaisir en me le disant, car cela me prouve que vous ne pensiez pas les cruelles choses que vous m'avez dites dans un de nos jours nÃ©fastes. Je les oublie tout Ã fait aujourd'hui; oubliez aussi mes colÃ¨res et mes injures. Vous me demandez si je crois Ã l'Ã¢me. Pas trop. Cependant, en rÃ©flÃ©chissant Ã certaines choses, je trouve un argument en faveur de cette hypothÃ¨se, le voici: Comment deux substances inanimÃ©es pourraient-elles donner et recevoir une sensation par une rÃ©union qui serait insipide sans l'idÃ©e qu'on y attache? VoilÃ une phrase bien pÃ©dantesque pour dire que, lorsque deux gens qui s'aiment s'embrassent, ils sentent autre chose que lorsqu'on baise le satin le plus doux. Mais l'argument a

sa valeur. Nous parlerons mÃ©taphysique, si vous voulez, la premiÃ¨re fois. C'est un sujet que j'aime beaucoup, car on ne peut jamais l'Ã©puiser. Vous m'Ã©crirez, n'est-ce pas, avant lundi, en me disant oÃ¹ nous nous trouverons? Il faut Ãªtre lÃ -bas Ã une heure, non Ã une demi-heure. Vous vous en souviendrez; par consÃ©quent, il faut nous mettre en marche Ã une demi-heure. Tout cela n'est-il pas clair?

Il est quatre heures et demie, et il faut que je me lÃ¨ve avant dix heures.

LXIV

Lundi soir. Mars 1843.

Je commence, je crois, Ã comprendre votre Ã©nigme. En rÃ©flÃ©chissant Ã ce que vous m'avez dit aujourd'hui, j'arrive oÃ¹ m'avait dÃ©jÃ conduit une espÃ¨ce de divination instinctive; assurÃ©ment, mon plus grand ennemi ou, si vous voulez, mon rival dans votre cÅ ur, c'est votre orgueil; tout ce qui le froisse vous rÃ©volte. Vous suivez votre idÃ©e, peut-Ãªtre Ã votre insu, dans les plus petits dÃ©tails. N'est-ce pas votre orgueil qui est satisfait lorsque je baise votre main? Vous Ãªtes heureuse alors, m'avez-vous dit, et vous vous abandonnez Ã votre sensation parce que votre orgueil se plaÃ®t Ã une dÃ©monstration d'humilitÃ©. Vous voulez que je sois statue parce qu'alors vous Ãªtes ma vie. Mais vous ne voulez pas Ãªtre statue Ã votre tour; surtout, vous ne voulez pas cette Ã©galitÃ© de bonheur donnÃ© et reÃ§u, parce que tout ce qui est Ã©galitÃ© vous dÃ©plaÃ®t.

Que vous dirai-je Ã cela? que, si cet orgueil voulait se contenter de ma soumission et de mon humilitÃ©, il devrait Ãªtre content; je lui cÃ©derai toujours, pourvu qu'il laisse votre cÅ ur suivre ses bons mouvements. Pour moi, je ne mettrai jamais sur une mÃªme ligne mon bonheur et mon orgueil, et, si vous vouliez me suggÃ©rer des formules d'humilitÃ© nouvelles, je les adopterais sans hÃ©siter. Mais pourquoi de l'orgueil, c'est-Ã -dire de l'Ã©goÃ¯sme, entre nous? Ãªtes-vous donc insensible au plaisir de s'oublier l'un pour l'autre? Ce sentiment d'amitiÃ© si Ã©trange que nous Ã©prouvons tous les deux quelquefois, qui, ce matin par exemple, nous a amenÃ©s lÃ oÃ¹ nous n'avions aucune _raison_ d'aller, n'est-ce pas une puissance plus douce et plus vive que toutes celles que vous pourrait donner votre dÃ©mon d'orgueil? Vous avez Ã©tÃ© si aimable ce matin, que je ne veux ni ne peux vous quereller. Je suis cependant d'une humeur affreuse. Je vous disais que j'allais m'ennuyer Ã un dÃ®ner. Figurez-vous que je me suis trompÃ© de jour, que j'ai mortellement contrariÃ© des gens qui ne m'attendaient pas et qui me l'ont bien rendu. J'ai passÃ© ma soirÃ©e Ã regretter de n'Ãªtre pas seul chez moi avec mes souvenirs. Je m'attends Ã une mauvaise lettre de vous. J'ai voulu vous Ã©crire le premier, car je serai furieux sans doute aprÃ¨s-demain. Vous me rendrez doux comme un mouton si vous voulez. VoilÃ l'hiver revenu tout Ã fait. Comment avez-vous supportÃ© le froid de l'autre jour? celui-ci ne vous effraye-t-il pas? Je ne sais si vous ferez bien de sortir demain; je crains la responsabilitÃ© du conseil, et j'aime mieux que vous dÃ©cidiez. VoilÃ encore de l'humilitÃ©.

LXV

Vendredi, 29 mars 1843.

Je sens, par une de ces intuitions _of the mind's eye_, que le temps sera beau encore pour quelques jours, mais qu'il se gÃ¢tera pour longtemps. D'un autre cÃ´tÃ©, notre promenade de l'_autre_ jour, ayant Ã©tÃ© Ã peu prÃ¨s manquÃ©e, doit Ãªtre considÃ©rÃ©e comme non avenue. Les ours seuls en ont profitÃ©. Je leur envie l'intÃ©rÃªt que vous leur portez, et j'ai le dessein de me faire faire un costume qui me donne une partie de leurs charmes. Jusqu'Ã prÃ©sent, nous avons toujours marchÃ© de l'est au sud. Il me semble que nous pourrions essayer de la marche contraire. Nous irions chercher d'abord notre barriÃ¨re et le ruisseau peu limpide qui coule auprÃ¨s. Nous finirions par oÃ¹ nous commenÃ§ons ordinairement. Le diable, c'est que j'ai Ã travailler dans ce moment plus que d'ordinaire. Cependant, si vous pouviez samedi, Ã trois heures, nous ferions notre voyage de dÃ©couverte jusqu'Ã cinq heures et demie; sinon, il faudrait ajourner Ã lundi, ce qui serait bien long. Si vous saviez comme vous Ã©tiez gentille l'autre jour, vous ne voudriez jamais Ãªtre taquine comme vous l'Ãªtes quelquefois. J'aurais voulu vous voir encore plus franche; mais il me semblait pourtant que vos pensÃ©es Ã©taient toutes rÃ©vÃ©lÃ©es pour moi, bien que vos paroles fussent plus entortillÃ©es que l'Apocalypse. Je voudrais que vous eussiez la centiÃ¨me partie du plaisir que j'ai Ã vous voir penser. Pour moi, c'Ã©tait un bonheur si grand, que je crains trop qu'il ne soit pas partagÃ©. Il y a deux personnes en vous. Vous n'Ãªtes plus comme CerbÃ¨re, vous voyez. De trois, vous voilÃ rÃ©duite Ã deux. L'une, qui est la meilleure, est tout cÅ ur et toute Ã¢me. L'autre est une jolie statue bien polie par

le monde, bien drapÃ©e de soie et de cachemire; c'est un charmant automate dont les ressorts sont le plus habilement arrangÃ©s qui se puissent voir. Lorsqu'on croit parler Ã premiÃ¨re, on trouve la statue. Pourquoi faut-il que cette statue soit si gentille! Autrement, j'espÃ©rerais que, comme les vieux chÃªnes d'Espagne, vous perdriez votre Ã©corce en vieillissant.

Il vaut mieux que vous restiez telle que vous Ãªtes, mais que la premiÃ¨re personne commande davantage Ã son automate. VoilÃ bien des mÃ©taphores oÃ¹ je m'embrouille.

Je pense en ce moment Ã une main blanche. Il me semblait que j'avais envie de vous gronder. Mais je ne me rappelle plus bien le pourquoi. C'est moi maintenant qui ai des courbatures. J'Ã©tais accablÃ© en rentrant l'autre jour, et je n'ai pas, comme vous, la ressource de dormir douze heures. Il est vrai que je tiens moins que vous Ã ne pas m'user. J'espÃ¨re avoir une lettre de vous demain, mais vous m'en Ã©crirez une autre pour me dire si samedi ou lundi... TroisiÃ¨me combinaison: samedi jusqu'Ã quatre heures, et lundi de deux heures Ã cinq, Ce serait une perfection, ce me semble. Il faudrait que j'eusse votre rÃ©ponse samedi avant midi.

LXVI

Vendredi soir, 8 avril.

J'ai depuis deux jours une horrible migraine, et vous m'Ã©crivez toute sorte de mÃ©chancetÃ©s. Le pire, c'est que vous n'avez pas de remords, et j'avais quelque espoir que vous en

auriez. Je suis si accablÃ©, que je n'ai pas mÃªme la force de vous dire des injures. Quel est donc ce miracle dont vous parlez? Le miracle serait de vous rendre moins entÃªtÃ©e, et je ne le ferai jamais. Cela est trop au-dessus de mon pouvoir. Il faudra donc attendre Ã lundi pour savoir le mot de l'Ã©nigme, puisque vous ne pouvez demain. Savez-vous qu'il y aura huit jours que nous ne nous sommes vus? Il y avait longtemps que nous n'avions tant attendu. En revanche, il faudra faire une longue promenade et tÃ¢cher quelle se passe sans disputes. Ã€ deux heures, si vous voulez bien. Je compte prÃ©cisÃ©ment sur le soleil. Votre pensÃ©e de Wilhelm Meister est assez jolie, mais ce n'est qu'un sophisme, aprÃ¨s tout.

On pourrait dire avec presque autant d'exactitude que le souvenir d'un plaisir est une espÃ¨ce de peine. Cela est vrai surtout des demi-plaisirs, je veux dire de ceux qui ne sont pas partagÃ©s. Vous aurez ces vers si vous y tenez. Vous aurez mÃªme votre portrait en Turquesse, que j'ai un peu arrangÃ©. Je vous ai mis un narghilÃ© Ã la main pour plus de couleur locale. Quand je dis vous aurez tout cela, je veux dire en payant. Si vous ne vous exÃ©cutez pas de bonne grÃ¢ce, songez que j'ai une terrible vengeance. On m'a demandÃ© aujourd'hui un dessin pour un album qui se vendra au profit du tremblement de terre. Je donnerai votre portrait. Qu'en dites-vous? Je me demande quelquefois comment je ferai dans cinq ou six semaines d'ici, quand nous ne nous verrons plus. Je ne m'accoutume pas Ã cette idÃ©e-lÃ .

LXVII

Paris, 15 avril 1843.

J'avais si grand mal aux yeux ce matin et hier, que je n'ai pu vous Ã©crire. Je suis un peu mieux ce soir et je ne pleure plus guÃ¨re. Votre lettre est assez aimable, contre votre ordinaire. Il y a mÃªme une ou deux phrases tendres, sans _mais_ et sans secondes pensÃ©es. Nous avons des idÃ©es trÃ¨s-diffÃ©rentes sur une foule de choses. Vous ne comprenez pas ma gÃ©nÃ©rositÃ© de me sacrifier pour vous. Vous devriez me remercier pour m'encourager. Mais vous croyez que tout vous est dÃ». Pourquoi faut-il que nous nous rencontrions si rarement dans nos maniÃ¨res de sentir! Vous avez fort bien fait de ne pas parler de Catulle. Ce n'est pas un auteur Ã lire pendant la semaine sainte, et il y a dans ses Å uvres plus d'un passage impossible Ã traduire en franÃ§ais. On voit trÃ¨s-bien ce qu'Ã©tait l'amour Ã Rome vers l'an 50 avant J.-C, C'Ã©tait un peu mieux cependant que l'amour Ã AthÃ¨nes au temps de PÃ©riclÃ¨s. DÃ©jÃ les femmes Ã©taient quelque chose. Elles faisaient faire des bÃªtises aux hommes. Leur pouvoir est venu, non du christianisme, comme on le dit ordinairement, mais je pense par l'influence qu'exercÃ¨rent les barbares du Nord sur la sociÃ©tÃ© romaine. Les Germains avaient de l'exaltation. Ils aimaient l'Ã¢me. Les Romains n'aimaient guÃ¨re que le corps. Il est vrai que longtemps les femmes n'eurent pas d'Ã¢me. Elles n'en ont point encore en Orient, et c'est grand dommage. Vous savez comment deux Ã¢mes se parlent. Mais la vÃ´tre n'Ã©coute guÃ¨re la mienne.

Je suis content que vous fassiez cas des vers de Musset, et vous avez raison de le comparer Ã Catulle. Catulle Ã©crivait mieux sa langue, je crois, et Musset a le tort de ne pas croire Ã l'Ã¢me plus que Catulle, que son temps excusait. Il est une heure tout Ã fait indue. Je vous dis adieu pour bassiner mon Ã il. Je pleure en vous Ã©crivant. Ã lundi. Priez pour que nous ayons un beau soleil. Je vous apporterai un livre. Mettez vos bottes de sept lieues.

LXVIII

Paris, 4 mai 1843.

Je ne dors plus du tout et je suis d'une humeur de chien. J'aurais bien des choses Ã dire Ã votre lettre. Je ne commencerai pas, Ã cause de cette humeur, ou plutÃ´t je tÃ¢cherai de la modÃ©rer un peu. Votre distinction entre les deux moi est fort jolie. Elle prouve votre profond Ã©goÃ¯sme. Vous n'aimez que vous, et c'est pour cela que vous aimez un peu le moi qui ressemble au vÃ´tre. Plusieurs fois avant-hier, j'en ai Ã©tÃ© scandalisÃ©. J'y pensais assez tristement pendant que vous n'Ã©tiez occupÃ©e qu'Ã contempler les arbres Ã votre maniÃ¨re. Vous avez bien raison d'aimer les chemins de fer. Dans quelques jours, on ira en trois heures Ã Rouen et Ã OrlÃ©ans. Pourquoi n'irions-nous pas voir Saint-Ouen? Mais qu'y avait-il de plus beau que nos bois l'autre jour? Il me semble seulement que vous auriez dÃ» rester plus longtemps. Lorsqu'on a assez d'imagination pour expliquer naturellement cette branche de lierre, on doit ne pas Ãªtre en peine de trouver l'emploi de quelques heures.

Vous avez donc portÃ© ce lierre dans vos cheveux le soir? Je ne me doutais guÃ¨re que celui-ci devait servir Ã favoriser vos coquetteries.

Je suis tellement mÃ©content de vous, que vous trouverez peut-Ãªtre que j'ai trop du _moi_ que vous aimez. En vÃ©ritÃ©, je crois que je mettrai Ã exÃ©cution la menace que je vous ai faite un jour.

Comment avez-vous trouvÃ© le feu d'artifice? J'Ã©tais chez une Excellence qui a un beau jardin d'oÃ¹ nous l'avons bien vu. Le bouquet m'a paru bien. Ce doit Ãªtre fort supÃ©rieur Ã un volcan, car l'art est toujours plus beau que la nature. Adieu, TÃ¢chez de penser un peu Ã moi.

Nos promenades sont maintenant une partie de ma vie, et je ne comprends guÃ¨re comment je vivais auparavant. Il me semble que vous en prenez votre parti trÃ¨s-philosophiquement. Mais comment serons-nous quand nous nous reverrons? Il y a six mois, nous reprenions notre conversation interrompue presque au mÃªme mot oÃ¹ nous en Ã©tions restÃ©s. En sera-t-il de mÃªme? Je ne sais quelle crainte j'ai que je vous retrouverai toute autre. Chaque fois que nous nous voyons, vous Ãªtes armÃ©e d'une enveloppe de glace qui ne fond qu'au bout d'un quart d'heure. Vous aurez amassÃ© Ã mon retour un vÃ©ritable _iceberg._ Allons, il vaut mieux ne pas penser au mal avant qu'il arrive. RÃªvons toujours. Croiriez-vous qu'un Romain pÃ»t dire de jolies choses et qu'il pÃ»t Ãªtre tendre? Je veux vous montrer lundi des vers latins, que vous traduirez vous-mÃªme et qui viennent comme de cire Ã propos de nos disputes ordinaires. Vous verrez que l'antiquitÃ© vaut mieux que votre Wilhelm Meister.

LXIX

Mercredi, juin 1843.

Votre lettre Ã©tait si bonne et si aimable, qu'elle a enlevÃ© jusqu'au dernier nuage qui pouvait rester aprÃ¨s l'orage de l'autre jour. Mais il me semble que nous ne serons sÃ»rs tous les deux d'avoir oubliÃ© que lorsque nous aurons mis d'autres souvenirs entre notre querelle.

Pourquoi ne nous verrions-nous pas vendredi? Si cela ne vous dÃ©range pas, vous me ferez le plus grand plaisir. J'espÃ¨re qu'il fera beau temps. Vous me promettez, d'ailleurs, de me dire quelque chose qui doit Ãªtre trop important pour pouvoir Ãªtre diffÃ©rÃ©. J'apporterai un livre espagnol et nous lirons, si vous voulez. Vous ne m'avez pas dit si vous me payeriez mes leÃ§ons. Le temps qui ne se passe pas Ã dire ce que vous appelez des folies me semble si mal employÃ©, qu'il faut du moins que j'y gagne quelque chose. En fait d'impossibilitÃ©s, ne pourrais-je aller vous voir et vous donner des leÃ§ons d'espagnol Ã domicile? Je m'appellerais don Furlano, etc., et vous serais adressÃ© par madame de P***, comme une victime de la tyrannie d'Espartero. Je commence Ã trouver un peu dure cette dÃ©pendance oÃ¹ nous sommes du soleil et de la pluie. Je voudrais bien aussi faire votre portrait. Vous promettez souvent d'inventer quelque chose. Vous prÃ©tendez gouverner, mais en vÃ©ritÃ© vous vous acquittez assez mal de votre charge. Je ne puis juger que trÃ¨s-imparfaitement de vos possibles et de vos impossibles. Si vous mÃ©ditiez sur le joli problÃ¨me de se voir le plus souvent possible, ne feriez-vous pas une bonne action? J'aurais encore bien des choses Ã vous dire, mais il faudrait vous reparler de

notre querelle et je voudrais en anÃ©antir le souvenir. Je ne veux penser qu'au raccommodement qui s'en est suivi et que vous avez l'air de regretter. Ce serait cruel. Je suis bien assez fÃ¢chÃ© de devoir Ã un si mauvais motif tant de bonheur.

Adieu. Pensez Ã votre statue et animez-la sans la tourmenter d'abord.

LXX

Paris, 14 juin 1843.

Je suis bien heureux d'apprendre que vous allez mieux et bien fÃ¢chÃ© que vous ayez pleurÃ©. Vous vous mÃ©prenez toujours sur le sens de mes paroles. Vous voyez de la colÃ¨re ou de la mÃ©chancetÃ© oÃ¹ il n'y a que de la tristesse. Je ne me souviens plus de ce que je vous ai dit cette fois, mais je suis sÃ»r que je n'ai voulu dire qu'une chose, c'est que vous m'avez fait beaucoup de peine. Tous ces querelles qui surviennent entre nous me prouvent que nous sommes trÃ¨s-diffÃ©rents, et, comme, malgrÃ© cette diffÃ©rence-lÃ , il y a entre nous une affinitÃ© grande,--c'est le _Wahlverwandschaft_ de Goethe,--il rÃ©sulte nÃ©cessairement un combat qui me fait souffrir. Lorsque je dis que je souffre, ce ne sont pas des reproches que je vous adresse. Je vois en noir ce qu'un instant auparavant j'avais vu en couleur de rose. Vous savez trÃ¨s-bien effacer ce noir avec deux paroles, et, ce soir, en lisant votre lettre, je pense avec bonheur que le soleil n'est peut-Ãªtre pas perdu. Mais votre systÃ¨me de gouvernement est toujours le mÃªme; vous me ferez toujours enrager aprÃ¨s m'avoir rendu par moments trÃ¨s-heureux. Quelqu'un

plus philosophe que moi prendrait le bonheur quand il vient et ne se fÃ¢cherait pas du mal. C'est le dÃ©faut de ma nature de me rappeler tout le mal passÃ© quand je souffre; mais aussi je me rappelle tout le bonheur quand je suis heureux. J'ai beaucoup travaillÃ© Ã vous oublier depuis tantÃ´t trois semaines, mais je n'y ai pas trop bien rÃ©ussi. L'odeur de vos lettres a Ã©tÃ© une difficultÃ© trÃ¨s-grande Ã la tÃ¢che que je m'Ã©tais imposÃ©e. Vous souvenez-vous que j'ai senti cette odeur indienne un jour que nous nous sommes fait beaucoup de peine et aussi, je crois, beaucoup de plaisir?

Je suis accablÃ© d'affaires.

Ã crivez-moi vite. J'ai travaillÃ© beaucoup et Ã de drÃ´les de choses. Je vous en parlerai quand nous nous verrons.

LXXI

Paris, samedi soir, 23 juin 1843.

Je commenÃ§ais Ã Ãªtre fort en peine de vous. Je craignais que l'humiditÃ© ne vous eÃ»t fait mal et je me reprochais de vous avoir racontÃ© si longuement cette sotte histoire. Puisque vous ne vous Ãªtes pas enrhumÃ©e et que vous n'avez pas eu de colÃ¨res rentrÃ©es, je puis Ã mon tour me rappeler avec bonheur tous les moments que nous avons passÃ©s ensemble. Je trouve comme vous que, ce jour-lÃ , nous avons Ã©tÃ© plus parfaitement--si parfaitement peut comporter du plus ou du moins--heureux que jamais. Ã€ quoi cela tient-il? Nous n'avons rien dit ni fait d'extraordinaire, si ce n'est de ne pas nous querel-

ler. Et remarquez, s'il vous plaÃ®t, que c'est de vous que les disputes viennent toujours. Je vous ai cÃ©dÃ© sur une infinitÃ© de points, et je n'ai pas Ã©tÃ© de mauvaise humeur pour cela. Je voudrais bien que le bon souvenir que vous gardez de cette journÃ©e vous profitÃ¢t pour l'avenir. Pourquoi ne me dites-vous pas tout de suite ce que vous expliquez dans votre lettre tellement quellement, mais avec une certaine franchise qui me plaÃ®t? . . . . . .

. . . . . .

Je suis flattÃ© que mon conte vous ait amusÃ©e; mon amour-propre d'auteur s'est offensÃ© pourtant que vous vous soyez contentÃ©e de l'analyse, assez dÃ©cousue que je vous en ai faite. J'espÃ©rais que vous auriez demandÃ© Ã le lire ou Ã l'entendre. Mais, puisque vous ne voulez pas, il faut en prendre son parti. NÃ©anmoins, s'il faisait beau mardi, qui nous empÃªcherait de nous asseoir tous les deux sur nos siÃ¨ges rustiques, et moi de vous faire la lecture? Il y en a pour une heure. Le mieux, c'est de nous promener tout bonnement. Le voulez-vous? Le programme sera de ne pas se disputer. Ã crivez-moi vos intentions suprÃªmes. J'ai reÃ§u madame de M*** et ses filles, florissantes toutes les trois. Rien de fixÃ© pour mon dÃ©part. Il est fort prochain suivant toute apparence, mais pourtant ce n'est pas Ã un adieu dÃ©finitif qu'il faut vous attendre.

LXXII

Paris, 9 juillet 1843.

Vous avez raison d'oublier les querelles si vous pouvez en venir Ã bout. Elles se grossissent, comme vous le dites fort bien, lorsqu'on les examine de prÃ¨s. Le mieux est de rÃªver toujours le plus longtemps possible, et, comme nous pouvons faire toujours le mÃªme rÃªve, cela ressemble fort Ã une rÃ©alitÃ©. Je vais assez bien depuis hier. J'ai dormi, ce qui ne m'Ã©tait pas arrivÃ© depuis longtemps. Il me semble mÃªme que je suis en meilleure humeur depuis que je me suis soulagÃ© en exhalant mes vapeurs l'autre jour. C'est dommage que nous ne nous voyions pas le lendemain d'une querelle. Je suis sÃ»r que nous serions parfaitement aimables l'un pour l'autre. Vous m'aviez promis de m'indiquer un jour; mais vous n'y avez pas pensÃ©, ou, ce qui serait plus mal, vous avez cru _indecorous_ de le faire. C'est cette prÃ©occupation que vous avez sans cesse qui nous est bien souvent un sujet de brouillerie. Ã€ mesure que le moment de ne plus vous voir approche, je me sens plus mÃ©content de moi, et, pour le rÃ©sultat, c'est comme si j'Ã©tais mÃ©content de vous. J'ai bien pu dire que vous vous contraignez beaucoup pour me plaire; je me prends sans cesse Ã me mettre en fureur contre cette contrainte mÃªme qui, dans ce qu'elle a de plus agrÃ©able, cache toujours un fond horriblement triste; mais rÃªver, c'est le plus sage. Ã€ quand? voilÃ toute la question.

Vous devriez bien me traduire un livre allemand qui me met au supplice. Rien n'est plus enrageant qu'un professeur allemand qui croit avoir une idÃ©e. Le titre est tentant: _das Provocationsverfahren der RÃ¶mer._

LXXIII

Paris, juillet 1843.

VoilÃ une lettre de vous bien aimable et presque tendre. Je voudrais Ãªtre en disposition moins mÃ©lancolique pour en jouir entiÃ¨rement. Tout ce que je puis faire de mieux, c'est de vous remercier de tout ce qu'il y a de bon dans cette lettre et de ne pas vous parler des idÃ©es plus ou moins tristes qui me viennent Ã son sujet. Le malheur, c'est que je ne rÃªve pas aussi complÃ¨tement que vous. Mais laissons cela et parlons d'autre chose. Je partirai dans dix jours. J'ai Ã©tÃ© hier Ã la campagne faire une visite et j'en suis revenu trÃ¨s-las et trÃ¨s-triste. Las, parce que je me suis ennuyÃ©, et triste, parce que je songeais que c'Ã©tait un beau jour perdu. Ne vous faites-vous jamais un pareil reproche? J'espÃ¨re que non. Quelquefois, je crois que vous sentez tout ce que je sens, puis viennent des drawbacks, et alors je doute de tout.

Adieu; si je continuais Ã vous Ã©crire, je dirais des choses que vous ne comprendriez pas comme je les dirais. . . . . .

. . . . . .

LXXIV

Jeudi soir, 28 juillet 1843.

J'ai lu votre lettre (je parle de la premiÃ¨re) une vingtaine de fois au moins depuis que je l'ai reÃ§ue, et, chaque fois, elle m'a fait Ã©prouver une impression nouvelle et en gÃ©nÃ©ral fort

triste, mais jamais elle ne m'a mis en colÃ¨re. J'ai cherchÃ© trÃ¨s-inutilement Ã y rÃ©pondre. J'ai pris trÃ¨s-inutilement un grand nombre de partis, et je reste ce soir aussi incertain et aussi triste que la premiÃ¨re fois. Vous avez assez bien devinÃ© mes pensÃ©es, peut-Ãªtre pas entiÃ¨rement. Vous ne pourriez jamais les deviner toutes. J'en change d'ailleurs si souvent, que ce qui est vrai dans un moment cesse de l'Ãªtre quelque moments aprÃ¨s. Vous avez tort de vous accuser. Vous n'avez, je pense, pas d'autre reproche Ã vous faire que ceux que je me fais. Nous nous laissons rÃªver sans vouloir Ãªtre Ã©veillÃ©s. Peut-Ãªtre sommes-nous trop vieux pour rÃªver ainsi de propos dÃ©libÃ©rÃ©. Pour ma part, j'approuve le mot de ce Turc; mais _rien_, ne serait-ce pas le pire? J'ai beaucoup variÃ© sur ce point. Plusieurs fois, il m'est venu en tÃªte de ne pas vous rÃ©pondre et de ne plus vous voir. Cela est fort raisonnable et peut trÃ¨s-bien se soutenir. L'exÃ©cution est plus difficile. Ã€ ce propos, vous avez tort de m'accuser de ne plus vouloir nous voir. Je n'en ai pas dit un mot. Est-ce encore une pensÃ©e que vous avez surprise? Vous, au contraire, vous me la dites trÃ¨s-nettement. Il y aurait encore autre chose Ã faire ce serait de ne pas s'Ã©crire un mot pendant le voyage que je vais faire, de penser Ã nous ou Ã toute autre chose, et de se revoir ou de ne pas se revoir au retour, suivant que la rÃ©flexion le conseillerait. Cela est encore assez raisonnable, mais d'exÃ©cution embarrassante. Quand je ne pense plus Ã votre lettre et seulement Ã votre amabilitÃ©, savez-vous ce que je voudrais? c'est nous revoir encore une fois. Cette affaire de l'hÃ´tel de Cluny m'a forcÃ© Ã retarder mon dÃ©part. Je devrais Ãªtre en route. Je crains de ne pouvoir pas signer un maudit procÃ¨s-verbal oÃ¹ il faut que mon nom soit avant lundi. Puisque vous aviez envie de me parler lundi,

peut-Ãªtre n'auriez-vous pas d'objections Ã me dire dÃ©finitivement adieu samedi.

En vous parlant de cela, j'ai peut-Ãªtre tort. Dieu sait en quelle disposition vous Ãªtes! AprÃ¨s tout, vous pouvez fort bien dire non. Je vous promets de ne m'en pas fÃ¢cher.

LXXV

Paris, jeudi soir, 2 aoÃ»t 1843.

Je suis moins poÃ©tique que vous. La Ï Î¸á½¡Î½ Îµá½ Ï Ï Î¿Î´Îµá¼±Î·, c'est-Ã -dire la large terre, malgrÃ© le mackintosh, Ã©tait encore plus froide que vous, et j'en suis enrhumÃ©, mais sans rancune. J'en aurais Ã lire tout ce que vous me dites et que vous croyez agrÃ©able. Combien de _mais_ toujours! que vous Ãªtes ingÃ©nieuse Ã Ã´ter aux autres et Ã vous-mÃªme l'enchantement qu'ils peuvent avoir! Je dis enchantement, et j'ai tort sans doute; car je ne crois pas que les marmottes en aient. Vous Ã©tiez un de ces jolis animaux-lÃ avant que Brahma envoyÃ¢t votre Ã¢me dans un corps de femme. Ã la vÃ©ritÃ©, vous vous rÃ©veillez quelquefois, et, comme vous dites fort bien, c'est pour quereller. Soyez donc bonne et gracieuse comme vous savez l'Ãªtre. MalgrÃ© ma mauvaise humeur, j'aime mieux vous voir avec vos grands airs indiffÃ©rents que de ne pas vous voir du tout. Je vous disais bien que toute cette botanique ne valait rien; mais vous voulez toujours faire Ã votre tÃªte. J'ai dÃ©couvert des choses encore plus curieuses que des courses champÃªtres sur des indices moins Ã©vidents.

Croyez-moi, jetez au feu toutes ces fleurs fanÃ©es, et venez en chercher de nouvelles.

Adieu.

LXXVI

Paris, 5 aoÃ»t 1843.

J'attendais une lettre de vous avec bien de l'impatience, et plus elle tardait, plus je m'attendais Ã des seconds mouvements et Ã toutes leurs vilaines consÃ©quences. Comme j'Ã©tais prÃ©parÃ© Ã toutes les injures de votre part, votre lettre m'a paru meilleure qu'en un autre moment. Vous me dites que vous avez Ã©tÃ© heureuse aussi, et ce mot efface tous les autres qui prÃ©cÃ¨dent et qui suivent pour l'affaiblir. C'est ce que vous m'avez dit de mieux depuis longtemps, c'est presque la seule fois oÃ¹ je vous ai senti un cÅ ur fait comme un autre. Quelle radieuse promenade! Je ne suis nullement malade et j'Ã©tais l'autre jour assez heureux pour en garder de la santÃ© et de la bonne humeur pour longtemps. Si le bonheur passe vite, il peut se renouveler. Malheureusement, le temps se gÃ¢te, puis vous parlez de voyage. Peut-Ãªtre cette pluie vous a-t-elle Ã´tÃ© l'envie de courir. Pour moi, elle m'Ã´te jusqu'Ã la force de faire des projets. Pourtant, s'il y avait un bon jour avant votre dÃ©part, ne ferions-nous pas bien d'en profiter et de dire adieu pour longtemps Ã notre parc et Ã nos bois? Je ne reverrai plus leurs feuilles de cette annÃ©e du moins, et cette idÃ©e-lÃ m'attriste. J'espÃ¨re que vous les regretterez aussi. Quand vous verrez un rayon de soleil, prÃ©venez-moi, et allons retrouver nos

chÃ¢taignes et notre montagne. Vous avez pensÃ© Ã moi et Ã nous pendant un moment bien court, mais le souvenir n'en reste-t-il pas bien longtemps?

LXXVII

VÃ©zelay, 8 aoÃ»t 1843, au soir.

Je vous remercie de m'avoir Ã©crit un mot avant mon dÃ©part. C'est l'intention qui m'a fait plaisir et non l'expression de votre lettre. Vous me dites des choses fort extraordinaires. Si vous pensez la moitiÃ© de ce que vous dites, le plus sage serait de ne plus nous revoir. L'affection que vous avez pour moi n'est chez vous qu'une espÃ¨ce de jeu d'esprit. Vous Ãªtes toute esprit. Vous Ãªtes une de ces _chilly women of the North_, vous ne vivez que par la tÃªte. Ce que je pourrais vous dire, vous ne le comprendriez pas. J'aime mieux vous rÃ©pÃ©ter encore que je suis fÃ¢chÃ© de vous avoir fait de la peine, que Ã§'a Ã©tÃ© indÃ©pendant de ma volontÃ© et que je vous en demande pardon. Nos caractÃ¨res sont aussi diffÃ©rents que nos _stamina._ Que voulez-vous! vous pouvez quelquefois deviner mes pensÃ©es, mais vous ne me comprendrez jamais.

Je suis ici dans une horrible petite ville perchÃ©e sur une haute montagne, assassinÃ© par les provinciaux, et fort prÃ©occupÃ© d'un speech que je dois faire demain. Je reprÃ©sente, et vous me connaissez assez pour savoir combien le mÃ©tier d'homme public m'est odieux. J'ai pour me consoler un compagnon de voyage trÃ¨s-aimable et une admirable Ã©glise qui me doit de ne pas Ãªtre par terre Ã l'heure qu'il est.

Lorsque j'ai vu cette Ã©glise pour la premiÃ¨re fois, c'Ã©tait fort peu de temps aprÃ¨s vous avoir vue Ã ***. Je me demandais aujourd'hui si nous Ã©tions plus fous alors que maintenant.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous faisions l'un de l'autre une idÃ©e probablement trÃ¨s-diffÃ©rente de celle que nous avons maintenant. Si nous avions su alors combien nous nous ferions enrager l'un l'autre, croyez-vous que nous nous serions revus? Il fait un froid affreux, de la pluie, et des Ã©clairs au milieu de tout cela. J'ai une rame de prose officielle Ã Ã©crire, et je vous quitte d'autant plus facilement que ce ne sont pas des tendresses que j'aurais Ã vous dire. Je suis aussi mÃ©content de moi-mÃªme que de vous. C'est cependant la force des choses Ã qui j'en veux le plus. Je serai Ã Dijon dans quelques jours. Si vous vouliez m'Ã©crire lÃ , vous me feriez plaisir, surtout si vous trouviez sous votre plume quelque chose de moins brutal que votre derniÃ¨re lettre. Vous ne pouvez vous faire une idÃ©e d'une de nos soirÃ©es d'auberge. Parmi les idÃ©es les plus riantes qui me viennent Ã l'esprit, je pense Ã aller passer quelque part en Italie le temps qui doit s'Ã©couler entre ma tournÃ©e et le voyage d'Alger. Je me figure que, de votre cÃ´tÃ©, vous avisez aux moyens d'Ãªtre Ã la campagne lorsque je reviendrai Ã Paris. Que deviendront tous ces projets-lÃ ? En partant, j'ai vu M. de Saulcy, qui venait de recevoir une lettre de Metz. On lui faisait un grand Ã©loge de votre frÃ¨re, qui plaÃ®t beaucoup aux gens Ã qui on l'a recommandÃ©. Je vous aurais Ã©crit cela plus tÃ´t sans les mille et un tracas du dÃ©part.

Adieu. Il me semble que je me trouve mieux pour avoir un peu causÃ© avec vous. Si j'avais plus de papier et moins de rapports Ã faire, je serais capable, je crois, de vous dire maintenant

quelque chose de tendre. Vous savez que mes colÃ¨res finissent ordinairement de la sorte.

Ã€ Dijon, poste restante, et n'oubliez pas mes titres et qualitÃ©s!

LXXVIII

Avallon, 14 aoÃ»t 1843.

Je croyais Ãªtre le 10 Ã Lyon, j'en suis encore Ã plus de soixante lieues. Il faut que je m'arrÃªte Ã Autun ayant d'avoir de vos nouvelles. Si vous Ãªtes aimable, vous m'Ã©crirez encore Ã Lyon. Je suis de plus en plus content de VÃ©zelay. La vue en est admirable, et puis j'ai quelquefois du plaisir Ã Ãªtre seul. En gÃ©nÃ©ral, je me trouve assez mauvaise compagnie; mais, quand je suis triste sans avoir de grands motifs pour l'Ãªtre, quand cette tristesse n'est pas de la colÃ¨re rentrÃ©e, alors je me plais dans une solitude complÃ¨te; J'Ã©tais dans cette disposition les derniers jours que j'ai passÃ©s Ã VÃ©zelay. Je me promenais ou je me couchais au bord d'une certaine terrasse naturelle qu'un poÃ¨te pourrait bien appeler un prÃ©cipice, et, lÃ , je philosophais sur le _moi_, sur la Providence, dans l'hypothÃ¨se qu'elle existe. Je pensais Ã vous aussi, et plus agrÃ©ablement qu'Ã moi. Mais cette pensÃ©e-lÃ n'Ã©tait pas la plus gaie, parce que, aussitÃ´t quelle venait, je me reprÃ©sentais combien je serais heureux de vous voir auprÃ¨s de moi dans ce coin ignorÃ©. Et puis, et puis tout cela se terminait par cette autre pensÃ©e plus dÃ©solante, que vous Ã©tiez bien loin, qu'il n'Ã©tait pas facile de se voir et pas sÃ»r mÃªme que vous le

voulussiez bien. Ma prÃ©sence Ã VÃ©zelay a beaucoup intriguÃ© la population. Lorsque je dessinais, surtout lorsque je me servais d'une chambre claire, un rassemblement considÃ©rable se formait autour de moi, et c'Ã©tait Ã qui bÃ¢tirait des conjectures sur mon genre d'occupation. Cette cÃ©lÃ©britÃ© ne laissait pas d'Ãªtre fort ennuyeuse, et j'aurais bien voulu avoir avec moi un janissaire pour contenir les curieux. Ici, je suis rentrÃ© dans la foule. Je suis venu pour voir un vieil oncle que je ne connaissais guÃ¨re. Il a fallu rester deux jours avec lui. Pour ma peine, il m'a menÃ© voir quelques tÃªtes sans nez qui proviennent d'une fouille faite aux environs. Je n'aime pas les parents. On est obligÃ© d'Ãªtre familier avec des gens qu'on n'a jamais vus parce qu'ils se trouvent fils du mÃªme pÃ¨re que votre pÃ¨re. Mon oncle est cependant un trÃ¨s-brave homme, point trop provincial, et peut-Ãªtre je le trouverais aimable si nous avions deux idÃ©es communes. Les femmes sont ici aussi laides qu'Ã Paris. En outre, elles ont des chevilles grosses comme des poteaux. Ã€ Nevers, il y avait d'assez jolis yeux. Point de costumes nationaux. Outre nos perfections morales, nous avons l'avantage d'Ãªtre le peuple le plus rabougri et le plus laid de l'Europe. Je vous envoie un bout de plume de chouette que j'ai trouvÃ©e dans un trou de l'Ã©glise abbatiale de la Madeleine de VÃ©zelay. L'ex-propriÃ©taire de la plume et moi, nous nous sommes trouvÃ©s un instant nez Ã nez, presque aussi inquiets l'un que l'autre de notre rencontre imprÃ©vue. La chouette a Ã©tÃ© moins brave que moi et s'est envolÃ©e. Elle avait un bec formidable et des yeux effroyables, outre deux plumes en maniÃ¨re de cornes. Je vous envoie cette plume pour que vous en admiriez la douceur, et puis parce que j'ai lu dans un livre de magie que, lorsqu'on donne Ã une femme une plume de chouette

et quelle la met sous son oreiller, elle rÃªve de son ami. Vous me direz votre rÃªve.

Adieu.

LXXIX

Saint-Lupicin, 15 aoÃ»t 1843, au soir.

Ã€ 600 mÃ¨tres au-dessus du niveau de la mer. Au milieu d'un ocÃ©an de puces trÃ¨s-agiles et trÃ¨s-affamÃ©es.

Votre lettre est diplomatique. Vous pratiquez l'axiome que la parole a Ã©tÃ© donnÃ©e Ã l'homme pour dÃ©guiser sa pensÃ©e. Heureusement pour vous, le post-scriptum m'a dÃ©sarmÃ©. Pourquoi dites-vous en allemand ce que vous pensez en franÃ§ais? Serait-ce que vous ne le pensez qu'en allemand, c'est-Ã -dire que vous ne le pensez guÃ¨re? Je ne veux pas le croire. Mais il y a en vous des choses qui m'irritent au dernier point. Comment Ãªtes-vous encore timide avec moi? Pourquoi n'avez-vous jamais voulu me dire quelque chose qui m'aurait fait tant dÃ©plaisir? Croyez-vous qu'il y ait des Ã©quivalents dans une langue Ã©trangÃ¨re?

Vous ne vous figurez pas le lieu oÃ¹ je suis.

Saint-Lupicin est dans les montagnes du Jura. C'est laid au dernier point, sale et peuplÃ© de puces. Je vais Ãªtre obligÃ© de me coucher tout Ã l'heure et je vais passer une nuit comme mes nuits d'Ã phÃ¨se. Malheureusement, Ã mon rÃ©veil, je ne trouverai ni lauriers, ni ruines grecques. Quel vilain pays! Je

pense souvent que, si les chemins de fer se perfectionnaient, nous pourrions aller ensemble dans un lieu semblable et qu'alors il s'embellirait. Il y a ici une immense quantitÃ© de fleurs, un air singuliÃ¨rement pur et vif; on entend la voix humaine Ã une lieue de distance. Pour vous prouver que je pense Ã vous, voici une petite fleur cueillie dans ma promenade au coucher du soleil. C'est la seule qui se puisse envoyer. Toutes les autres sont colossales.--Que faites-vous? Ã quoi pensez-vous? Vous ne me diriez jamais Ã quoi vous pensez rÃ©ellement, et c'est folie Ã moi de vous le demander. Depuis mon dÃ©part, j'ai eu peu de bons moments. Un ciel d'un gris de plomb, tous les accidents et toutes les misÃ¨res possibles. Une roue cassÃ©e, un Å il en compote; tout cela est raccommodÃ© tant bien que mal. Mais ce Ã quoi je ne m'habitue pas, c'est Ã la solitude. Il me semble que, cette annÃ©e, elle m'est plus pÃ©nible qu'Ã l'ordinaire. Je veux dire la solitude avec le mouvement. Il n'y a rien de plus triste. Il me semble que, si j'Ã©tais en prison, je serais plus Ã mon aise qu'Ã courir ainsi le pays. Je regrette surtout nos promenades. Vous me faites plaisir en me disant que vous aimez toujours nos bois. J'espÃ¨re que nous les reverrons, et cependant mon malheureux voyage s'allonge dÃ©mesurÃ©ment. Le dÃ©partement du Jura, avec ses montagnes et ses chemins de traverse, me retarde de plus de dix jours. Je vais de dÃ©sappointement en dÃ©sappointement. Encore si c'Ã©taient les premiÃ¨res montagnes que je visse. Je n'ai nulle envie d'aller en Italie. C'est une invention de votre part. Votre lettre m'a fait tantÃ´t plaisir et tantÃ´t m'a fait enrager. J'y vois quelquefois entre les lignes les choses les plus tendres du monde. D'autres fois, vous me paraissez encore plus _chilly_ que de coutume. Il n'y a que le post-scriptum qui me satisfasse. Je ne l'ai vu que tard. Il est Ã une si grande distance du

reste de la lettre! Si vous m'Ã©crivez tout de suite, Ã©crivez-moi Ã BesanÃ§on; sinon, adressez votre lettre chez moi Ã Paris. Je ne sais pas oÃ¹ je serai dans huit jours d'ici.

LXXX

Paris, lundi, septembre 1843.

Nous nous sommes sÃ©parÃ©s l'autre jour Ã©galement mÃ©contents l'un de l'autre. Nous avions tort tous les deux, car c'est la force des choses qu'il fallait seulement accuser. Le mieux eÃ»t Ã©tÃ© de ne pas nous revoir de longtemps. Il est Ã©vident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux, nous voulons l'impossible: vous, que je sois une statue; moi, que vous n'en soyez pas une. Chaque nouvelle preuve de cette impossibilitÃ©, dont au fond nous n'avons jamais doutÃ©, est cruelle pour l'un et pour l'autre. Pour ma part, je regrette toute la peine que j'ai pu vous donner. Je cÃ¨de trop souvent Ã des mouvements de colÃ¨re absurde. Autant vaudrait-il se fÃ¢cher de ce que la glace est froide.

J'espÃ¨re que vous me pardonnerez maintenant; il ne me reste nulle colÃ¨re, seulement une grande tristesse. Elle serait moindre si nous ne nous Ã©tions pas quittÃ©s de la sorte. Adieu, puisque nous ne pouvons Ãªtre amis qu'Ã distance. Vieux l'un et l'autre, nous nous retrouverons peut-Ãªtre avec plaisir. En attendant, dans le malheur ou dans le bonheur, souvenez-vous de moi. Je vous ai demandÃ© cela il y a je ne sais combien d'annÃ©es. Nous ne pensions guÃ¨re alors Ã nous quereller.

Adieu encore, pendant que j'ai du courage.

LXXXI

Paris, jeudi, 6 septembre 1843.

Il me semble que je vous ai vue en rÃªve. Nous sommes demeurÃ©s si peu de temps ensemble, que je ne vous ai rien dit de ce que je voulais vous dire. Vous-mÃªme, vous aviez l'air de ne pas trop savoir si j'Ã©tais une rÃ©alitÃ©. Quand nous verrons-nous? Je fais en ce moment le mÃ©tier le plus bas et le plus ennuyeux: je sollicite pour l'AcadÃ©mie des inscriptions. Il m'arrive les scÃ¨nes les plus ridicules, et souvent il me prend des envies de rire de moi-mÃªme, que je comprime pour ne pas choquer la gravitÃ© des acadÃ©miciens que je vais voir. C'est un peu Ã l'aveugle que je me suis embarquÃ©, ou plutÃ´t qu'on m'a embarquÃ© dans cette affaire. Mes chances ne sont point mauvaises, mais le mÃ©tier est des plus rudes, et le pire de tout, c'est que le dÃ©noÃ»ment se fera longtemps attendre: vraisemblablement jusqu'Ã la fin d'octobre, et peut-Ãªtre plus. Je ne sais si je pourrai aller en AlgÃ©rie cette annÃ©e. La seule rÃ©flexion qui me console, c'est que je resterai ici et que, par consÃ©quent, je vous verrai. Cela vous fera-t-il plaisir? Dites-moi que oui et gÃ¢tez-moi bien. Je suis tellement abruti par ces ennuyeuses visites, que j'ai besoin de toutes vos cÃ¢lineries, et des plus tendres, pour me donner un peu de courage et de vie.

Vous avez tort d'Ãªtre jalouse des inscriptions. J'y mets quelque amour-propre, comme Ã une partie d'Ã©checs engagÃ©e avec un adversaire habile; mais je ne crois pas que la

perte ou le gain m'affecte le quart autant qu'une de nos querelles. Mais quel vilain mÃ©tier que celui de solliciteur! Avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau? Quand ils ont quelque expÃ©rience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrÃ©s, car c'est une vilaine bÃªte Ã visiter que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant le cordon de la sonnette d'un acadÃ©micien, et je me vois _in the mind's eye_ tout Ã fait semblable au chien que je vous disais. Je n'ai pas encore Ã©tÃ© mordu cependant. Mais j'ai fait de drÃ´les de rencontres.

Adieu.

LXXXII

Septembre 1843.

Je _m'ennuie_ beaucoup de vous, pour me servir d'une ellipse que vous affectionnez. Je ne me reprÃ©sentais pas l'autre jour, clairement du moins, que nous nous disions adieu pour bien longtemps. Est-ce vrai maintenant que nous ne nous verrons plus? Nous nous sommes quittÃ©s sans nous parler, sans nous regarder presque. C'Ã©tait comme l'autre jour, Ã la cause prÃ¨s. Je sentais une espÃ¨ce de bonheur calme qui ne m'est pas ordinaire. Il m'a semblÃ© pour quelques instants que je ne dÃ©sirais rien de plus. Maintenant, si nous pouvons retrouver ce bonheur-lÃ , pourquoi nous le refuserions-nous? Il est vrai que nous pouvons encore nous quereller, comme cela nous est arrivÃ© tant de fois. Mais qu'est-ce que le souvenir d'une querelle auprÃ¨s de celui d'un raccommodement! Si vous pensez la moi-

tiÃ© de tout cela, vous devez avoir envie de refaire encore une de nos promenades. Je vais faire un petit voyage la semaine prochaine. Samedi, si vous voulez, ou bien mardi prochain, nous pourrions nous voir. Je ne vous ai pas Ã©crit plus tÃ´t parce que je m'Ã©tais persuadÃ© que vous seriez la premiÃ¨re Ã me parler de revoir nos bois. Je me suis trompÃ©, mais je ne vous en veux pas beaucoup. Vous avez le secret de me faire oublier bien des choses, de substituer chez moi une impression Ã la raison. Encore une fois, je ne vous le reproche pas. On est heureux de pouvoir rÃªver ainsi.

LXXXIII

Paris, septembre 1843.

Nos lettres se sont croisÃ©es. Vous aurez vu, j'espÃ¨re, que ma colÃ¨re, que je regrette beaucoup, n'a pas eu la cause que vous lui supposez. Mais votre lettre me prouve qu'il nous est impossible de ne pas nous quereller. Nous sommes trop diffÃ©rents. Vous avez tort de vous repentir de ce que vous avez fait: c'est moi qui ai eu tort de vouloir que vous fussiez autre que vous n'Ãªtes. Croyez que je n'ai nullement changÃ© Ã votre Ã©gard. Je regrette par-dessus tout de vous avoir quittÃ©e de la sorte, mais il y a des moments oÃ¹ l'on ne peut Ãªtre de sang-froid. Je dÃ©sirerais vous revoir maintenant pour retrouver auprÃ¨s de vous un de nos beaux rÃªves de cet Ã©tÃ©, et vous dire adieu alors pour longtemps en demeurant sur une impression douce et tendre. Vous trouverez cette idÃ©e-lÃ fort absurde. Cependant, elle me poursuit, et je ne puis m'empÃªcher

de vous la dire. Refusez, vous ferez peut-Ãªtre bien. Je crois que maintenant j'aurai assez d'empire sur moi pour ne pas me mettre en colÃ¨re. Je n'en rÃ©pondrais pas cependant. Le parti que vous prendrez sera le bon. Je ne puis vous promettre que les meilleures intentions du monde d'Ãªtre calme et rÃ©signÃ©.

LXXXIV

Avignon, 29 septembre.

Il y a bien des jours que je n'ai reÃ§u de vos nouvelles et presque aussi longtemps que je ne vous ai Ã©crit. Mais, moi, je suis excusable. En vÃ©ritÃ©, le mÃ©tier que je fais est des plus fatigants. Tout le jour, il faut ou marcher ou courir la poste, et, le soir, malgrÃ© la fatigue, il faut brocher une douzaine de pages de prose. Je ne parle que des Ã©critures ordinaires, car, de temps en temps, j'ai Ã faire la chouette Ã mon ministre. Mais, comme ils ne lisent pas, je puis impunÃ©ment dire toutes les bÃªtises possibles.

Le pays que je parcours est admirable, mais les gens y sont bÃªtes Ã outrance. Personne n'ouvre la bouche si ce n'est pour faire son Ã©loge, et cela depuis l'homme qui porte un habit noir jusqu'au portefaix. Aucune apparence de ce tact qui fait le gentleman et que j'ai retrouvÃ© avec tant de plaisir parmi les gens du peuple en Espagne. Ã€ cela prÃ¨s, il est impossible de voir un pays qui ressemble plus Ã l'Espagne. L'aspect du paysage et de la ville est le mÃªme. Les ouvriers se couchent Ã l'ombre ou se drapent de leurs manteaux d'un air aussi tragique que les Andalous. Partout l'odeur d'ail et d'huile se marie Ã celle des oranges

et du jasmin. Les rues sont couvertes de toiles pendant le jour, et les femmes ont de petits pieds bien chaussÃ©s. Il n'y a pas jusqu'au patois qui n'ait de loin le son de l'espagnol. Un plus grand rapport se trouve encore produit par l'abondance des cousins, puces, punaises, qui ne permettent pas de dormir. J'ai encore deux mois Ã mener cette vie avant de revoir des Ãªtres humains! Je pense sans cesse Ã mon retour Ã Paris, et mon imagination me peint je ne sais combien de dÃ©licieux moments passÃ©s avec vous. Peut-Ãªtre ce que je puis espÃ©rer de mieux, c'est de vous voir une minute de loin et d'obtenir un petit signe de tÃªte en maniÃ¨re de reconnaissance. . . . . .

. . . . . .

Vous me demandez un dessin de chapiteau roman. Je n'en ai plus un seul. J'ai envoyÃ© tous mes croquis Ã Paris. Ensuite, un chapiteau vous intÃ©resserait peu. Ce sont ou des diables, ou des dragons, ou des saints qui en font la dÃ©coration. Les diables des premiers siÃ¨cles du christianisme n'ont rien de bien sÃ©duisant. Pour les dragons et les saints, je suis sÃ»r que vous en faites peu de cas. J'ai commencÃ© Ã dessiner pour vous un costume maÃ§onnais. C'est le seul que j'aie rencontrÃ© qui ait quelque grÃ¢ce; encore la ceinture est-elle si drÃ´lement placÃ©e, que la taille la plus fine ne paraÃ®t pas diffÃ©rente de la plus grosse. Il faut une organisation physique particuliÃ¨re pour porter ce costume. Lebon marchÃ© des cotonnades et la facilitÃ© des communications avec Paris ont fait disparaÃ®tre les costumes nationaux.

10 septembre.--Je me suis donnÃ© une espÃ¨ce d'entorse hier au soir. Je vous Ã©cris un pied sur une chaise, dans un Ã©tat de fureur difficile Ã dÃ©crire. Quand mon pied dÃ©sen-

flera-t-il? _That is the question._ Si j'Ã©tais obligÃ© de passer cinq Ã six jours de plus ici, je ne sais ce que je deviendrais. Je crois que j'aimerais mieux Ãªtre sÃ©rieusement malade que d'Ãªtre ainsi arrÃªtÃ© par une petite misÃ¨re. Pourtant, cela me fait assez souffrir.

Avignon est rempli d'Ã©glises et de palais, tous munis de hautes tours avec crÃ©neaux et mÃ¢chicoulis. Le palais des papes est un modÃ¨le de fortification pour le moyen Ã¢ge. Cela prouve quelle aimable sÃ©curitÃ© rÃ©gnait dans ce pays vers le XIIIe ou XIVe siÃ¨cle. Dans le palais des papes, on monte une centaine de marches d'un escalier tortueux, puis tout Ã coup on se trouve vis-Ã -vis une muraille. En tournant la tÃªte, on voit, Ã quinze pieds plus haut, la continuation de l'escalier, oÃ¹ l'on ne peut parvenir que par une Ã©chelle. Il y a aussi des chambres souterraines qui servaient Ã l'inquisition. On montre les fourneaux oÃ¹ l'on chauffait les ferrements pour torturer les hÃ©rÃ©tiques, et les dÃ©bris d'une machine trÃ¨s-compliquÃ©e pour donner la question. Les Aviguonnais sont aussi fiers de leur inquisition que les Anglais de leur _Magna Charta._ Â«Nous aussi, disent-ils, nous avons eu des auto-da-fÃ©, et les Espagnols n'en ont eu qu'aprÃ¨s nous!Â»

J'ai vu Ã Vienne, il y a quelques jours, une statue antique qui a bouleversÃ© toutes mes idÃ©es sur la statuaire romaine. J'avais toujours vu le beau idÃ©al de convention intervenir dans l'imitation de la nature. LÃ , c'est tout diffÃ©rent. Cette statue reprÃ©sente une grosse maman bien grasse, avec une gorge Ã©norme un peu pendante et des plis de graisse le long des cÃ´tes, comme Rubens en donnait Ã ses nymphes. Tout Cela est

copiÃ© avec une fidÃ©litÃ© surprenante Ã voir. Qu'en disent Messieurs de l'AcadÃ©mie?

Adieu, voici l'heure de la poste. Ã crivez-moi Ã Montpellier, puis Ã Carcassonne. J'espÃ¨re que je ne serai pas trop longtemps sans aller chercher votre lettre, qui me rend toujours si heureux.

Adieu encore.

LXXXV

Toulon, 2 octobre.

J'ai Ã©tÃ© longtemps sans vous Ã©crire, chÃ¨re amie. AussitÃ´t que mon pied a Ã©tÃ© rendu Ã ses proportions ordinaires, j'ai voulu rÃ©parer le temps perdu en faisant des courses dans le Comtat. J'ai Ã©tÃ© Ã mÃªme d'apprÃ©cier la diffÃ©rence qui existe entre les cousins de Carpentras, d'Orange, Cavaillon, Apt et autres lieux. Ils possÃ¨dent presque tous la propriÃ©tÃ© d'empÃªcher un honnÃªte-homme de dormir. Je ne vous parlerai pas des belles choses que j'ai vues ni des _humbugs_ que j'ai dÃ©couverts. Mais savez-vous ce que c'est qu'un _draquet?_ C'est la mÃªme chose qu'un _fantasty._ Voici l'explication de ces deux mots barbares: vous saurez d'abord que la richesse du dÃ©partement de Vaucluse consiste surtout en soies. Dans chaque maisonnette de paysan, on Ã©lÃ¨ve des vers et on file la soie, d'oÃ¹ rÃ©sulte d'abord une odeur infecte, ensuite que trÃ¨s-souvent on trouve des Ã©cheveaux de soie accrochÃ©s aux buissons. Vers le soir, il y a des paysannes assez imprudentes pour ramasser ces Ã©cheveaux et les mettre dans

leur panier. Le panier s'alourdit peu Ã peu, toujours augmentant de poids, si bien que l'on est tout en nage Ã le porter. Lorsque, aprÃ¨s une longue et pÃ©nible marche, on arrive aux abords d'un ruisseau, alors le panier devient rÃ©ellement insupportable et on est obligÃ© de le mettre Ã terre. AussitÃ´t il en sort un petit Ãªtre Ã grosse tÃªte, ricanant toujours, emmanchÃ© d'une espÃ¨ce de queue de lÃ©zard, qui se plonge dans le ruisseau en disant: Â«M'as ben pourta!Â» ce qui veut dire en provenÃ§al ou dans l'idiome des draquets: Â«Tu m'as bien portÃ©!Â» J'ai vu dÃ©jÃ plus d'une femme qui avait Ã©tÃ© ainsi mystifiÃ©e par ces dÃ©mons espiÃ¨gles, et je suis dÃ©solÃ© de n'en pas avoir rencontrÃ© moi-mÃªme. J'aurais eu le plus grand plaisir Ã faire connaissance avec eux.

Ma tournÃ©e s'allonge Ã mesure que les jours accourcissent. Je vais demain Ã FrÃ©jus pour aller de lÃ aux Ã®les de LÃ©rins, oÃ¹ je trouverai peut-Ãªtre les ruines de la premiÃ¨re Ã©glise chrÃ©tienne d'Occident. Je suis plus qu'Ã demi persuadÃ© que je ne trouverai rien du tout. Mais il faut faire son mÃ©tier en conscience et inspecter tout ce qu'il y a d'historique.

Il est impossible de voir rien de plus sale et de plus joli que Marseille. Sale et joli convient parfaitement aux Marseillaises. Elles ont toutes de la physionomie, de beaux yeux noirs, de belles dents, un trÃ¨s-petit pied et des chevilles imperceptibles. Ces petits pieds sont chaussÃ©s de bas cannelle, couleur de la boue de Marseille, gros et raccommodÃ©s avec vingt cotons de nuances diffÃ©rentes. Leurs robes sont mal faites, toujours fripÃ©es et couvertes de taches. Leurs beaux cheveux noirs doivent la plus grande partie de leur lustre au suif de chandelle. Ajoutez Ã cela une atmosphÃ¨re d'ail mÃªlÃ©e de vapeur d'huile rance, et vous

pouvez vous reprÃ©senter la beautÃ© marseillaise. Quel dommage que rien ne soit complet dans le monde! Eh bien, elles sont ravissantes malgrÃ© tout. VoilÃ un vrai triomphe.

Mes soirÃ©es, qui sont bien longues maintenant, commencent Ã m'ennuyer horriblement. Il est vrai que j'ai, en gÃ©nÃ©ral, des volumes de lettres Ã Ã©crire et des rapports Ã faire pour mes deux ou trois ministres. Ces douces occupations ne m'empÃªchent pas d'avoir le spleen depuis trois semaines. Je fais les rÃªves les plus noirs du monde, et mes pensÃ©es ne sont pas d'une couleur plus gaie. Pas un mot de vous! J'en aurais bien besoin pourtant. Si vous m'Ã©crivez tout de suite, adressez votre lettre Ã Carcassonne. Il me faut une lettre de vous pour me ranimer. . . . . .

. . . . . .

AprÃ¨s Carcassonne, j'irai Ã Perpignan, Ã Toulouse et Ã Bordeaux. J'espÃ¨re bien y trouver un souvenir de vous. Je n'ai pas achevÃ© le croquis que je vous destine. Je vous l'apporterai Ã Paris. Dites-moi ce que je pourrai vous apporter encore qui vous fasse plaisir. Voici une fleur d'un arbrisseau Ã©pineux qui croÃ®t aux environs de Marseille et qui a une odeur de violette trÃ¨s-suave.

Adieu.

LXXXVI

Paris, vendredi matin, 3 novembre 1813.

Est-il possible que vous ne puissiez me dire tout ce que vous Ã©crivez? Quelle est donc cette timiditÃ© bizarre qui vous empÃªche d'Ãªtre franche et qui vous fait chercher les mensonges les plus extraordinaires, plutÃ´t que de laisser Ã©chapper un mot de vÃ©ritÃ© qui me ferait tant de plaisir? Parmi les bons sentiments dont vous me parlez, il y en a un que je ne comprends pas, dites-vous; et vous ne cherchez pas Ã me le faire comprendre, je ne le devine mÃªme pas. Quant aux deux autres, je vous avoue que je ne suis guÃ¨re plus habile. Croyez-vous au diable? Suivant moi, toute la question est lÃ . S'il vous fait peur, arrangez-vous pour qu'il ne vous emporte pas. Si le diable est hors de cause en cette affaire, comme je le suppose, reste Ã se demander si l'on fait du mal ou du tort Ã quelqu'un. Je vous dis mon catÃ©chisme. C'est, je crois, le meilleur, mais je ne vous le garantis pas. Je n'ai jamais cherchÃ© Ã faire des conversions, mais, jusqu'Ã prÃ©sent, on n'a pu faire la mienne. Vous vous adressez, d'ailleurs, des reproches plus sÃ©vÃ¨res que je ne vous en adresse. Quelquefois, je cÃ¨de Ã la tristesse et Ã l'impatience. Rarement je vous accuse, sinon parfois de ce manque de franchise qui me met dans une dÃ©fiance presque continuelle avec vous, obligÃ© que je suis de chercher toujours votre idÃ©e sous un dÃ©guisement. Si j'avais Ã©tÃ© bien convaincu de ce que vous m'avez dit l'autre jour, j'en serais trÃ¨s-malheureux, car je ne pourrais souffrir de vous faire de la peine. Voyez pourtant qu'Ã force de dire tantÃ´t blanc, tantÃ´t noir, vous me faites douter de tout. Je ne sais plus ce que vous pensez, ce que vous sentez. Parlons donc une fois Ã cÅ ur ouvert.

LXXXVII

Perpignan, 14 novembre.

. . . . . .

Vous aviez Ã©tÃ© si longtemps sans m'Ã©crire, que je commenÃ§ais Ã Ãªtre inquiet. Et puis j'Ã©tais tourmentÃ© d'une idÃ©e saugrenue que je n'ai pas osÃ© vous dire. Je visitais les arÃ¨nes de NÃ®mes avec l'architecte du dÃ©partement, qui m'expliquait longuement les rÃ©parations qu'il avait fait faire, lorsque je vis, Ã dix pas de moi, un oiseau charmant, un peu plus gros qu'une mÃ©sange, le corps gris de lin, avec les ailes rouges, noires et blanches. Cet oiseau Ã©tait perchÃ© sur une corniche et me regardait fixement. J'interrompis l'architecte pour lui demander le nom de cet oiseau. C'est un grand chasseur, et il me dit qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Je m'approchai, et l'oiseau ne s'envola que lorsque j'Ã©tais assez prÃ¨s de lui pour le toucher. Il alla se poser Ã quelques pas de lÃ , me regardant toujours. Partout oÃ¹ j'allais, il semblait me suivre, car je l'ai retrouvÃ© Ã tous les Ã©tages de l'amphithÃ©Ã¢tre. Il n'avait pas de compagnon et son vol Ã©tait sans bruit, comme celui d'un oiseau nocturne.

Le lendemain, je retournai aux arÃ¨nes et je revis encore mon oiseau. J'avais apportÃ© du pain, que je lui jetai. Il le regarda, mais n'y toucha pas. Je lui jetai ensuite une grosse sauterelle, croyant Ã la forme de son bec qu'il mangeait des insectes, mais il ne parut pas en faire cas. Le plus savant ornithologiste de la ville me dit qu'il n'existait pas dans le pays d'oiseau de cette espÃ¨ce.

Enfin, Ã la derniÃ¨re visite que j'ai faite aux arÃ¨nes, j'ai rencontrÃ© mon oiseau toujours attachÃ© Ã mes pas, au point qu'il est entrÃ© avec moi dans un corridor Ã©troit et sombre oÃ¹ lui, oiseau de jour, n'aurait jamais dÃ» se hasarder.

Je me souvins alors que la duchesse de Buckingham avait vu son mari sous la forme d'un oiseau le jour de son assassinat, et l'idÃ©e me vint que vous Ã©tiez peut-Ãªtre morte et que vous aviez pris cette forme pour me voir. MalgrÃ© moi, cette bÃªtise me tourmentait, et je vous assure que j'ai Ã©tÃ© enchantÃ© de voir que votre lettre portait la date du jour oÃ¹ j'ai vu pour la premiÃ¨re fois mon oiseau merveilleux.

Je suis arrivÃ© ici avec un temps affreux. Une pluie comme on n'en voit jamais dans le Nord a inondÃ© toute la campagne, coupÃ© les routes, changÃ© tous les ruisseaux en grosses riviÃ¨res. Il m'est impossible de sortir de la ville pour aller Ã Serrabonne, oÃ¹ j'ai affaire. Je ne sais combien de temps cela durera.

Il y a une foire Ã Perpignan, et de plus les Espagnols qui fuient l'Ã©pidÃ©mie encombrent la ville, si bien que je n'ai pu trouver Ã me loger dans une auberge. Si je n'Ã©tais parvenu Ã Ã©mouvoir la commisÃ©ration d'un chapelier, j'aurais Ã©tÃ© rÃ©duit Ã coucher dans la rue. Je vous Ã©cris dans une petite chambre bien froide, Ã cÃ´tÃ© d'une cheminÃ©e qui fume, maudissant la pluie qui bat mes vitres. La servante qui me sert ne parle que catalan et ne me comprend que lorsque je lui parle espagnol. Je n'ai pas un livre et je ne connais personne ici. Enfin, le pire de tout, c'est que, si le vent du nord ne s'Ã©lÃ¨ve pas, je resterai ici je ne sais combien de jours, sans mÃªme la ressource de retourner Ã Narbonne, car le pont qui pouvait assurer ma re-

traite ne tient plus Ã rien, et, si l'eau grossit, il sera emportÃ©. Admirable situation pour faire des rÃ©flexions et pour Ã©crire ses pensÃ©es. Mais des pensÃ©es, je n'en ai guÃ¨re maintenant. Je ne sais que m'impatienter. J'ai Ã peine la force de vous Ã©crire. Vous ne me parlez pas d'une lettre que je vous ai Ã©crite d'Arles. Peut-Ãªtre s'est-elle croisÃ©e avec la vÃ´tre?

J'ai Ã©tÃ© Ã la fontaine de Vaucluse, oÃ¹ j'ai eu quelque envie d'Ã©crire votre nom; mais il y avait tant de mauvais vers, de Sophies, de Carolines, etc., que je n'ai pas voulu profaner votre nom en le mettant en si mauvaise compagnie. C'est l'endroit le plus sauvage du monde. Il n'y a que de l'eau et des rochers. Toute la vÃ©gÃ©tation se rÃ©duit Ã un figuier qui a poussÃ© je ne sais comment au milieu des pierres, et Ã des capillaires trÃ¨s-Ã©lÃ©gantes dont je vous envoie un Ã©chantillon. Lorsque vous avez bu du sirop de capillaire pour un rhume, vous ne saviez peut-Ãªtre pas que cette plante avait une forme aussi jolie.

Je serai Ã Paris vers le 15 du mois prochain. Je ne sais pas du tout quelle route je prendrai. Il est possible que je revienne par Bordeaux. Mais, si le temps ne s'amÃ©liore pas, je reviendrai par Toulouse. Je serai alors Ã Paris quinze jours plus tÃ´t. J'espÃ¨re trouver une lettre de vous Ã Toulouse. S'il n'y en avait pas, je vous en voudrais mortellement.

Adieu.

LXXXVIII

Paris, 17 novembre 1843.

Il me semble vous voir d'ici avec la mine que vous me faites quelquefois; j'entends votre mine des mauvais jours; je crains,

outre votre mauvaise humeur, que vous ne vous soyez enrhumÃ©e. Rassurez-moi bien vite sur ces deux points. Vous avez Ã©tÃ© si bonne et si gracieuse, que je vous pardonnerais, je crois, un retour Ã la mauvaise humeur, pourvu que vous me disiez que notre promenade ne vous a pas fait de mal. J'ai dormi presque toute la journÃ©e, de ce demi-sommeil que vous aimez. Le froid qu'il fait me dÃ©sespÃ¨re. Il y avait autrefois un Ã©tÃ© de la Saint-Martin, qui consolait un peu de la chute des feuilles. Je crains que cela n'ait passÃ© comme bien des choses de ma jeunesse. Ã crivez-moi, chÃ¨re amie; dites-moi que vous vous portez bien, que vous ne m'en voulez pas de mes reproches. Vous ne me corrigerez pas de ce dÃ©faut-lÃ . Si je n'Ã©tais habituÃ© Ã penser tout haut avec vous, je serais presque tentÃ© d'Ãªtre toujours en colÃ¨re, car vous Ãªtes si aimable alors, qu'on ne peut se repentir du chagrin qu'on a dÃ» vous causer; cependant, je me souviens seulement des moments oÃ¹ nous avons l'un et l'autre les mÃªmes pensÃ©es, et oÃ¹ il me semblait que vous oubliez et mon importunitÃ© et votre orgueil. On m'apporte votre lettre. Je vous en remercie de cÅ ur. Vous Ãªtes aussi bonne, aussi charmante que vous l'Ã©tiez avant-hier; de votre part, c'est doublement beau, car les choses aimables que vous me dites, vous les sentez encore et ce n'est pas la peur de mes colÃ¨res qui vous les dicte. Si vous saviez tout le plaisir que me fait un mot de vous qui vient de vous-mÃªme, vous en seriez moins avare. J'espÃ¨re que vous ne changerez pas de situation d'Ã¢me.

Je suppose que vous vous Ãªtes fort amusÃ©e Ã votre bal d'hier. Moi, je suis allÃ© aux Italiens, d'oÃ¹ l'on nous a proposÃ© de nous mettre Ã la porte, Ronconi Ã©tant ivre ou en prison pour dettes. Enfin, Ã force de crier, nous avons eu l'_Eli-

sir d'amore_; puis je suis rentrÃ© chez moi et j'ai corrigÃ© des Ã©preuves jusqu'Ã trois heures du matin. Vous croyez que l'AcadÃ©mie m'occupe fort? Je m'aperÃ§ois que j'y pense aujourd'hui pour la premiÃ¨re fois. Je n ai guÃ¨re de chances de rÃ©ussir. Savez-vous quelque sortilÃ¨ge pour que mon nom sorte de la boÃ®te de sapin nommÃ©e urne?

LXXXIX

Paris, mardi soir, 22 novembre 1843.

J'ai eu une bonne part de votre courbature. C'est la rÃ©action d'une contrariÃ©tÃ© morale sur le physique. J'ai quelque peine Ã croire que votre entÃªtement soit bien involontaire. Le fÃ»t-il en effet, vous auriez toujours tort, ce me semble. Qu'en rÃ©sulte-t-il? Vous parvenez, en donnant de mauvaise grÃ¢ce, Ã Ã´ter du mÃ©rite Ã un sacrifice que vous faites. Vous n'en sentez que plus vivement la peine de ce sacrifice, puisque vous n'avez plus la consolation qu'on en apprÃ©cie le mÃ©rite. Pour parler votre langue, vous vous donnez de doubles remords. Je vous ai dit cela plus d'une fois. Vous m'accusez d'injustice et je ne crois pas avoir mÃ©ritÃ© ce reproche. Si j'ai Ã©tÃ© injuste, Ã§a n'a pas Ã©tÃ© souvent. Vous me jugez trÃ¨s-mal. Il est vrai que nous avons des caractÃ¨res si diffÃ©rents, et surtout des points de vue si diffÃ©rents, que nous ne pouvons jamais juger les choses de mÃªme. J'ai tÃ¢chÃ© de ne pas me mettre en colÃ¨re. Je crains de n'avoir rÃ©ussi qu'imparfaitement et je vous en demande pardon. Toutefois, il y a eu quelque amÃ©lioration de ma part, convenez-en. Comment voulez-vous disputer

sur le sujet que vous dites: Â«Qui aime le mieux?Â» La premiÃ¨re chose Ã faire serait de s'entendre sur le sens du verbe, et c'est ce que nous ne ferons jamais. Nous sommes trop ignorants l'un et l'autre pour Ãªtre jamais d'accord, et surtout trop ignorants l'un de l'autre. Pour moi, j'ai cru vous connaÃ®tre plus d'une fois, et vous m'Ã©chappez toujours. J'avais raison de dire que vous Ã©tiez comme CerbÃ¨re: _Three gentlemen at once._

Entre votre tÃªte et votre cÅ ur, je ne sais jamais qui l'emporte; vous ne le savez pas vous-mÃªme, mais vous donnez toujours raison Ã la tÃªte. Il vaut mieux se quereller que de ne pas se voir. VoilÃ la seule chose qui me paraisse dÃ©montrÃ©e. Ã quand nous querellerons-nous? N'oubliez pas que vendredi est mon jour de rÃ©ception. J'ai embrassÃ© une trentaine de confrÃ¨res depuis quatre jours[1], principalement ceux qui, m'ayant promis, m'ont manquÃ© de parole.

[1] Ã€ l'occasion de sa nomination comme membre de l'AcadÃ©mie des inscriptions et belles-lettres.

XC

Paris, 13 dÃ©cembre 1843.

Nous nous sommes quittÃ©s sur un mouvement de colÃ¨re; mais, ce soir, en rÃ©flÃ©chissant avec calme, je ne regrette rien de ce que j'ai dit, si ce n'est peut-Ãªtre la vivacitÃ© de quelques mots dont je vous demande pardon. Oui, nous sommes de grands fous. Nous aurions dÃ» le sentir plus tÃ´t. Nous aurions dÃ» voir

plus tÃ´t combien nos idÃ©es, nos sentiments Ã©taient contraires en tout et sur tout. Les concessions que nous nous faisions l'un Ã l'autre n'avaient d'autre rÃ©sultat que de nous rendre plus malheureux. Plus clairvoyant que vous, j'ai sur ce point de grands reproches Ã me faire. Je vous ai fait beaucoup souffrir pour prolonger une illusion que je n'aurais pas dÃ» concevoir.

Pardonnez-moi, je vous en prie, car j'en ai souffert comme vous. Je voudrais vous laisser de meilleurs souvenirs de moi. J'espÃ¨re que vous attribuerez Ã la force des choses le chagrin que j'ai pu vous occasionner. Jamais je n'ai Ã©tÃ© avec vous tel que j'aurais voulu Ãªtre, ou plutÃ´t tel que j'avais le projet de paraÃ®tre Ã vos yeux. J'ai eu trop de confiance en moi. J'ai cherchÃ© dans mon cÅ ur Ã combattre ce que ma raison me dÃ©montrait. Ã tout prendre, peut-Ãªtre vous en viendrez Ã ne voir dans notre folie que son beau cÃ´tÃ©, Ã ne vous rappeler que des moments heureux que nous avons trouvÃ©s l'un auprÃ¨s de l'autre. Quant Ã moi, je n'ai pas le moindre reproche Ã vous faire. Vous avez voulu concilier deux choses incompatibles et vous n'avez pas rÃ©ussi. Ne dois-je 'pas vous savoir grÃ© d'avoir essayÃ© pour moi l'impossible?

XCI

Paris, mardi soir, 1844.

J'ai attendu toute la journÃ©e une lettre de vous, Ce n'est pas ce qui m'a empÃªchÃ© de vous Ã©crire, mais j'ai Ã©tÃ© horriblement occupÃ©. Je crois que le beau temps d'aujourd'hui m'a

un peu soulagÃ© le cÅ ur. Je n'ai plus de colÃ¨re, si j'en avais, et j'ai moins de tristesse en me rappelant vos discours d'hier. Les nuages sont peut-Ãªtre pour beaucoup dans ce qui s'est passÃ© entre nous. DÃ©jÃ une fois nous nous sommes querellÃ©s par un temps d'orage; c'est que nos nerfs sont plus forts que nous. J'ai grande envie de vous voir et de savoir comment vous Ãªtes au moral. Si nous essayions de faire demain cette promenade si malencontreusement manquÃ©e hier? Que vous en semble? Votre orgueil ne sera sans doute pas de cet avis. Mais c'est Ã votre cÅ ur que j'en appelle.

Vous serez bien aimable de me rÃ©pondre un mot demain avant midi, si vous ne pouvez ou si vous ne voulez pas. Mais ne venez pas si vous Ãªtes de mauvaise humeur, si vous avez quelque autre arrangement; enfin, si vous avez la moindre idÃ©e que notre promenade n'effacera pas les vilaines impressions d'hier.

XCII

Paris, samedi soir 15 janvier 1844.

Je suis bien fÃ¢chÃ© de vous savoir souffrante. Mais vous me permettrez de ne croire que ce que je pourrai de la maniÃ¨re dont vous avez attrapÃ© ce rhume. Il est rare que cet accident arrive Ã garder des malades; il est encore plus rare de les garder avec la constance que vous avez mise Ã le faire. Toutes les maladies autour de vous sont arrivÃ©es beaucoup trop Ã point pour ne m'Ãªtre pas un peu suspectes. Autrefois, vous Ã©tiez plus franche. Vous m'Ã©criviez tout simplement une page de re-

proches, et vous vous disiez fort en colÃ¨re. Maintenant, vous avez un autre systÃ¨me.--Vous m'Ã©crivez de petits billets fort jolis et coquets, et il vous survient des malades et des rhumes. Je crois que j'aimais mieux l'autre procÃ©dÃ©. Heureusement, les bouderies passent et les malades guÃ©rissent. J'espÃ¨re vous voir en belle humeur mardi, si vous l'avez pour agrÃ©able. Vous me traitez comme le soleil, qui ne paraÃ®t qu'une fois par mois. Si j'Ã©tais de meilleure humeur, je pourrais pousser plus loin la comparaison; mais je suis moi-mÃªme trÃ¨s-souffrant, et je n'ai pas comme vous le bonheur d'Ãªtre gÃ¢tÃ© par tout ce qui m'entoure et d'aimer la tisane de dattes et de figues. Vous me demandez de vous faire un dessin de nos bois. Cela me serait bien difficile sans les revoir. Vous ne croyez plus Ã Bellevue, dites-voys; vous devez comprendre par lÃ qu'il n'est pas aisÃ© de les inventer. D'ailleurs, je ne les regarde pas avec l'attention que vous mettez Ã tout observer.--Moi, je ne vois que vous. Oui, ces bois sont invraisemblables, si prÃ¨s de Paris et si loin.--Si vous y tenez bien fort, j'essayerai; mais vous me direz d'abord ce que vous voulez que je fasse, je veux dire quelle partie de nos bois. Adieu; je ne suis pas trÃ¨s-content de vous. Un mois passÃ© sans se voir est un peu trop. J'ai, demain et aprÃ¨s, deux corvÃ©es bien ennuyeuses que je vous conterai. Adieu.

XCIII

Paris, 5 fÃ©vrier 1844.

Vous me reprochez ma duretÃ©, et peut-Ãªtre avez-vous quelque raison. Il me semble cependant que vous seriez plus

juste en disant colÃ¨re ou impatience. Il serait encore assez bien de votre part de rÃ©flÃ©chir si cette colÃ¨re ou cette duretÃ© est motivÃ©e ou si elle ne l'est pas.

Examinez s'il n'est pas bien triste pour moi de me trouver sans cesse aux prises avec votre orgueil, et de voir que votre orgueil a la prÃ©fÃ©rence. J'avoue que je ne comprends nullement ce que vous me dites quand vous parlez de votre obÃ©issance qui vous donne le tort de tout, et ne vous donne le mÃ©rite de rien. Le contraire pourrait se soutenir mieux, ce me semble; mais il n'y a de votre part ni tort ni mÃ©rite. Rappelez-vous un moment et avec franchise ce que vous Ãªtes pour moi. Vous acceptez ces promenades qui sont ma vie; mais cette glace sans cesse renaissante qui me dÃ©sespÃ¨re chaque fois davantage, ce plaisir de calcul ou, j'aime mieux le croire, d'instinct, que vous avez Ã me faire dÃ©sirer ce que vous refusez obstinÃ©ment: tout cela peut excuser ma duretÃ©; mais, s'il y a un tort de votre part, c'est assurÃ©ment cette prÃ©fÃ©rence que vous donnez Ã votre orgueil sur ce qu'il y a de tendresse en vous. Le premier sentiment est au second comme un colosse Ã un pygmÃ©e.--Cet orgueil n'est au fond qu'une variÃ©tÃ© de l'Ã©goÃ¯sme. Voulez-vous un jour mettre de cÃ´tÃ© ce grand dÃ©faut, et Ãªtre pour moi aussi aimable que vous le pourrez? J'accepterais trÃ¨s-volontiers ce parti si vous me promettiez d'Ãªtre tout Ã fait franche, et si vous aviez le courage de tenir cet engagement, ce serait une expÃ©rience peut-Ãªtre bien triste pour moi. Cependant, je l'accepterais avec joie, puisque vous n'auriez, dites-vous, que du bonheur dans ce cas.--Adieu, Ã bientÃ´t. Mettez vos bottes de sept lieues, nous ferons une belle promenade; si le temps n'Ã©tait pas plus mauvais qu'il y a quelques jours, vous n'auriez pas de risques de vous enrhumer. Je suis bien souffrant de mi-

graine et d'Ã©tourdissement, mais j'espÃ¨re que vous me guÃ©rirez.

XCIV

Paris, 12 mars 1844.

C'est fort bien. Comme si je n'avais pas assez d'ennuis de toute espÃ¨ce! Cent visites Ã faire! Un libraire qui me fait envoyer un rapport de quarante pages Ã faire et Ã discuter! Des Ã©preuves Ã corriger! Il me semble que vous devriez bien, sachant tout cela, m'Ã©crire au moins quelques lignes d'encouragement. Je suis Ã peu prÃ¨s Ã bout de mon courage et de ma patience. Heureusement, cela finit jeudi prochain[1].--Jeudi Ã une heure, je serai redevenu un bipÃ¨de ordinaire; d'ici lÃ , est-ce trop vous demander que quelques mots tendres comme vous en avez trouvÃ© la derniÃ¨re fois que nous nous sommes vus? Il est trois heures, et je vous quitte pour mes Ã©preuves de _Mademoiselle ArsÃ¨ne Guillot._--Lundi ou plutÃ´t mardi.

[1] Sa rÃ©ception Ã l'AcadÃ©mie des inscriptions et belles-lettres.

XCV

Jeudi soir, 15 mars 1844.

Cela m'a fait un sensible plaisir[1], d'autant plus que je m'attendais Ã une dÃ©faite. On m'apportait les bulletins Ã mesure

qu'ils s'Ã©laboraient. Il me semblait impossible de rÃ©ussir; ma mÃ¨re, qui souffrait depuis quelques jours d'un rhumatisme aigu, a Ã©tÃ© guÃ©rie du coup.--J'en ai d'autant plus envie de vous voir. Essayez si je vous en aime mieux ou moins, et cela le plus tÃ´t possible. Je suis harassÃ© des courses que j'ai faites, car il faut maintenant remercier, et remercier amis et ennemis, pour montrer qu'on a de la grandeur d'Ã¢me. J'ai le bonheur d'avoir Ã©tÃ© black-boulÃ© par des gens que je dÃ©teste, car c'est un bonheur que de n'avoir pas le fardeau de la reconnaissance Ã l'Ã©gard des personnes qu'on estime peu. Ã crivez-moi, je vous prie, quand vous voulez que nous nous voyions.

J'ai bien envie que nous fassions quelque longue promenade.

Vous Ãªtes sorciÃ¨re, en effet, d'avoir si bien devinÃ© l'Ã©vÃ©nement. Mon HomÃ¨re m'avait trompÃ©, ou bien c'est Ã M. Vatout que s'adressait sa prÃ©diction menaÃ§ante.

Adieu, _dearest friend_! Entre mes Ã©preuves Ã corriger, mon rapport Ã faire, et un peu aussi le tracas que j'ai eu depuis trois jours, je n'ai guÃ¨re trouvÃ© le temps de dormir. Je vais essayer.--J'aurais d'assez drÃ´les d'histoires Ã vous conter des hommes et des choses.

[1] Sa nomination comme membre de l'AcadÃ©mie franÃ§aise.

XCVI

17 mars 1844.

Je vous remercie bien de vos compliments, mais je veux mieux encore. Je veux vous voir et faire une longue promenade. Je trouve cependant que vous avez pris la chose trop au tragique. Pourquoi pleurez-vous? les quarante fauteuils ne valaient pas une petite larme. Je suis excÃ©dÃ©, Ã©reintÃ©, dÃ©moralisÃ© et complÃ©tement _out of my wits_. Puis ArsÃ¨ne Guillot fait un _fiasco_ Ã©clatant et soulÃ¨ve contre moi l'indignation de tous les gens soi-disant vertueux, et particuliÃ¨rement des femmes Ã la mode qui dansent la polka et suivent les sermons du P. Ravignan; tant il y a que l'on dit que je fais comme les singes, qui grimpent au haut des arbres et qui, arrivÃ©s sur la plus haute branche, font des grimaces au monde. Je crois avoir perdu des voix par cette scandaleuse histoire; d'un autre cÃ´tÃ©, j'en gagne. Il se trouve des gens qui m'ont black-boulÃ© sept fois et qui me disent qu'ils ont Ã©tÃ© mes plus chauds partisans. Ne trouvez-vous pas que cela vaut bien la peine de faire ainsi le pÃ©chÃ© de mensonge, surtout pour le grÃ© que j'en sais aux gens? Tout ce monde oÃ¹ j'ai vÃ©cu presque uniquement depuis quinze jours me fait dÃ©sirer ardemment de vous voir. Au moins nous sommes sÃ»rs l'un de l'autre, et, quand vous me faites des mensonges, je puis vous les reprocher et vous savez vous les faire pardonner. Aimez-moi, quelque vÃ©nÃ©rable que je sois devenu depuis bientÃ´t trois jours.

XCVII

Paris, 26 mars 1844.

Je crains que le discours ne vous ait paru un peu long. J'espÃ¨re qu'il ne faisait pas aussi froid de votre cÃ´tÃ© que du mien. Je suis encore Ã grelotter. Nous aurions dÃ» faire une courte promenade ensemble aprÃ¨s la cÃ©rÃ©monie. Vous avez pu voir quelle horrible toux j'ai. Cela aurait presque pu passer pour de la cabale. Avant la sÃ©ance, l'orateur m'a fort priÃ© de lui dire dans quelle partie de la salle se trouvait la personne Ã qui il avait envoyÃ© des billets. L'avez-vous trouvÃ© mieux en costume qu'en frac? Vous pourrez me persuader bien des choses, mais jamais que vous parliez autrement que sÃ©rieusement de gÃ¢teaux quand vous avez faim. Je maintiens mon adjectif, et vous mÃªme en avez reconnu la justesse. Cela est facile Ã voir par le courroux que vous en montrez. Vous dites que vous ne savez que rÃªver et jouer.--Vous savez, en outre, cacher vos pensÃ©es, et c'est ce qui me dÃ©sole. Pourquoi, aprÃ¨s si longtemps que nous sommes ce que nous sommes l'un Ã l'autre, Ãªtes-vous encore Ã rÃ©flÃ©chir plusieurs jours avant de rÃ©pondre franchement Ã la question la plus simple? On dirait que vous soupÃ§onnez des piÃ¨ges partout. Adieu; j'ai Ã©tÃ© bien content de vous voir. J'ai eu de la peine Ã vous trouver cachÃ©e sous le chapeau de votre voisine. Autre enfantillage. Avez-vous vu ce que je vous ai envoyÃ©? en pleine AcadÃ©mie? Mais vous ne voulez jamais rien voir.

XCVIII

Lundi soir. Mars 1844.

Je commence, je crois, Ã comprendre votre Ã©nigme. En rÃ©flÃ©chissant Ã ce que vous m'avez dit aujourd'hui, j'arrive oÃ¹ m'avait dÃ©jÃ conduit une espÃ¨ce de divination instinctive; assurÃ©ment, mon plus grand ennemi ou, si vous voulez, mon rival dans votre cÅ ur, c'est votre orgueil; tout ce qui le froisse vous rÃ©volte. Vous suivez votre idÃ©e, peut-Ãªtre Ã votre insu, dans les plus petits dÃ©tails. N'est-ce pas votre orgueil qui est satisfait lorsque je baise votre main? Vous Ãªtes heureuse alors, m'avez-vous dit, et vous vous abandonnez Ã votre sensation parce que votre orgueil se plaÃ®t Ã une dÃ©monstration d'humilitÃ©. Vous voulez que je sois statue parce qu'alors vous Ãªtes ma vie. Mais vous ne voulez pas Ãªtre statue Ã votre tour; surtout, vous ne voulez pas cette Ã©galitÃ© de bonheur donnÃ© et reÃ§u, parce que tout ce qui est Ã©galitÃ© vous dÃ©plaÃ®t.

Que vous dirai-je Ã cela? que, si cet orgueil voulait se contenter de ma soumission et de mon humilitÃ©, il devrait Ãªtre content; je lui cÃ©derai toujours, pourvu qu'il laisse votre cÅ ur suivre ses bons mouvements. Pour moi, je ne mettrai jamais sur une mÃªme ligne mon bonheur et mon orgueil, et, si vous vouliez me suggÃ©rer des formules d'humilitÃ© nouvelles, je les adopterais sans hÃ©siter. Mais pourquoi de l'orgueil, c'est-Ã -dire de l'Ã©goÃ¯sme, entre nous? Ãªtes-vous donc insensible au plaisir de s'oublier l'un pour l'autre? Ce sentiment d'amitiÃ© si Ã©trange que nous Ã©prouvons tous les deux quelquefois, qui, ce matin, par exemple, nous a amenÃ©s lÃ oÃ¹ nous n'avions aucune _raison_ d'aller, n'est-ce pas une puissance plus douce et plus vive que toutes celles que vous pourrait donner votre dÃ©mon d'orgueil? Vous avez Ã©tÃ© si aimable ce matin, que je ne veux ni ne peux vous quereller. Je suis cependant d'une

humeur affreuse. Je vous disais que j'allais m'ennuyer Ã un dÃ®ner. Figurez-vous que je me suis trompÃ© de jour, que j'ai mortellement contrariÃ© des gens qui ne m'attendaient pas et qui me l'ont bien rendu. J'ai passÃ© ma soirÃ©e Ã regretter de n'Ãªtre pas seul chez moi avec mes souvenirs. Je m'attends Ã une mauvaise lettre de vous. J'ai voulu vous Ã©crire le premier, car je serai furieux sans doute aprÃ¨s-demain. Vous me rendrez doux comme un mouton si vous voulez. VoilÃ l'hiver revenu tout Ã fait. Comment avez-vous supportÃ© le froid de l'autre jour? celui-ci ne vous effiaye-t-il pas? Je ne sais si vous ferez bien de sortir demain; je crains la responsabilitÃ© du conseil, et j'aime mieux que vous dÃ©cidiez. VoilÃ encore de l'humilitÃ©.

XCIX

Strasbourg, 30 avril 1844.

Je suis encore ici, grÃ¢ce aux lenteurs du conseil municipal. Il m'a fallu passer un jour Ã faire de l'Ã©loquence la plus sublime pour les exhorter Ã restaurer une vieille Ã©glise. Ils rÃ©pondent qu'ils ont plus besoin de tabac que de monuments, et qu'ils feront un magasin de mon Ã©glise. Je partirai demain pour Colmar, et je pense Ãªtre Ã BesanÃ§on le lendemain, c'est-Ã -dire jeudi. Je n'y demeurerai guÃ¨re que le temps de jeter quelques fleurs sur la tombe de Nodier, et je tÃ¢cherai de revenir bien vite voir nos bois. La saison me semble ici plus avancÃ©e qu'Ã Paris. La campagne est admirable et d'un vert qu'aucun pinceau ne saurait imiter.

Je suis bien content de vous trouver si gaie; pour moi, je ne puis vous en dire autant. Il me semble que j'ai la fiÃ¨vre tous les soirs et je suis d'une humeur horrible. La cathÃ©drale, que j'aimais fort autrefois, m'a semblÃ© laide, et c'est Ã peine si les vierges sages et les folles de Sabine, de Steinbach, ont trouvÃ© grÃ¢ce devant moi. Vous avez bien raison d'aimer Paris. C'est, aprÃ¨s tout, la seule ville oÃ¹ l'on puisse vivre. OÃ¹ trouveriez-vous ailleurs ces promenades, ces musÃ©es oÃ¹ nous avions tant de choses Ã nous dire et tant de tendresses aussi? Je voudrais croire Ã ce que vous me promettez, c'est-Ã -dire que nous reprendrons notre causerie interrompue, comme si nous n'avions pas Ã©tÃ© sÃ©parÃ©s. Je suis sÃ»r de ce qui m'attend. Une Ã©paisse glace se sera formÃ©e. Vous ne me reconnaÃ®trez mÃªme pas. DussÃ©-je vous quereller encore, cela vaut mieux que de ne pas vous voir.

Adieu.

C

Paris, samedi 3 aoÃ»t 1844.

Je suppose que vous Ãªtes partie pour la campagne en prenant contre vos promesses un _french leave._ C'est fort aimable Ã vous. J'ai eu la naÃ¯vetÃ© d'attendre quelque signifiance de vous tous les jours. On se corrige difficilement. Dans le cas, trÃ¨s-peu probable, oÃ¹ vous seriez Ã Paris, et dans celui, encore plus improbable, oÃ¹ vous seriez curieuse d'assister Ã une sÃ©ance de l'AcadÃ©mie des inscriptions, j'ai deux billets Ã vos ordres. Cela est fort ennuyeux. En attendant, j'ai travaillÃ© de

mon mieux Ã ma difficile besogne, qui sera bientÃ´t terminÃ©e. Puis je partirai pour un mois ou deux. Si cela pouvait vous donner des remords ou, ce que j'aimerais bien mieux, l'envie de me voir, vous me feriez vite oublier ma mauvaise humeur.

CI

Paris, 19 aoÃ»t 1844.

. . . . . .

Il est tout Ã fait dÃ©cidÃ© que je partirai pour l'AlgÃ©rie du 8 au 10 du mois prochain. Je resterai ou plutÃ´t je courrai Ã§a et lÃ , jusqu'Ã ce que la fiÃ¨vre ou les pluies viennent m'interrompre. De toute faÃ§on, je ne vous reverrai qu'en janvier. Vous auriez dÃ» songer Ã cela avant de partir. Quand je dis que vous ne me reverrez que l'annÃ©e prochaine, cela dÃ©pend de vous. Pendant que vous apprenez le grec, j'Ã©tudie l'arabe. Mais cela me semble une langue diabolique, et jamais je ne pourrai en savoir deux mots. Ã€ propos de Syra, cette chaÃ®ne que vous aimez est allÃ©e en GrÃ¨ce et dans bien d'autres lieux. Je l'ai choisie parce qu'elle est d'un ancien travail antivulgaire. J'ai supposÃ© qu'elle vous plairait. Vous rappelle-t-elle nos promenades et nos causeries sans fin? Je suis allÃ© dimanche dÃ®ner chez le gÃ©nÃ©ral Narvaez, qui donnait son raout et pour la fÃªte de sa femme. Il n'y avait guÃ¨re que des Espagnoles. On m'en a montrÃ© une qui a voulu se laisser mourir de faim par amour, et qui s'Ã©teint tout doucement. Ce genre de mort doit vous sembler bien cruel. Il y en avait une autre, mademoiselle de ***, que le gÃ©nÃ©ral Serrano a plantÃ©e lÃ pour Sa grosse MajestÃ©

Catholique; mais elle n'en est pas morte, et a mÃªme l'air de se porter trÃ¨s-bien. Il y avait encore madame Gonzalez Bravo, sÅ ur de l'acteur Romea et belle-sÅ ur de la mÃªme MajestÃ©, qui, Ã ce qu'on dit, se fait un grand nombre de belles-sÅ urs. Celle-ci est trÃ¨s-jolie et trÃ¨s-spirituelle. Adieu. . . . . .

CII

Paris, lundi, septembre 1844

Nous nous sommes sÃ©parÃ©s l'autre jour Ã©galement mÃ©contents l'un de l'autre. Nous avions tort tous les deux, car c'est la force des choses qu'il fallait seulement accuser. Le mieux eÃ»t Ã©tÃ© de ne pas nous revoir de longtemps. Il est Ã©vident que nous ne pouvons plus maintenant nous trouver ensemble sans nous quereller horriblement. Tous les deux, nous voulons l'impossible: vous, que je sois une statue; moi, que vous n'en soyez pas une. Chaque nouvelle preuve de cette impossibilitÃ©, dont au fond nous n'avons jamais doutÃ©, est cruelle pour l'un et pour l'autre. Pour ma part, je regrette toute la peine que j'ai pu vous donner. Je cÃ¨de trop souvent Ã des mouvements de colÃ¨re absurde. Autant vaudrait-il se fÃ¢cher de ce que la glace est froide.

J'espÃ¨re que vous me pardonnerez maintenant; il ne me reste nulle colÃ¨re, seulement une grande tristesse. Elle serait moindre si nous ne nous Ã©tions pas quittÃ©s de la sorte. Adieu, puisque nous ne pouvons Ãªtre amis qu'Ã distance. Vieux l'un et l'autre, nous nous retrouverons peut-Ãªtre avec plaisir. En attendant, dans le malheur ou dans le bonheur, souvenez-vous de

moi. Je vous ai demandÃ© cela il y a je ne sais combien d'annÃ©es. Nous ne pensions guÃ¨re alors Ã nous quereller.

Adieu encore, pendant que j'ai du courage.

CIII

Paris, jeudi, 6 septembre 1844.

Il me semble que je vous ai vue en rÃªve. Nous sommes demeurÃ©s si peu de temps ensemble, que je ne vous ai rien dit de ce que je voulais vous dire. Vous-mÃªme, vous aviez l'air de ne pas trop savoir si j'Ã©tais une rÃ©alitÃ©. Quand nous verrons-nous? Je fais en ce moment le mÃ©tier le plus bas et le plus ennuyeux: je sollicite pour l'AcadÃ©mie des inscriptions. Il m'arrive les scÃ¨nes les plus ridicules, et souvent il me prend des envies de rire de moi-mÃªme, que je comprime pour ne pas choquer la gravitÃ© des acadÃ©miciens que je vais voir. C'est un peu Ã l'aveugle que je me suis embarquÃ©, ou plutÃ´t qu'on m'a embarquÃ© dans cette affaire. Mes chances ne sont point mauvaises, mais le mÃ©tier est des plus rudes, et le pire de tout, c'est que le dÃ©noÃ»ment se fera longtemps attendre: vraisemblablement jusqu'Ã la fin d'octobre, et peut-Ãªtre plus. Je ne sais si je pourrai aller en AlgÃ©rie cette annÃ©e. La seule rÃ©flexion qui me console, c'est que je resterai ici et que, par consÃ©quent, je vous verrai. Cela vous fera-t-il plaisir? Dites-moi que oui et gÃ¢tez-moi bien. Je suis tellement abruti par ces ennuyeuses visites, que j'ai besoin de toutes vos cÃ¢lineries, et des plus tendres, pour me donner un peu de courage et de vie.

Vous avez tort d'Ãªtre jalouse des inscriptions. J'y mets quelque amour-propre, comme Ã une partie d'Ã©checs engagÃ©e avec un adversaire habile; mais je ne crois pas que la perte ou le gain m'affecte le quart autant qu'une de nos querelles. Mais quel vilain mÃ©tier que celui de solliciteur! Avez-vous jamais vu des chiens entrer dans le terrier d'un blaireau? Quand ils ont quelque expÃ©rience, ils font une mine effroyable en y entrant, et souvent ils en sortent plus vite qu'ils n'y sont entrÃ©s, car c'est une vilaine bÃªte Ã visiter que le blaireau. Je pense toujours au blaireau en tenant le cordon de la sonnette d'un acadÃ©micien, et je me vois _in the mind's eye_ tout Ã fait semblable au chien que je vous disais. Je n'ai pas encore Ã©tÃ© mordu cependant. Mais j'ai fait de drÃ´les de rencontres.

Adieu.

CIV

Paris, 14 septembre 1844.

Tout Ã©tait prÃªt et nous allions partir aujourd'hui, quand est venue une bourrasque qui a jetÃ© nos projets au vent. Il y a conflit entre la guerre et l'intÃ©rieur. La guerre ne veut point de nous. Nous restons, ou, pour mieux dire, je ne vais pas en Afrique. Je vais passer une quinzaine de jours en courses et je reviendrai Ã Paris. Ã€ part la vexation qui accompagne tout projet avortÃ©, et le regret trÃ¨s-vif d'avoir employÃ© deux mois Ã apprendre un tas de choses inutiles, j'ai pris mon parti avec la plus grande impassibilitÃ©. Peut-Ãªtre devinerez-vous pourquoi.

J'ai trouvÃ© dans votre derniÃ¨re lettre quelques phrases malsonnantes pour lesquelles je pourrais bien vous faire la guerre, si je ne trouvais, comme vous, qu'il est inutile et, qui plus est, dangereux et triste de se disputer Ã distance.--Je ne me reprÃ©sente pas trop comment vous passez les vingt-quatre heures de la journÃ©e. Je trouve bien l'emploi de seize, mais il y en a dix sur lesquelles je voudrais des dÃ©tails. Lisez-vous toujours HÃ©rodote? Mais quel dommage que vous n'essayiez pas un peu de l'original avec la traduction de Lanher, que vous avez, je pense! vous n'aurez guÃ¨re d'autre difficultÃ© que l'excÃ¨s des á½µ ioniens. Si vous avez Ã votre disposition l'_Anabase_ de XÃ©nophon, vous pourrez y prendre plaisir, surtout si vous avez une carte d'Asie sous les yeux. Je ne me rappelle guÃ¨re les dialogues marins. Lisez plutÃ´t _Jupiter confondu_, ou bien _Jupiter tragique_, ou bien _le Festin_ ou _les Lapithes_, Ã moins que vous ne m'en gardiez l'Ã©trenne.

Je suis sÃ»r que vous Ãªtes florissante, toute robes et fleurs, et j'ose vous conseiller des lectures grecques! Adieu; Ã©crivez-moi vite et ne vous moquez pas de moi. Je partirai lundi pour aller je ne sais oÃ¹, mais pas trop loin, selon tous mes calculs.

CV

Poitiers, 15 septembre 1844.

Si je rÃ©ponds tard Ã votre lettre du mois dernier, que je trouve ici, ce n'est pas, comme votre mauvaise conscience vous le dirait, par reprÃ©sailles pour la lenteur que vous avez mise Ã me donner de vos nouvelles. Vous avez passÃ© dix jours entiers

sans que l'idÃ©e de m'Ã©crire une ligne vous vÃ®nt entÃªte, et c'est bien mal. Vous me parlez de vos contemplations Ã D... Je crois que vous vous y Ãªtes fort amusÃ©e, et je ne puis m'empÃªcher de croire que vous ne vous amusez que quand vous trouvez occasion de faire des coquetteries. Pour moi, j'ai menÃ© une vie maussade au dernier point depuis mon dÃ©part de Paris. Comme Ulysse, j'ai vu beaucoup de mÅ urs, d'hommes et de villes. J'ai trouvÃ© les unes et les autres trÃ¨s-laides. Puis j'ai eu quelques accÃ¨s de fiÃ¨vre, qui m'ont Ã©tonnÃ© et chagrinÃ© en me montrant comme je dÃ©cline. J'ai trouvÃ© le pays le plus plat et le plus insignifiant de la France; mais il y a beaucoup de bois et de grands arbres et des solitudes oÃ¹ j'aurais bien aimÃ© Ã vous rencontrer. Votre souvenir se reprÃ©sente Ã moi maintenant dans une foule de lieux, mais je le lie surtout aux bois et aux musÃ©es. Si vous avez quelque plaisir Ã occuper une place dans ma mÃ©moire, et une grande place, vous devez penser qu'avec la vie que je mÃ¨ne, je ne vous oublie pas. Tel arbre me rappelle telle conversation. Je passe mon temps Ã mÃ©diter sur nos promenades. J'admire beaucoup Scribe d'avoir fait rire un public vertueux et nÃ©o-catholique avec les prix de vertu. Je suis Ã©galement surpris de ce que vous me dites de son dÃ©bit. Autrefois, il lisait comme un fiacre. Il faut croire que c'est l'habit acadÃ©mique qui donne cet aplomb, et cela me rend un peu d'espoir.

Depuis mon dÃ©part, je n'ai pas dÃ©ballÃ© deux fois mon discours, et, si cela continue, je ne crois pas, en vÃ©ritÃ©, que j'y puisse changer une ligne. Je m'attends qu'au dernier moment je serai Ã©pouvantÃ© de la quantitÃ© de sottises que j'aurai laissÃ©es. Tant que je n'aurai pas tournÃ© mon timon vers Paris, je ne saurai pas l'Ã©poque de mon retour avec quelque certi-

tude. Si mon gouvernement ne me force pas Ã aller plus loin que Saintes, je crois que nous arriverons Ã peu prÃ¨s en mÃªme temps. Quel bonheur si nous pouvions nous voir dÃ¨s le lendemain! Adieu; Ã©crivez-moi Ã Saintes, je pense y Ãªtre bientÃ´t et m'y arrÃªter quelques jours.

CVI

Parthenay, 17 septembre 1844.

Votre lettre, que j'ai reÃ§ue Ã Saintes, a fait un peu diversion aux tribulations que j'y Ã©prouvais. J'Ã©tais fort empÃªchÃ© Ã plonger dans le dÃ©sespoir quatre mille de mes concitoyens qui m'envoyaient des dÃ©putations et me faisaient des discours fabuleux.

Entre mon devoir et ma sensibilitÃ© naturelle, j'Ã©tais fort malheureux. Enfin, j'ai pris le parti le plus sage, et j'ai tranchÃ© du proconsul. D'ici Ã un an, je n'oserais pas repasser Ã Saintes. Je vois avec plaisir que vous vous souvenez de Paris Ã D... J'avais craint que vous n'eussiez oubliÃ© nos bois et nos gazons Ã©maillÃ©s. Pour moi, j'y pense toujours plus vivement, surtout Ã prÃ©sent que je viens de faire un pas vers Paris. Suivant toute apparence, je vous y prÃ©cÃ©derai. J'y serai dans dix jours au plus tard, Ã moins d'accidents que je ne puis prÃ©voir. Et vous? voilÃ le plus important. Ã tre Ã Paris sans vous me semblera bien plus dur que de courir les champs comme je fais Ã prÃ©sent. J'ai une soif de vous voir que vous ne pouvez comprendre. Pourrez-vous, voudrez-vous revenir pour dire adieu Ã vos domaines de la rive gauche? je cherche Ã n'y pas penser,

mais je n'y puis rÃ©ussir. Pour me prÃ©parer aux dÃ©ceptions comme Scapin quand il revenait de voyage, je cherche Ã me reprÃ©senter _Your Ladyship_, statue cuirassÃ©e aussi mÃ©chante quelle m'est apparue quelquefois. J'ai beau faire, je vous vois toujours telle que vous avez Ã©tÃ© la derniÃ¨re fois que nous nous assÃ®mes si commodÃ©ment sur un quartier de roc. Vraiment, je le crois un peu, d'abord parce que vous me l'avez promis, et puis je ne me persuaderai jamais que nous ayons pu changer tous les deux aprÃ¨s avoir Ã©tÃ© aussi unis de pensÃ©e. Si vous songez Ã revenir, Ã©crivez-moi Ã Blois, j'y serai bientÃ´t, ou bien aprÃ¨s le 25 Ã Paris, et dites-moi quand je pourrai vous voir et le plus tÃ´t possible. Je vous Ã©cris d'une horrible ville de chouans et d'une auberge abominable, oÃ¹ l'on fait un bruit infernal. On met tant de cheveux dans tout ce qu'on me donne Ã dÃ®ner, que je mange Ã peine. J'ai trouvÃ© aujourd'hui Ã Saint-Maixent des femmes avec la coiffure du XIVe siÃ¨cle, et des corsages presque du mÃªme temps qui laissent voir la chemise, laquelle est en toile Ã torchon, boutonnÃ©e sous le cou et fendue comme celle des hommes. MalgrÃ© le pain d'Ã©pice qui est dessous, cela me semble trÃ¨s-joli. Je me suis presque foulÃ© la main aujourd'hui et je n'ai plus la force d'Ã©crire.

Adieu.

CVII

Perpignan, 14 novembre.

. . . . . .

Vous aviez Ã©tÃ© si longtemps sans m'Ã©crire, que je commenÃ§ais Ã Ãªtre inquiet. Et puis j'Ã©tais tourmentÃ© d'une idÃ©e saugrenue que je n'ai pas osÃ© vous dire. Je visitais les arÃ¨nes de NÃ®mes avec l'architecte du dÃ©partement, qui m'expliquait longuement les rÃ©parations qu'il avait fait faire, lorsque je vis, Ã dix pas de moi, un oiseau charmant, un peu plus gros qu'une mÃ©sange, le corps gris de lin, avec les ailes rouges, noires et blanches. Cet oiseau Ã©tait perchÃ© sur une corniche et me regardait fixement. J'interrompis l'architecte pour lui demander le nom de cet oiseau. C'est un grand chasseur, et il me dit qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Je m'approchai, et l'oiseau ne s'envola que lorsque j'Ã©tais assez prÃ¨s de lui pour le toucher. Il alla se poser Ã quelques pas de lÃ , me regardant toujours. Partout oÃ¹ j'allais, il semblait me suivre, car je l'ai retrouvÃ© Ã tous les Ã©tages de l'amphithÃ©Ã¢tre. Il n'avait pas de compagnon et son vol Ã©tait sans bruit, comme celui d'un oiseau nocturne.

Le lendemain, je retournai aux arÃ¨nes et je revis encore mon oiseau. J'avais apportÃ© du pain, que je lui jetai. Il le regarda, mais n'y toucha pas. Je lui jetai ensuite une grosse sauterelle, croyant Ã la forme de son bec qu'il mangeait des insectes, mais il ne parut pas en faire cas. Le plus savant ornithologiste de la ville me dit qu'il n'existait pas dans le pays d'oiseau de cette espÃ¨ce.

Enfin, Ã la derniÃ¨re visite que j'ai faite aux arÃ¨nes, j'ai rencontrÃ© mon oiseau toujours attachÃ© Ã mes pas, au point qu'il est entrÃ© avec moi dans un corridor Ã©troit et sombre oÃ¹ lui, oiseau de jour, n'aurait jamais dÃ» se hasarder.

Je me souvins alors que la duchesse de Buckingham avait vu son mari sous la forme d'un oiseau le jour de son assassinat, et

l'idÃ©e me vint que vous Ã©tiez peut-Ãªtre morte et que vous aviez pris cette forme pour me voir. MalgrÃ© moi, cette bÃªtise me tourmentait, et je vous assure que j'ai Ã©tÃ© enchantÃ© de voir que votre lettre portait la date du jour oÃ¹ j'ai vu pour la premiÃ¨re fois mon oiseau merveilleux.

Je suis arrivÃ© ici avec un temps affreux. Une pluie comme on n'en voit jamais dans le Nord a inondÃ© toute la campagne, coupÃ© les routes, changÃ© tous les ruisseaux en grosses riviÃ¨res. 11 m'est impossible de sortir de la ville pour aller Ã Serrabonne, oÃ¹ j'ai affaire. Je ne sais combien de temps cela durera.

Il y a une foire Ã Perpignan, et de plus les Espagnols qui fuient l'Ã©pidÃ©mie encombrent la ville, si bien que je n'ai pu trouver Ã me loger dans une auberge. Si je n'Ã©tais parvenu Ã Ã©mouvoir la commisÃ©ration d'un chapelier, j'aurais Ã©tÃ© rÃ©duit Ã coucher dans la rue. Je vous Ã©cris dans une petite chambre bien froide, Ã cÃ´tÃ© d'une cheminÃ©e qui fume, maudissant la pluie qui bat mes vitres. La servante qui me sert ne parle que catalan et ne me comprend que lorsque je lui parle espagnol. Je n'ai pas un livre et je ne connais personne ici. Enfin, le pire de tout, c'est que, si le vent du nord ne s'Ã©lÃ¨ve pas, je resterai ici je ne sais combien de jours, sans mÃªme la ressource de retourner Ã Narbonne, car le pont qui pouvait assurer ma retraite ne tient plus Ã rien, et, si l'eau grossit, il sera emportÃ©. Admirable situation pour faire des rÃ©flexions et pour Ã©crire ses pensÃ©es. Mais des pensÃ©es, je n'en ai guÃ¨re maintenant. Je ne sais que m'impatienter. J'ai Ã peine la force de vous Ã©crire. Vous ne me parlez pas d'une lettre que je vous ai Ã©crite d'Arles. Peut-Ãªtre s'est-elle croisÃ©e avec la vÃ´tre?

J'ai Ã©tÃ© Ã la fontaine de Vaucluse, oÃ¹ j'ai eu quelque envie d'Ã©crire votre nom; mais il y avait tant de mauvais vers, de Sophies,de Carolines, etc., que je n'ai pas voulu profaner votre nom en le mettant en si mauvaise compagnie. C'est l'endroit le plus sauvage du monde. Il n'y a que de l'eau et des rochers. Toute la vÃ©gÃ©tation se rÃ©duit Ã un figuier qui a poussÃ© je ne sais comment au milieu des pierres, et Ã des capillaires trÃ¨s-Ã©lÃ©gantes dont je vous envoie un Ã©chantillon. Lorsque vous avez bu du sirop de capillaire pour un rhume, vous ne saviez peut-Ãªtre pas que cette plante avait une forme aussi jolie.

Je serai Ã Paris vers le 15 du mois prochain. Je ne sais pas du tout quelle route je prendrai. Il est possible que je revienne par Bordeaux. Mais, si le temps ne s'amÃ©liore pas, je reviendrai par Toulouse. Je serai alors Ã Paris quinze jours plus tÃ´t. J'espÃ¨re trouver une lettre de vous Ã Toulouse. S'il n'y en avait pas, je vous en voudrais mortellement.

Adieu.

CVIII

Paris, 5 dÃ©cembre 1844.

J'avais jurÃ© de ne pas vous Ã©crire, mais je ne sais pas si j'aurais pu tenir mon serment encore longtemps. Pourtant, je ne pensais pas que vous fussiez souffrante. Notre promenade avait Ã©tÃ© si heureuse! Je ne croyais pas possible que vous pussiez en garder un mauvais souvenir. Il paraÃ®t que ce qui vous irrite, c'est que je suis plus entÃªtÃ© que vous. VoilÃ une belle raison

et dont vous devez bien vous faire gloire. Ne devriez-vous pas plutÃ´t avoir honte de m'avoir rendu tel! Et puis vous dites que je suis dur, et vous me demandez si je m'en aperÃ§ois. Franchement, non. Pourquoi ne m'avertissez-vous pas? Si je l'ai Ã©tÃ©, je vous en demande pardon. Il me semble qu'en nous en allant, vous n'aviez pas un seul grain de colÃ¨re contre moi. Je vous croyais aussi confiante, aussi intime que je l'Ã©tais pour vous. Vous dirai-je que c'est le souvenir le plus doux que j'ai conservÃ© de notre promenade? Quand je vous vois ainsi, vous me rendez bien heureux. Si vous aviez alors de la colÃ¨re, cela fait honneur Ã votre dissimulation. Mais j'aime mieux croire aux secondes pensÃ©es que de croire que vous n'Ã©tiez pas sincÃ¨re alors. Dites-moi si je me trompe.

J'ai commencÃ© ce soir le dessin que vous commandez. C'est difficile Ã faire. Je voudrais vos instructions. Vous tenez donc Ã ce champ de chardons? Vous dites qu'il vous paraÃ®t l'un des plus beaux lieux du monde. Je vous apporterai mon esquisse et aussi votre portrait. Je vous ai donnÃ© vos yeux mauvais. Ne croyez pas que telle est leur expression ordinaire. J'en connais une meilleure, d'autant plus prÃ©cieuse qu'elle est plus rare. Vous verrez tout cela et vous donnerez vos ordres. Vous voudrez bien, pour le payement, vous rappeler que je ne suis pas un peintre ordinaire, ce n'est pas l'Å uvre que vous devrez payer, c'est la peine et le temps. Enfin, il est toujours bien de se montrer gÃ©nÃ©reux avec les artistes.

Pendant que vous vous guÃ©rissiez de votre colÃ¨re, j'en avais presque contre vous. Je m'Ã©tais figurÃ© que vous m'Ã©cririez plus tÃ´t. C'est en partie pour avoir attendu votre lettre, en partie par mauvais sentiment d'orgueil, que je ne vous

ai pas prÃ©venue. Vous voyez que je m'accuse aussi de mes mÃ©faits. Pardonnez-moi celui-lÃ . Au moins ce n'Ã©tait pas le passÃ© qui me rendait injuste.

Depuis que je vous ai vue, j'ai Ã©tÃ© presque toujours trÃ¨s-souffrant; je croyais que c'Ã©tait la leÃ§on d'espagnol sur Â«la large terreÂ», comme dit HomÃ¨re. Votre lettre m'a remis. Je crois maintenant que c'est la mine que vous aviez en nous quittant qui en Ã©tait cause. Vous n'avez pas daignÃ© tourner la tÃªte pour me dire adieu.--Nous aurons bien des pardons Ã nous demander tous les deux pour toutes nos mauvaises pensÃ©es!

Il est une heure indue, mon feu est Ã©teint et je grelotte. Je vous dis encore adieu et vous remercie de cÅ ur de m'avoir Ã©crit. Il y a huit jours que j'attends cette lettre. N'Ãªtes-vous pas entÃªtÃ©e aussi!

CIX - CX

Paris, jeudi 7 fÃ©vrier 1845.

Tout s'est passÃ© mieux que je ne l'espÃ©rais[1]. Je me suis trouvÃ© un aplomb rare. Je ne sais si le public a Ã©tÃ© content de moi, je le suis de lui.

[1] Sa rÃ©ception Ã l'AcadÃ©mie franÃ§aise.

Vendredi, 8 fÃ©vrier 1845.

Puisque vous ne m'avez pas trouvÃ© trop ridicule, tout est bien. Je n'aurais pas Ã©tÃ© content de vous savoir lÃ , voyant

mon habit couleur d'estragon et ma figure idem.--Pourquoi pas demain? autrement, il faudrait attendre Ã mercredi prochain, et je n'en aurais pas le courage. Nous en aurons long Ã nous raconter. J'aurais perdu tout mon aplomb si je vous avais sue lÃ .

CXI

Toulouse, 18 aoÃ»t 1845.

Je viens de trouver ici votre lettre; c'est fort heureux, car j'Ã©tais furieux de n'avoir pas eu de vos nouvelles Ã Poitiers comme je m'y attendais. Vous me direz que j'avais tort de m'attendre Ã ce que vous penseriez Ã moi plus tÃ´t que vous n'avez fait. Que voulez-vous! je ne puis m'habituer Ã vos faÃ§ons. Vous n'Ãªtes jamais plus prÃ¨s de m'oublier que lorsque vous m'avez persuadÃ© que vous pensiez Ã moi. Heureusement qu'entre tous ces oublis il y a des souvenirs, et j'y pense sans cesse. Je ne vois pas de ces belles grottes dont vous me parlez et je n'en ai pas besoin pour que bien des idÃ©es tristes et gaies me viennent par la tÃªte. Je ne suis pas difficile en matiÃ¨re de paysage, comme vous le savez. Je n'y fais pas attention quand je me promÃ¨ne avec vous. Je voudrais bien vous gÃ¢ter comme vous me le demandez. Mais je suis de trop mauvaise humeur. Je viens de passer quinze jours sans dÃ©colÃ©rer, d'abord contre le temps, puis contre les architectes, puis contre vous et contre moi-mÃªme. Le temps, qui avait Ã©tÃ© des plus affreux ces jours passÃ©s, s'est remis subitement au beau hier, mais avec une chaleur accablante, accompagnÃ©e d'un vent de sirocco qui m'Ã´te toutes mes forces. J'ai passÃ© vingt-quatre heures chez un

dÃ©putÃ©, et, si j'avais l'ambition d'Ãªtre un homme politique, cette visite-lÃ m'aurait complÃ¨tement fait changer d'avis. Quel mÃ©tier! quels gens il faut voir, mÃ©nager, flatter! Je dirai comme Hotspur: _I had rather be a kitten and cry mew._ Esclavage pour esclavage, j'aime mieux la cour d'un despote; au moins, la plupart des despotes se lavent les mains. Je suis fÃ¢chÃ© d'apprendre que vous partiez si tard pour D...; c'est-Ã -dire je crains que vous n'en reveniez bien tard. Ce qui me fait prendre patience dans mon mÃ©tier, c'est de penser que, lorsque je serai de retour, je vous retrouverai en face de ces lions de l'Institut, et qu'aprÃ¨s m'avoir fait grise mine pendant un quart d'heure, vous me ferez oublier tous mes ennuis. Combien de temps passerez-vous Ã D...? VoilÃ ce que je me demande Ã prÃ©sent; trÃ¨s-probablement, vous irez en Angleterre, et lady M... vous exposera encore ses belles thÃ©ories _about the baseness of being in love._ Je voudrais bien que vous fussiez la premiÃ¨re figure amie qui se prÃ©sentÃ¢t Ã moi aussitÃ´t aprÃ¨s mon retour. Malheureusement, cela ne sera pas et vous attendrez qu'il n'y ait plus une feuille aux arbres pour revenir Ã Paris. Dieu sait si vous n'y reviendrez point Anglaise aux trois quarts? Dites-moi bien que cela ne sera pas, que vous tÃ¢cherez de ne pas rester trop longtemps, et que vous ne serez pas pire que vous n'Ãªtes. C'est dÃ©jÃ bien assez comme cela. Ã crivez-moi Ã Montpellier, d'oÃ¹ je vous rapporterai un sachet, puis Ã Avignon. Je calcule mes heures de faÃ§on Ã Ãªtre de retour le 20 septembre. Ce sera difficile, mais j'espÃ¨re bien y parvenir.

Adieu; votre lettre finit bien, mais pourquoi ne me parlez-vous pas comme vous Ã©crivez quelquefois?

CXII

Avignon, 5 septembre 1845.

Je remercie ces gens malades qui vous retiennent Ã Paris. Je vous remercie encore plus vous-mÃªme, si vous pensez moins Ã leurs rhumatismes qu'au plaisir que vous me ferez en restant. Suivant toute apparence, je serai de retour dans une quinzaine de jours, ou plutÃ´t je ferai une halte dans mes foyers, entre mon voyage du Midi et celui du Nord; le second sera, j'espÃ¨re, des plus courts et vous ne vous en apercevrez sans doute pas. Je me rÃ©jouis de vous savoir en si bonne santÃ©. Pour moi, je n'en puis dire autant. Je suis souffrant depuis mon dÃ©part; j'avais comptÃ© sur le beau temps et sur le soleil du Languedoc pour me remettre; mais il est demeurÃ© sans effet. Aujourd'hui, je reviens accablÃ© de fatigue d'une trÃ¨s-longue course, oÃ¹ j'ai fait plus de mauvais sang que je n'en fais ordinairement quand vous ne vous en mÃªlez pas. Je suis tout Ã©tourdi et je vois presque double; pendant que vous mangez des pÃªches fondantes, j'en mange de jaunes trÃ¨s-acides et d'un goÃ»t singulier qui n'est pas trop dÃ©plaisant et que je voudrais vous faire connaÃ®tre. Je mange des figues de toutes couleurs; mais je n'ai nul appÃ©tit Ã tout cela. Je m'ennuie horriblement le soir, et je commence Ã regretter la sociÃ©tÃ© des bipÃ¨des de mon espÃ¨ce. Je ne compte point les provinciaux pour quoi que ce soit. Ce sont des choses Ã mes yeux souvent fatigantes, mais tout Ã fait Ã©trangÃ¨res au cercle de mes idÃ©es. Ces MÃ©ridionaux sont d'Ã©tranges gens: tantÃ´t je leur trouve de l'esprit, tantÃ´t il me semble qu'ils n'ont que de la vivacitÃ©. Ce voyage me les fait voir un peu plus en laid qu'Ã l'ordinaire. Mon seul plaisir, dans le pays assez beau que je parcours, serait de rÃªvasser Ã mon aise,

et je n'en ai pas le temps. Vous devinez Ã quoi j'aimerais rÃªver, et avec qui? Je voudrais vous raconter quelques histoires dignes d'Ãªtre envoyÃ©es Ã deux cents lieues: malheureusement, je n'en apprends pas qui se puissent raconter. J'ai vu l'autre jour les ravages d'un torrent qui a noyÃ© cent vingt chÃ¨vres, rasÃ© des maisons, et vous avez eu mieux que cela Ã Paris; mais ce que vous n'y trouverez jamais, c'est une vue comme celle qu'on rencontre Ã chaque pas quand on parcourt le Comtat. Venez-y, ou plutÃ´t atlendez-moi Ã Paris et promenons-nous dans nos bois, que je trouverai alors admirables. Ã crivez-moi Ã VÃ©zelay (Yonne).

CXIII

Barcelone, 10 novembre 1845.

Me voici arrivÃ© au terme de mon long voyage sans rencontrer de trabucayres ni de riviÃ¨res dÃ©bordÃ©es, ce qui est encore plus rare. J'ai Ã©tÃ© admirablement reÃ§u par mon archiviste, qui avait dÃ©jÃ prÃ©parÃ© ma table et mes bouquins, oÃ¹ je vais assurÃ©ment perdre le peu d'yeux qui me restent. Il faut, pour arriver Ã son _despacho_; traverser une salle gothique du XIVe siÃ¨cle et une cour de marbre plantÃ©e d'orangers hauts comme nos tilleuls, et couverts de fruits mÃ»rs. Cela est fort poÃ©tique, comme, aussi mon appartement, qui me rappelle les caravansÃ©rails de l'Asie pour le luxe et les conforts. On est cependant mieux ici qu'en Andalousie, mais les natifs sont infÃ©rieurs en tout aux Andalous. Ils ont de plus un dÃ©faut majeur Ã mes yeux ou plutÃ´t Ã mes oreilles: c'est que je n'en-

tends rien Ã leur baragouin. J'ai trouvÃ© Ã Perpignan deux bohÃ©miens superbes qui tondaient des mules. Je leur ai parlÃ© _calÃ³_, Ã la grande horreur d'un colonel d'artillerie qui m'accompagnait, et il s'est trouvÃ© que j'Ã©tais bien plus fort qu'eux et qu'ils ont rendu Ã ma science un Ã©clatant tÃ©moignage dont je n'ai pas Ã©tÃ© peu fier. Le rÃ©sumÃ© de mes impressions de voyage, c'est que ce n'Ã©tait pas la peine d'aller si loin et que j'aurais peut-Ãªtre achevÃ© mon histoire aussi bien sans aller secouer la vÃ©nÃ©rable poussiÃ¨re des archives d'Aragon. C'est un trait d'honnÃªtetÃ© de ma part dont mon biographe, j'espÃ¨re, me tiendra compte. En route, quand je ne dormais pas, c'est-Ã -dire pendant presque toute la route, j'ai fait mille chÃ¢teaux en Espagne auxquels il manque votre approbation. RÃ©pondez-moi sur-le-champ et mettez l'adresse en trÃ¨s-gros et lisibles caractÃ¨res.

CXIV

Madrid, 18 novembre 1845.

Me voici installÃ© ici depuis une semaine et plus, avec un grand froid, quelquefois de la pluie, un temps tout semblable Ã celui de Paris. Seulement, je vois tous les jours des montagnes dont la cime est couverte de neige, et je vis familiÃ¨rement avec de trÃ¨s-beaux Velasquez. GrÃ¢ce Ã la lenteur ineffable des gens de ce pays-ci, je n'ai commencÃ© que d'aujourd'hui seulement Ã mettre le nez dans les manuscrits que j'Ã©tais venu consulter. Il a fallu une dÃ©libÃ©ration acadÃ©mique pour me permettre de les examiner, et je ne sais combien d'intrigues pour obtenir

des renseignements sur leur existence. D'ailleurs, cela me semble peu de chose et ne valait pas la peine de faire un si long voyage. Je pense que j'aurai fini mes perquisitions assez promptement, c'est-Ã -dire avant la fin du mois.

J'ai trouvÃ© ce pays-ci fort changÃ© depuis ma derniÃ¨re visite. Les gens que j'avais laissÃ©s amis sont ennemis mortels. Plusieurs de mes anciennes connaissances sont devenues de grands seigneurs, et trÃ¨s-insolents. Somme toute, je me plais moins Ã Madrid en 1845 qu'en 1840. Ici, l'on pense tout haut et l'on ne se gÃªne guÃ¨re pour personne. On a une franchise qui nous surprend fort, nous autres FranÃ§ais, et qui m'Ã©tonne d'autant plus que vous m'avez habituÃ© Ã tout autre chose. Vous devriez aller faire un tour de l'autre cÃ´tÃ© des PyrÃ©nÃ©es pour prendre une leÃ§on de vÃ©racitÃ©. Vous ne sauriez vous faire une idÃ©e des figures qu'on a quand l'objet aimÃ© n'arrive pas Ã l'heure oÃ¹ on l'attend, ni du bruit des soupirs qu'on laissÃ© Ã©chapper librement; on est tellement habituÃ© Ã des scÃ¨nes semblables, qu'il n'y a pas de scandale ni de cancans. Chacun et chacune savent qu'ils seront de mÃªme dimanche. Est-ce bien? est-ce mal? je me demande cela tous les jours sans conclure. Je vois les amants heureux et je trouve qu'ils abusent de l'intimitÃ© et de la confiance. L'un raconte ce qu'il a mangÃ© Ã son dÃ®ner, l'autre donne des dÃ©tails peu ragoÃ»tants sur un rhume qui le tient. Le plus romanesque des amants n'a pas la moindre idÃ©e de ce que nous nommons galanterie. Les amants ne sont, Ã vrai dire, ici que des maris non autorisÃ©s par l'Ã glise. Ils sont les souffre-douleur des maris vÃ©ritables, font les commissions et gardent madame quand elle prend mÃ©decine. Il fait si froid, que je n'irai pas Ã TolÃ¨de comme je me l'Ã©tais proposÃ©. Il n'y a pas de taureaux par la

mÃªme raison. En revanche, on annonce force bals qui m'ennuient fort. J'irai aprÃ¨s-demain chez Narvaez, ou je verrai probablement Sa MajestÃ© Catholique. Vous pouvez m'Ã©crire ici, si vous me rÃ©pondez courrier par courrier; sinon, Ã Bayonne, poste restante. Je pense quand je m'ennuie, c'est-Ã -dire tous les jours, que vous viendrez peut-Ãªtre me voir Ã mon dÃ©barquement, et cette idÃ©e me ranime. MalgrÃ© votre infernale coquetterie et votre aversion pour la vÃ©ritÃ©, je vous aime mieux que toutes ces personnes si franches. N'abusez pas de cet aveu.

Adieu.

CXV

Paris, lundi 19 janvier 1846.

Je suis bien fÃ¢chÃ© que vous n'ayez pas plus de courage. Il ne faut jamais attendre les douleurs en matiÃ¨re de dents, et c'est parce qu'on n'ose pas aller chez le dentiste qu'on se prÃ©pare des souffrances abominables. Allez donc chez Brewster ou chez tout autre plus tÃ´t que plus tard. Si vous le dÃ©sirez, j'irai avec vous et je vous tiendrai, s'il le faut. Croyez, du reste, que c'est l'homme le plus habile en son genre et qui est, en outre, conservateur par systÃ¨me.--Vous Ãªtes bien bonne de vous reprocher le rÃ©cit pathÃ©tique que vous m'avez fait. Vous auriez dÃ», au contraire, vous rÃ©jouir de m'avoir fait faire une bonne action. Il n'y a rien que je mÃ©prise et mÃªme que je dÃ©teste autant que l'humanitÃ© en gÃ©nÃ©ral; mais je voudrais Ãªtre assez riche pour Ã©carter de moi toutes les

souffrances des individus. Vous ne me dites pas ce qui m'intÃ©resserait le plus, c'est-Ã -dire quand je pourrai vous voir. Cela me prouve que vous n'en avez nulle envie. Voulez-vous faire une promenade mercredi? Si vous Ã©tiez prise parles dents, ne venez pas. Si vous aviez toute autre maladie je n'admettrais pas d'excuse, parce que je n'y croirais pas.

CXVI

Paris, 10 juin 1846.

En ouvrant le paquet de livres, j'ai eu la bÃªtise de croire que je trouverais un mot de vous, et que le beau soleil vous aurait inspirÃ©e. Pas une ligne! Je me suis mis Ã relire votre lettre de ce matin, que j'ai trouvÃ©e un peu bien sÃ¨che Ã la seconde lecture. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je remarque l'espÃ¨ce de bascule trÃ¨s-impartiale de votre correspondance et, en gÃ©nÃ©ral, de toute votre conduite Ã mon Ã©gard. Vous n'Ãªtes jamais plus prÃ¨s de me faire quelque mÃ©chancetÃ© que lorsque vous venez d'Ãªtre bonne et gracieuse pour moi. Vous m'aviez promis de me donner un jour bientÃ´t. Mais, si j'attendais l'exÃ©cution de vos promesses, la patience que le ciel m'a dÃ©partie ne suffirait pas. L'autre jour, vous Ã©tiez aussi insouciante en me disant adieu qu'en me disant bonjour. Ce n'Ã©tait pas cela l'avant-derniÃ¨re fois. C'est un phÃ©nomÃ¨ne trÃ¨s-curieux que l'eau qui a bouilli se gÃ¨le plus facilement que l'eau froide. Vous illustrez cette chimie-lÃ . En me quittant, vous aviez votre air de bouderie; aussi je m'attends que vous serez charmante mercredi. Il faudra revoir nos jolies promenades sa-

blÃ©es pour nous. Vous me ferez grand plaisir en acceptant. Mais c'est ce qui ne vous touche que mÃ©diocrement. Si vous avez quelque curiositÃ©, elle sera rÃ©compensÃ©e par un monument d'_auld lang syne_ que je vous montrerai. Et puis je vous donnerai quelque chose. Du moins, j'ai eu envie de vous donner quelque chose, mais vous avez Ã©tÃ© si mal pour moi, d'abord en m'Ã©crivant votre lettre de ce matin, puis en n'Ã©crivant rien avec les livres, que je ne sais trop si je vous offrirai ce prÃ©sent projetÃ©. Pourtant, si vous le demandez, il est probable que je cÃ©derai.

Je suis devenu, comme vous savez, grand observateur du temps. Le vent est magnifique au nord-est. Cela nous promet quelques beaux jours. Je voudrais que vous fissiez autant que moi attention au soleil et Ã la pluie.

CXVII

Dijon, 29 juillet 1846.

J'espÃ©rais trouver ici une lettre de vous, mais je suppose que vous vous amusez trop pour penser Ã m'Ã©crire. Je n'ai rien trouvÃ© Ã Bar non plus, ce qui m'Ã©tonne et m'indigne fort. Est-ce la faute de la poste ou la vÃ´tre? J'avais toujours cru la poste infaillible. Que faites-vous, oÃ¹ Ãªtes-vous en ce moment? Je ne sais en vÃ©ritÃ© oÃ¹ vous adresser cette lettre, et je vous l'envoie Ã tout hasard Ã Paris. Ã crivez-moi donc Ã Privas et puis Ã Clermont-Ferrand. J'ai beaucoup vu de mÅ urs, d'hommes et de villes depuis vous avoir quittÃ©e il y a quinze jours, et, comme Ulysse, j'ai eu toute sorte de

contrariÃ©tÃ©s dans mes pÃ©rÃ©grinations. Chaque annÃ©e, je trouve la province plus sotte et plus insupportable. Cette fois-ci, j'ai le spleen et je vois tout en noir, peut-Ãªtre parce que vous m'avez oubliÃ© si indignement. Je n'ai eu de bons moments qu'en traversant toute sorte de bois trÃ¨s-Ã©pais dans les Ardennes, qui me faisaient penser Ã d'autres bois bien plus agrÃ©ables. Je crains que vous n'y pensiez guÃ¨re. Pour m'achever, j'ai trouvÃ© ici d'horribles bÃªtises qu'on a faites avec notre argent. Ce sont des pÃ¨res de famille vertueux et niais qui les ont faites, et contre lesquels je dois lancer les rapports les plus fulminants, tendant Ã les faire crever de faim. Ce mÃ©tier de fÃ©rocitÃ© m'afflige. J'aurais besoin d'Ãªtre adouci par une lettre de vous. J'en reviens toujours Ã mes moutons. Pourquoi ne m'avez-vous pas Ã©crit? Je vais Ãªtre je ne sais combien de temps sans nouvelles, car je n'ai pas d'itinÃ©raire assez arrÃªtÃ© pour vous indiquer mes Ã©tapes. En somme, je ne trouve que des raisons d'Ãªtre furieux. Il est vraisemblable que vous vous trouvez bien oÃ¹ vous Ãªtes, et je m'attends Ã ne vous revoir que cet hiver, quand l'OpÃ©ra vous rappellera Ã Paris.

Adieu; quand vous penserez Ã moi, vous verrez si je sais Ãªtre magnanime. Ne m'Ã©crivez pas Ã Privas, mais Ã Clermont-Ferrand. Je viens de m'apercevoir que je n'avais que faire Ã Privas. AprÃ¨s Clermont, j'irai probablement Ã Lyon, mais vous aurez de mes nouvelles auparavant.

CXIX

10 aoÃ»t 1846.

Ã€ bord d'un bateau Ã vapeur dont je ne sais le nom.

Je suis allÃ© dans les montagnes de l'ArdÃ¨che chercher un lieu Ã©cartÃ© oÃ¹ il n'y eÃ»t ni Ã©lecteurs ni candidats. J'y ai trouvÃ© une si grande quantitÃ© de puces et de mouches, que je ne sais pas si les Ã©lections ne valaient pas mieux. Avant de quitter Lyon, j'avais reÃ§u une lettre de vous qui m'avait fait beaucoup de plaisir, car j'Ã©tais vraiment un peu inquiet. J'ai beau avoir l'habitude de votre nÃ©gligence Ã mon endroit, je ne puis m'empÃªcher, quand je suis sans nouvelles de vous, de penser qu'il vous est arrivÃ© quelque chose d'extraordinaire. Ce qu'il y aurait de vraiment extraordinaire, c'est que vous daignassiez penser Ã moi aussi souvent que je pense Ã vous. J'apprends avec beaucoup de peine que vous Ãªtes partie pour D... plus tard que vous ne l'aviez prÃ©vu, et que par consÃ©quent vous reviendrez plus tard. Je ne doute pas que vous ne vous amusiez fort Ã D...; mais, si, au milieu des gÃ¢teries que vous aimez tant, il vous prenait quelque souvenir de nos promenades, vous feriez une Å uvre mÃ©ritoire en hÃ¢tant votre retour. J'ai eu hier un grand succÃ¨s dans ma veillÃ©e avec des paysans et des paysannes Ã qui j'ai fait dresser les cheveux sur la tÃªte, en leur racontant des histoires de revenants. Il y avait une lune magnifique qui Ã©clairait parfaitement les traits rÃ©guliers et montrait les beaux yeux noirs de ces demoiselles, sans laisser apercevoir leurs bas sales et la crasse de leurs mains. Je suis allÃ© me coucher trÃ¨s-fier de mon succÃ¨s auprÃ¨s d'un auditoire tout nouveau pour moi. Le lendemain, quand j'ai vu au soleil mes ArdÃ©choises, _con villanos manos y pies_, j'ai presque regrettÃ© mon Ã©loquence. Ce diable de bateau fait sauter ma plume de Ã§Ã et de lÃ , de la faÃ§on la plus ridicule! Il faut une Ã©ducation particuliÃ¨re pour pouvoir Ã©crire sur une table

qui danse perpÃ©tuellement. Je n'en peux plus de sommeil et de fatigue. Je vous dis adieu. Vous m'Ã©crirez Ã Paris le jour de votre arrivÃ©e, et, le lendemain, nous irons revoir nos bois. Je serai Ã Paris le 18 au plus tard; plus probablement, j'arriverai le 15.

Adieu encore.

CXIX

Paris, 18 aoÃ»t 1846.

Je suis arrivÃ© ici aujourd'hui en mÃ©diocre Ã©tat de conservation, la tÃªte toute Ã©tourdie de quatre cents kilomÃ¨tres parcourus tout d'un trait. Pour me remettre, il faudrait votre prÃ©sence rÃ©elle. Mais quand reviendrez-vous? _That is the question._ Je vous suppose beaucoup trop Ã©prise de la mer et des monstres marins pour songer Ã retourner ici de sitÃ´t. J'en aurais grand besoin pourtant, je vous assure. Je ne saurais vous dire combien d'ennuis et de chagrins se sont amoncelÃ©s sur moi dans ce petit voyage. Il me rappelle le rÃªve de Gloster: _I would not sleep another such a night though I were to live a world of happy days._ En rentrant ici, je m'y sens encore plus isolÃ© qu'Ã l'ordinaire, plus triste que dans aucune des villes que je viens de quitter: quelque chose comme un Ã©migrÃ© qui rentre dans sa patrie et qui y trouve une nouvelle gÃ©nÃ©ration. Vous allez croire que j'ai horriblement vieilli dans ce voyage. Cela est vrai, et je ne serais pas Ã©tonnÃ© que quelque chose comme l'aventure d'Ã pimÃ©nide me fÃ»t arrivÃ©. Tout cela, c'est pour vous dire que je suis horriblement

triste et de mauvaise humeur et que j'ai grande envie de vous voir. HÃ©las! vous n'avancerez pas d'une heure l'Ã©poque de votre retour. Le plus sage, c'est de me rÃ©signer. Lorsque vos robes se seront fanÃ©es Ã l'air de la mer, ou qu'il en viendra de plus fraÃ®ches de Paris, peut-Ãªtre penserez-vous Ã moi. Mais alors je serai Ã Cologne, ou peut-Ãªtre Ã Barcelone. J'irai Ã Cologne au commencement de septembre, et Ã Barcelone en octobre. On me dit des merveilles des manuscrits qui s'y trouvent. On dit que, pour une femme, il n'y a rien de plus agrÃ©able au monde que de montrer de jolies robes.--Je ne puis vous offrir d'Ã©quivalent Ã ces joies-lÃ . Mais je souffrirais trop de vous croire ainsi faite.--Dieu est grand! quelle que soit la nouvelle que vous avez Ã m'annoncer, Ã©crivez-moi promptement. Nous verrons-nous pendant qu'il y a des feuilles? Me ferez-vous manger des pÃªches de Montreuil, cette annÃ©e? Vous savez comme je les aime. Si vous avez quelque tendre souvenir, j'espÃ¨re qu'il vous inspirera une rÃ©solution gÃ©nÃ©reuse. J'ai la fiÃ¨vre et je tremble horriblement en Ã©crivant.

CXX

Paris, 22 aoÃ»t 1846.

Nos lettres se sont croisÃ©es. J'espÃ©rais que la vÃ´tre m'apporterait de meilleurs nouvelles, je veux dire l'annonce de votre prochain retour. Avant de partir, vous paraissiez plus pressÃ©e de nous revoir. Il y a longtemps que je me plains de la trop grande diffÃ©rence entre le dire et le faire pour vous. Ã€ ce qu'il paraÃ®t, vous passez le temps si heureusement, si

agrÃ©ablement, que vous ne pensez pas mÃªme Ã l'Ã©poque de votre retour Ã Paris. Vous me demandez si cela me ferait bien plaisir, ce qui est une dÃ©rision assez mÃ©chante. Pour moi, je m'ennuie fort ici, encore plus qu'en voyage, et cependant je suis assez occupÃ© pour ne plus avoir le loisir de regretter le monde absent de Paris; mais ce n'est pas Ã cela que je tiens. C'est vous, ce sont nos promenades qui me font faute. Si vous les aimiez la moitiÃ© autant que vous le dites, elles ne se feraient guÃ¨re attendre. J'y ai pensÃ© pendant tout le temps de mon voyage, et j'y pense maintenant plus que jamais. Pour vous, vous les avez oubliÃ©es.

Paris est absolument dÃ©pourvu d'habitants intelligents. Il n'y reste plus que des bonnetiers ou des dÃ©putÃ©s, ce qui revient Ã peu prÃ¨s au mÃªme. Je crois que je partirai pour Cologne dans les premiers jours de septembre. Sera-ce avant de vous avoir revue? J'ai bien peur que vous ne me disiez que, pour si peu, ce n'est pas la peine de revenir. Ainsi la moitiÃ© de notre annÃ©e se sera passÃ©e vous absente ou malade. Il me prend des envies d'aller vous voir Ã ***, et j'y cÃ©derais probablement si vous trouviez des possibilitÃ©s que je ne prÃ©vois pas. Pourtant, voyez. Adieu; je suis de trop mauvaise humeur pour vous Ã©crire longuement. Je finis comme j'ai commencÃ©, en vous rÃ©pÃ©tant que rien ne pourra me faire plus de plaisir que de vous revoir, surtout si ce plaisir est partagÃ© par vous. Sinon, restez lÃ -bas tant que vous voudrez.

CXXI

Paris, 3 septembre 1846.

Je m'Ã©tais figurÃ©, tant j'Ã©tais de mon village, que vous prÃ©fÃ©reriez une ou deux promenades avec moi Ã huit jours de _white bait_; mais, puisque vous n'Ãªtes pas de cet avis, votre volontÃ© soit faite! Je n'ai pas mÃªme le courage de ne pas vous Ã©crire, ce que je m'Ã©tais promis, et ce que je devrais faire si j'Ã©tais moins bÃªte. Mon voyage de Cologne est un peu dÃ©sorganisÃ© depuis deux jours. Un de mes compagnons de route me manque de parole, un autre ne pourra peut-Ãªtre pas. En sorte que je cours grand risque de me trouver seul sur le Rhin bleu. Ce sera un petit malheur. Mais je ne sais plus si je repasserai par ici. Ainsi, nous courons grand risque, je veux dire que je cours grand risque de ne nous revoir qu'en novembre. Ã€ vous la responsabilitÃ©. Je sais que vous la porterez lÃ©gÃ¨rement. Je ne me mettrai pas en route avant le 12 septembre. D'ici lÃ , j'espÃ¨re que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles et vos commissions. Probablement encore, je serai Ã Paris vers le commencement d'octobre; mais, si j'ai le moindre courage, j'irai Ã Strasbourg, Ã Lyon, et de Lyon Ã Marseille. Je crains de n'avoir pas ce courage, surtout si vous parlez de retour. Pendant votre absence, en recueillant mes souvenirs, j'ai fait de vous deux dessins en pied. Je les trouve assez ressemblants; cependant, ils ont besoin d'Ãªtre retouchÃ©s. Nous verrons s'ils vous plaisent. Je m'ennuie extraordinairement et je voudrais voir tomber des torrents de pluie pour me consoler. Mais le temps est toujours au trÃ¨s-sec. Il n'y a que les feuilles qui tombent. Il n'en restera plus la queue d'une en octobre.

Vous apprendrez avec plaisir que vous avez Ã l'OpÃ©ra italien les mÃªmes enrouements que la saison passÃ©e, plus une autre Brambilla. Il n'en reste plus que cinq inconnues, et une mademoiselle Albini qui n'avait pas de voix en 1839, mais qui en a peut-Ãªtre trouvÃ© depuis quelque part.

Adieu, je ne dis pas sans rancune. Ce qui m'a particuliÃ¨rement piquÃ©, c'est que vous n'avez rÃ©pondu que par le silence le plus dÃ©daigneux Ã ma proposition d'aller vous voir Ã ***; mais n'y pensons plus.

CXXII

Metz, 12 septembre 1846.

Il est fort heureux que vous ayez bien voulu penser Ã m'Ã©crire avant mon dÃ©part, car j'allais en Allemagne sans nouvelles de vous. J'ai reÃ§u votre lettre au moment de me mettre en route. D'aprÃ¨s les promesses que vous me faites et dont j'attends avec trop de confiance peut-Ãªtre l'entier accomplissement, je serai de retour vers le commencement d'octobre, peut-Ãªtre le 1er. J'espÃ¨re qu'il restera encore quelques feuilles. Nous verrons si vous serez _as good as your word._ Je vais demain Ã TrÃªves et de lÃ soit Ã Mayence, soit Ã Cologne, selon que le temps sera ou non invitant. De toute faÃ§on, vous feriez bien de m'Ã©crire trÃ¨s-vite Ã Aix-la-Chapelle, et puis assez vite aprÃ¨s Ã Bruxelles. Je n'ai pas besoin de vous dire de m'Ã©crire des choses aimables et qui me tentent au retour. Quand je suis lancÃ©, une fois en route, j'ai toutes les peines du monde Ã m'arrÃªter, et il faudra les promesses les plus sÃ©dui-

santes pour m'empÃªcher de pousser jusqu'en Laponie. Je crois vous avoir parlÃ© de deux portraits. J'en ai maintenant au moins trois, et, Ã chaque tentative infructueuse, j'ai recommencÃ© sans dÃ©truire le premier essai et sans mieux rÃ©ussir; enfin, vous verrez si ma mÃ©moire m'a bien ou mal servi. Vous me demandez quelle robe? En vÃ©ritÃ©, je ne m'en suis guÃ¨re prÃ©occupÃ©; mais ce n'est pas lÃ que gÃ®t la ressemblance. Je dÃ©sespÃ¨re de saisir jamais l'expression indÃ©finissable de votre physionomie. Je viens d'arriver ici aprÃ¨s une nuit passÃ©e en malle-poste sans dormir, et j'ai la tÃªte excessivement _giddy._ Il me semble que mes bougies tournent sur ma table. On m'annonce pour demain une navigation entremÃªlÃ©e d'Ã©chouages, car la Moselle n'a que fort peu d'eau, mais ce n'est pas cela qui m'empÃªchera de dormir. Je vous Ã©crirai probablement de quelque auberge allemande et trÃ¨s-assurÃ©ment de Lille, oÃ¹ je m'arrÃªterai. De lÃ , sans doute, je pourrai vous annoncer le jour de mon arrivÃ©e. J'apprends avec beaucoup de plaisir que vous vous ennuyez Ã ***; je vous l'avais prÃ©dit. Quand on habite Paris, on ne peut plus retourner en province. On dit et on fait quantitÃ© d'Ã©normitÃ©s qui passeraient Ã Paris et qui sont grosses comme des maisons Ã ***. Cela vous est peut-Ãªtre aussi arrivÃ©, du caractÃ¨re dont je vous connais. Je vous pardonnerai tout si, le 1er ou 2 octobre, vous m'annoncez votre retour.

CXXIII

Bonn, 18 septembre 1846.

Je suis depuis six jours dans ce beau pays, non pas Bonn, mais je dis la Prusse rhÃ©nane, oÃ¹ la civilisation est trÃ¨s-avancÃ©e, sauf pour les lits, qui ont toujours quatre pieds de long et les draps trois. Je mÃ¨ne tout Ã fait une vie allemande, c'est-Ã -dire que je me lÃ¨ve Ã cinq heures et me couche Ã neuf, aprÃ¨s avoir fait quatre repas. Jusqu'Ã prÃ©sent, cette vie-lÃ me convient assez et je ne me suis pas trouvÃ© mal de ne rien faire qu'ouvrir la bouche et les yeux. Seulement, les Allemandes sont devenues horriblement laides depuis ma derniÃ¨re visite. Voici le chapeau de la plus jolie que j'aie encore rencontrÃ©e;--ce fut sur un bateau Ã vapeur entre TrÃ¨ves et Coblence; la place me manque pour l'illustration, que je mets au verso: c'est une capote d'oÃ¹ pend une piÃ¨ce d'Ã©toffe carrÃ©e, ouverte Ã l'extrÃ©mitÃ©, dont un angle est relevÃ© Ã gauche au moyen d'une petite cocarde verte, blanche et rouge; la capote est noire, l'Allemande fort blanche avec des pieds comme il suit... _N. B._--Le dessin est exÃ©cutÃ© Ã l'Ã©chelle de un centimÃ¨tre pour mÃ¨tre. Je voudrais que vous introduisissiez ces capotes-lÃ . Vous leur feriez faire fortune.--En fait de monuments, je n'ai guÃ¨re Ã©tÃ© content de ce que j'ai vu: les architectes allemands m'ont paru pires que les nÃ´tres. On a saccagÃ© le Munster Ã Bonn et peint l'abbaye de Laarh Ã faire grincer les dents. Les sites de la Moselle sont beaucoup trop vantÃ©s. Au fond, cela est peu de chose. Je ne trouve plus rien de beau depuis que j'ai passÃ© le Tmolus. Mon admiration demeure exclusive pour ses ombrages et surtout pour la faÃ§on dont on y entend la cuisine; ici, la grande affaire est _zu speisen._ Tous les honnÃªtes gens, aprÃ¨s avoir dÃ®nÃ© Ã une heure, prennent le thÃ© et des gÃ¢teaux Ã quatre, vont manger Ã six un petit pain avec de la langue fourrÃ©e dans un jardin; ce qui permet

d'attendre jusqu'Ã huit heures pour entrer dans un hÃ´tel et souper. Ce que deviennent les femmes pendant ce temps-lÃ , je l'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que, de huit Ã dix, il ne reste pas un homme dans les maisons: chacun est dans son hÃ´tel favori Ã boire, manger et fumer; la raison est, je crois, dans les pieds de ces dames et la bontÃ© du vin du Rhin.

Je pense que vous allez Ãªtre Ã Paris dans deux ou trois jours. En voyant les bois du Rhin et de la Moselle si verts, je ne puis me figurer que ceux de notre tempÃ©rature soient devenus des balais. Cela n'est malheureusement que trop possible. Vous l'avez voulu. Adieu; je suis fÃ¢chÃ© de ne pas vous avoir dit de m'Ã©crire Ã Cologne, mais il est trop tard.

CXXIV

Soissons, 10 octobre 1846.

Il paraÃ®t que vous avez Ã©tÃ© de bien mauvaise humeur samedi dernier; mais enfin vous avez repris votre sÃ©rÃ©nitÃ© dimanche, sauf quelques petits nuages qui flottent encore dans votre lettre. Pour suivre la mÃ©taphore, je voudrais bien un jour vous voir au beau fixe, sans qu'il y eÃ»t des tempÃªtes auparavant. Malheureusement, c'est une habitude que vous avez prise. Nous nous sÃ©parons presque toujours meilleurs amis que nous ne nous sommes vus. TÃ¢chons donc d'avoir, un de ces jours, l'amabilitÃ© continue que j'ai rÃªvÃ©e quelquefois. Il me semble que nous nous en trouverions bien l'un et l'autre. Vous me faites des menaces pour le seul plaisir de m'Ã´ter les consolations de l'espÃ©rance. Vous sentez si bien votre tort, que vous

me dites que vous Ãªtes dispensÃ©e de loyautÃ© Ã l'Ã©gard d'une certaine promesse que vous m'avez faite dÃ©jÃ une fois et que vous ne voulez pas tenir. N'est-ce pas un effet du hasard seul qui vous a permis de dire que vous aviez accompli cette promesse? Vous ne vouliez me voir que pendant un quart d'heure; ainsi, il y avait de votre part trahison mÃ©ditÃ©e. Je sais ce que vous pensez vous-mÃªme de ces subterfuges-lÃ , et je m'en rapporte Ã votre propre jugement. Vous pouvez me faire beaucoup de plaisir ou beaucoup de peine; c'est Ã vous de choisir.

Le temps affreux qui me m'a pas quittÃ© depuis samedi est sans doute celui que vous avez Ã Paris. Le seul chagrin qu'il me fasse, c'est que je pense Ã mes bois, dont le vent enlÃ¨ve les feuilles, Ã mes gazons, que la pluie inonde, et Ã l'Ã©loignement de notre prochaine promenade. Hier, au milieu des champs, par un vrai dÃ©luge, je ne pensais pas Ã autre chose. Et vous, regrettez-vous la pluie Ã cause de moi, ou bien parce qu'elle vous empÃªche d'aller Ã _shopping_ Ã votre ordinaire?

Quel jour Ã©tiez-vous Ã l'OpÃ©ra italien?

Ã tait-ce jeudi par hasard, et aurions-nous Ã©tÃ© tout prÃ¨s l'un de l'autre sans nous en douter? J'aurais bien voulu vous voir un peu avec votre cour, pour savoir si vous Ãªtes pour le monde telle que je le voudrais.

J'espÃ¨re Ãªtre Ã Paris jeudi soir ou vendredi au plus tard. S'il fait beau samedi, voulez-vous faire une longue promenade? Dans le cas contraire, nous en ferons une courte, ou nous irons au MusÃ©e. La mÃ©moire de ces promenades est Ã la fois un plaisir et une douleur. C'est pour moi une sensation qu'il faut renouveler sans cesse pour qu'elle ne devienne pas triste. Adieu,

chÃ¨re amie; je vous remercie bien de tout ce qu'il y a de tendre dans votre lettre. Je tÃ¢che d'oublier le peu qui reste de dur et de sec. Je pense que c'est Ã votre usage une espÃ¨ce de parure de fantaisie dont vous vous couvrez. J'aime Ã deviner dessous que vous Ãªtes tout cÅ ur et tout Ã¢me; croyez que cela paraÃ®t, malgrÃ© tous vos efforts pour le cacher.

CXXV

Paris, 22 septembre 1847.

. . . . . .

La _Revue_ me tourmente beaucoup pour _Don PÃ¨dre._ Je voudrais savoir votre opinion Ã ce sujet. Je suis partagÃ© entre l'avarice et la pudeur. J'aurais aussi Ã vous prier d'en lire quelque chose. Cela me paraÃ®t avoir l'inconvÃ©nient de tout ce qui a Ã©tÃ© fait longuement et pÃ©niblement. Je me suis donnÃ© bien du mal pour une exactitude dont personne ne me saura grÃ©. Cela me chagrine quelquefois.

Vous comprendrez sans peine que, depuis votre dÃ©part, j'ai eu trÃ¨s-souvent les _blue devils._

. . . . . .

Ce que vous me dites de _Don PÃ¨dre_ me plaÃ®t assez, parce que votre opinion est d'accord avec mon dÃ©sir et ce que je crois mon intÃ©rÃªt. Pourtant, il y a une question de dignitÃ© qui me tient encore au cÅ ur et qui m'a empÃªchÃ© de tout terminer d'abord avant mon dÃ©part. Je serai bien aise

d'avoir votre avis de vive voix, et je vous montrerai quelques bribes d'aprÃ¨s lesquelles vous jugerez mieux. Je n'ai jamais Ã©tÃ© plus tristement choquÃ© de la bÃªtise des gens du Nord qu'Ã ce voyage-ci, et aussi de leur infÃ©rioritÃ© sur les MÃ©ridionaux. La moyenne du Picard me paraÃ®t au-dessous de la plus infÃ©rieure espÃ¨ce du ProvenÃ§al. En outre, je mourais de froid dans toutes les auberges oÃ¹ mon triste sort me poussait.

. . . . . .

CXXVI

Saturday, 26 febr. 1848[1].

I believe you are now a little better. I don't know why you could be so uneasy about your brother. No wonder you have no news. Bad ones corne very soon. I begin to get accustomed to the strangeness of the thing and to be reconciled with the strange figures of the conquerors, who what's stranger still, behave themselves as gentlemen. There is now a strong tendency to order. If it continues, I shall turn a staunch republican. The only fault I find with the new order of things is that I do not very clearly see how I shall be able to live and that I cannot see you.

I hope though it will not be long before the coaches can go on.

[1] Samedi, 26 fÃ©vrier 1848.

Je crois que vous Ãªtes maintenant un peu plus rassurÃ©e. Je ne vois pas pourquoi vous ne seriez pas complÃ¨tement tran-

quille Ã l'Ã©gard de votre frÃ¨re. Ne prenez point souci de l'absence de nouvelles. Les mauvaises nouvelles arrivent promptement.

Je commence Ã m'accoutumer Ã la plus Ã©trange des choses, et Ã me familiariser avec l'Ã©trange figure des vainqueurs qui, ce qui est plus Ã©trange encore, se conduisent en gentlemen. Il y a maintenant une violente tendance Ã l'ordre. Si cela continue, je deviendrai un rÃ©publicain dÃ©cidÃ©. Le seul inconvÃ©nient que je trouve au nouvel ordre de choses, c'est que je n'aperÃ§ois pas trÃ¨s-clairement comment je pourrai gagner ma vie, et que je ne puis vous voir.

J'espÃ¨re nÃ©anmoins qu'avant peu les voitures recommenceront Ã circuler.

CXXVII

Paris, mars 1848.

Je suis tourmentÃ© par cette faillite de la maison ***, dans laquelle je crains que vous n'ayez des intÃ©rÃªts. Rassurez-moi, je vous prie, lÃ -dessus, ou, s'il y a quelque malheur, tÃ¢chons de nous consoler ensemble. Chaque jour nous apportera d'ici Ã longtemps de nouvelles peines. Il faut se soutenir et se faire part mutuellement du peu de courage que l'on conserve. Voulez-vous nous voir demain ou aprÃ¨s? Il me semble qu'il y a un siÃ¨cle que nous ne nous sommes vus. Adieu; vous avez Ã©tÃ© l'autre jour bien aimable, et je regrette que vous ne l'ayez pas Ã©tÃ© plus longtemps.

CXXVIII

Paris, mars 1848.

Je crois que vous vous effrayez un peu trop. Les choses ne sont pas plus mal quelles n'Ã©taient hier; ce qui ne veut pas dire quelles soient bien et qu'il n'y ait pas de danger. Quant Ã ce projet de voyage, il est bien difficile de donner un conseil et de voir clair dans ce grand brouillard Ã©tendu sur notre avenir. Il y a des gens qui pensent que Paris, Ã tout prendre, est un lieu plus sÃ»r que la province. Je suis assez de cet avis. Je ne crois pas Ã une bataille dans les rues: d'abord, parce qu'il n'y a pas encore de motif; puis, parce que la force et l'audace sont du mÃªme cÃ´tÃ©, et que, de l'autre, je ne vois que platitude et poltronnerie. Si la guerre civile devait commencer, c'est, je crois, en province quelle se dÃ©clarerait d'abord. Il y a dÃ©jÃ une assez grande irritation contre la dictature de la capitale, et peut-Ãªtre des mesures que l'on ne peut prÃ©voir amÃ¨neraient-elles ce rÃ©sultat dans l'Ouest ou ailleurs. Quant aux consÃ©quences des Ã©meutes, voyez ce qu'elles ont Ã©tÃ© Ã Paris dans la premiÃ¨re rÃ©volution, et ce qu'elles ont Ã©tÃ© en province tout rÃ©cemment. Le dÃ©partement de l'Indre, oÃ¹ vous voulez aller, en a vu une il y a deux ans, Ã BuzanÃ§ais, plus vilaine que toutes celles de 93. Il est bien entendu que je ne vous conseille pas et que je raisonne seulement thÃ©oriquement. Je ne crois pas Ã un danger immÃ©diat. Je crois mÃªme que, les circonstances devenant plus graves, Paris serait encore le meilleur sÃ©jour. Enfin, entre l'Indre et Boulogne, je prÃ©fÃ©rerais le dernier lieu, qui a l'avantage d'Ãªtre prÃ¨s de la mer. Mais je serais bien triste si vous partiez sans me voir. Ne pourriez-vous pas retarder de quelques jours? Vous voyez que

tout s'est passÃ© tranquillement hier. Nous aurons encore des processions semblables et longtemps, avant qu'on en vienne aux coups de feu, si l'on y vient jamais dans ce pays si timide. Adieu. . . . .

. . . . . .

CXXIX

Samedi, 11 mars 1848.

Le temps se met de la partie pour nous contrarier encore. J'espÃ¨re qu'il nous sera plus favorable lundi. Je suis inquiet de votre mal de gorge par cette pluie ou ce froid. Soignez-vous bien et tÃ¢chez d'oublier un peu tout ce qui se passe. Je suis moulu par une nuit de corps de garde; mais, aprÃ¨s tout, la fatigue a son bon cÃ´tÃ© dans ce temps-ci. Je voudrais bien avoir autre chose que votre ombre. Je regrette que vous vous soyez retirÃ©e sitÃ´t. Le bonheur de vous voir est aussi grand sous la rÃ©publique que sous la monarchie, il ne faut pas en Ãªtre avare. Dans quel Ã©trange monde vivons-nous! Mais le plus important Ã vous dire et le plus pressÃ©, c'est que je vous aime tous les jours davantage, je crois, et que je voudrais bien que vous prissiez assez de courage pour m'en dire autant.

CXXX

Paris, 13 mai 1848.

J'espÃ©rais que vous ne partiriez pas si vite et sans me dire adieu. Je vous avais mÃªme Ã©crit hier, espÃ©rant vous voir aujourd'hui. Je ne sais pourquoi je ne me rÃ©concilie pas Ã ce voyage. Mais vous ne me dites pas combien de temps vous prÃ©tendez demeurer Ã boire du lait, et c'Ã©tait pourtant le point capital. J'aimerais bien que vous fussiez Ã Paris avec un chapeau neuf pour la rÃ©ception de jeudi Ã l'AcadÃ©mie, oÃ¹ les chapeaux neufs seront rares, je le crains. C'est dans un intÃ©rÃªt purement acadÃ©mique que je vous fais cette demande. Dans le mien, je compte sur vous samedi prochain pour une belle promenade. Si vous voulez aller jeudi prochain Ã l'AcadÃ©mie, faites prendre des billets chez moi jusqu'Ã midi.

CXXXI

Paris, mercredi 15 mai 1848.

Tout s'est passÃ© trÃ¨s-bien, parce qu'ils sont si bÃªtes, que, malgrÃ© toutes les fautes de la Chambre, elle s'est trouvÃ©e plus forte qu'eux. Il n'y a ni tuÃ©s ni blessÃ©s, on est fort tranquille. La garde nationale et le peuple sont dans d'excellents sentiments. On a pris tous les chefs des Ã©meutiers, et il y a tant de troupes sous les armes, que, d'ici Ã quelque temps, il n'y a rien Ã craindre. J'espÃ¨re que nous nous verrons samedi. En somme, tout s'est passÃ© pour le mieux. J'ai assistÃ© Ã des scÃ¨nes trÃ¨s-dramatiques qui m'ont fort intÃ©ressÃ© et que je vous raconterai.

CXXXII

27 juin 1848.

Je rentre chez moi ce matin, aprÃ¨s une petite campagne de quatre jours oÃ¹ je n'ai couru aucun danger, mais oÃ¹ j'ai pu voir toutes les horreurs de ce temps et de ce pays-ci. Au milieu de la douleur que j'Ã©prouve, je sens par-dessus tout la bÃªtise de cette nation. Elle est sans Ã©gale. Je ne sais s'il sera jamais possible de la dÃ©tourner de la barbarie sauvage oÃ¹ elle a tant de propension Ã se vautrer. J'espÃ¨re que votre frÃ¨re va bien. Je ne pense pas que sa lÃ©gion ait Ã©tÃ© sÃ©rieusement engagÃ©e. Mais nous sommes bien accablÃ©s de fatigue et nous n'avons pas dormi depuis quatre jours. Croyez peu Ã tout ce que disent les journaux sur les morts, les destructions, etc. J'ai parcouru avant-hier la rue Saint-Antoine: les vitres Ã©taient brisÃ©es par le canon et beaucoup de devantures de boutiques endommagÃ©es; d'ailleurs, le ravage n'Ã©tait pas si grand que je l'avais supposÃ© et qu'on le disait. Voici ce que j'ai vu de plus curieux. Je me hÃ¢te de vous le dire pour aller me coucher: 1Â° La prison de la Force est demeurÃ©e plusieurs heures gardÃ©e par la garde nationale et entourÃ©e d'insurgÃ©s. Ils ont dit Ã la garde nationale: Â«Ne tirez pas sur nous et nous ne tirerons pas. Gardez les prisonniers.Â» 2Â° Je suis entrÃ© dans une maison qui fait le coin de la place de la Bastille pour voir la bataille; elle venait d'Ãªtre enlevÃ©e sur les insurgÃ©s. J'ai demandÃ© aux habitants: Â«Vous a-t-on pris beaucoup?--On n'a rien volÃ©.Â» Ajoutez Ã cela que j'ai conduit Ã l'Abbaye une femme qui coupait la tÃªte aux mobiles avec son couteau de cuisine, et un homme qui avait les deux bras rouges de sang pour avoir fendu le ventre Ã un blessÃ© et s'Ãªtre lavÃ© les mains dans la plaie. Compre-

nez-vous quelque chose Ã cette grande nation? Ce qu'il y a de sÃ»r, c'est que nous nous en allons Ã tous les diables!

Quand revenez-vous? Nous ne nous battrons plus de six semaines, tout au moins.

CXXXIII

Paris, 2 juillet 1848.

J'aurais bien besoin de vous voir pour me remettre un peu des tristes scÃ¨nes de la semaine derniÃ¨re, et c'est avec le plus vif plaisir que j'apprends vos projets de retour, plus prochains que je ne l'avais espÃ©rÃ©. Paris est et sera tranquille pour un temps assez long. Je ne pense pas que la guerre civile, ou plutÃ´t la guerre sociale soit finie; mais une nouvelle bataille aussi effroyable me semble impossible. Il a fallu pour l'amener une infinitÃ© de circonstances qui ne peuvent plus se reproduire. Quand vous reviendrez, vous ne trouverez guÃ¨re les traces hideuses que votre imagination vous reprÃ©sente probablement. Les vitriers et les badigeonneurs en ont dÃ©jÃ fait disparaÃ®tre la plus grande partie. Mais j'ai peine Ã croire que vous ne nous trouviez pas Ã tous la mine allongÃ©e, et encore plus triste que lorsque vous Ãªtes partie. Que voulez-vous! c'est le rÃ©gime actuel et il faut s'y habituer. Petit Ã petit, nous en viendrons Ã ne plus penser au lendemain et Ã nous trouver trÃ¨s-heureux quand nous nous Ã©veillerons le matin ayant notre soirÃ©e assurÃ©e. Au fond, ce qui me manque le plus Ã Paris, c'est vous, et je crois que, si vous y Ã©tiez, je trouverais le reste trÃ¨s-bien. Le temps s'est remis Ã la pluie depuis trois

jours. Maintenant, je la vois tomber avec la plus grande insouciance; mais je ne voudrais pas cependant que cela durÃ¢t trop. Vous me parlez en termes si gÃ©nÃ©raux de votre retour, que je ne sais trop sur quoi compter, et vous savez que j'aime assez Ã savoir combien de temps durera le purgatoire. Vous parliez de six semaines en me disant adieu, et maintenant vous dites que vous reviendrez plus tÃ´t? Que veut dire plus tÃ´t? voilÃ ce que je voudrais bien savoir. Mandez-moi aussi ce que deviennent les dÃ©sagrÃ©ables affaires qui vous ont empÃªchÃ©e d'assister Ã ma fÃªte, cÃ©lÃ©brÃ©e par tant de coups de canon.--Adieu; pour prendre patience, j'ai besoin d'avoir souvent de vos nouvelles. Donnez-m'en vite et envoyez-moi quelque souvenir. Je pense Ã vous sans cesse. J'y pensais mÃªme en voyant ces maisons dÃ©sertes de la rue Saint-Antoine pendant qu'on se battait Ã la Bastille.

CXXXIV

Paris, 9 juillet 1848.

Vous Ãªtes comme AntÃ©e, qui reprenait des forces en touchant la terre. Vous n'avez pas plus tÃ´t touchÃ© votre pays natal, que vous retombez dans tous vos vieux dÃ©fauts. Vous rÃ©pondez joliment Ã ma lettre. Je vous priais de me dire combien de temps vous prÃ©tendiez demeurer encore Ã manger des amiles; un chiffre de jour n'Ã©tait pas bien difficile Ã Ã©crire, mais vous avez prÃ©fÃ©rÃ© trois pages de circonlocutions oÃ¹ je ne puis comprendre autre chose, sinon que vous seriez revenue, si vous n'Ã©tiez pas restÃ©e. Je vois aussi que vous passez

votre temps assez agrÃ©ablement. Je pensais bien que l'Ã©charpe de madame *** n'avait pas Ã©tÃ© achetÃ©e pour en faire des reliques. Vous auriez du me dire au moins contre qui vous aviez jugÃ© Ã propos de l'essayer. En somme, je suis fort mÃ©content de votre lettre.--Nous passons ici des jours bien longs et passablement chauds, mais aussi tranquilles qu'on peut le souhaiter ou plutÃ´t l'espÃ©rer sous la RÃ©publique. Tout annonce que nous aurons une trÃªve assez longue. Le dÃ©sarmement s'opÃ¨re avec assez de vigueur et produit de bons rÃ©sultats. On remarque un curieux symptÃ´me: c'est que, dans les faubourgs insurgÃ©s, on trouve quantitÃ© de dÃ©nonciateurs pour indiquer les cachettes, et mÃªme les coryphÃ©es des barricades. Vous savez que c'est bon signe quand les loups se battent entre eux. Je suis allÃ© hier Ã Saint-Germain pour commander le dÃ®ner de la SociÃ©tÃ© des bibliophiles. J'ai trouvÃ© un cuisinier trÃ¨s-capable et, de plus, Ã©loquent. Il m'a dit que c'Ã©tait Ã tort que tant de gens se faisaient un fantÃ´me des artichauts Ã la barigoule, et il a compris tout de suite les plats les plus fantastiques que je lui ai proposÃ©s. C'est dans le pavillon oÃ¹ Henri IV est nÃ© que demeure ce grand homme. On a, de lÃ , la plus belle vue du monde. En faisant deux pas, on se trouve dans un bois avec de grands arbres et un magnifique _underwood_ au-dessous. Pas une Ã¢me pour jouir de tout cela! Il est vrai qu'il faut cinquante-cinq minutes pour parvenir dans ces beaux lieux. Mais serait-ce impossible d'aller y dÃ®ner ou dÃ©jeuner un jour avec madame...? Adieu. Ã crivez-moi bientÃ´t.

CXXXV

Paris, lundi 19 juillet 1848.

Vous devinez parfaitement les choses quand vous voulez bien vous en donner la peine, et vous m'avez envoyÃ© ce que je vous demandais; qu'importe que ce fÃ»t une rÃ©pÃ©tition! Ne suis-je pas comme le pauvre ex-roi? Â«Je reÃ§ois toujours avec un nouveau plaisir, etc.Â» Ce que je ne puis vous dire, c'est combien j'ai Ã©tÃ© charmÃ© de retrouver ce parfum connu et d'autant plus dÃ©licieux qu'il est bien connu et qu'il s'y rattache tant de souvenirs. Vous vous Ãªtes enfin dÃ©cidÃ©e Ã lÃ¢cher le grand mot. Il est vrai qu'il y a un mois que vous Ãªtes partie et qu'en partant vous aviez parlÃ© de six semaines; d'oÃ¹ il suivrait que, dans quinze jours, je pourrais vous revoir; mais aussitÃ´t vous vous mettez Ã compter les six semaines Ã votre maniÃ¨re, c'est-Ã -dire du jour oÃ¹ vous m'Ã©crivez. Cela ressemble un peu Ã la maniÃ¨re de compter du diable, qui, comme vous savez, groupe les chiffres tout autrement que les bons chrÃ©tiens. Dites-moi donc un jour, prenons le dÃ©lai le plus long que je puisse vous accorder, soit le 15 aoÃ»t. Nous avons passÃ© fort paisiblement le 14 juillet, malgrÃ© les prÃ©dictions sinistres qu'on nous faisait. La vÃ©ritÃ©, si on peut la dÃ©couvrir sous le gouvernement oÃ¹ nous avons le bonheur de vivre, la vÃ©ritÃ©, c'est que nos chances de tranquillitÃ© sont singuliÃ¨rement augmentÃ©es. Il avait fallu plusieurs annÃ©es d'organisation et quatre mois d'armements pour prÃ©parer les affaires des 23-26 juin. Une seconde reprÃ©sentation de cette sanglante tragÃ©die me paraÃ®t impossible, du moins tant que les conditions actuelles ne seront pas trÃ¨s-matÃ©riellement changÃ©es. Pourtant, quelque petit complot, quelques assassi-

nats, quelques Ã©meutes mÃªme sont encore probables. Nous avons pour un demi-siÃ¨cle peut-Ãªtre Ã nous perfectionner, les uns dans la confection des barricades, les autres dans leur destruction. On emplit Paris en ce moment d'obusiers et de mortiers Ã grenades, trÃ¨s-transportables et trÃ¨s-efficaces. C'est un argument nouveau et qu'on dit excellent. Mais laissons la Ï€Î¿Î»ÎµÎ¼Î¹Ï á½°. Vous ne pouvez vous faire une idÃ©e du plaisir que vous me ferez en acceptant mon invitation Ã dÃ©jeuner avec lady ***.

CXXXVI

Paris, samedi 5 aoÃ»t 1848.

. . . . . .

On reparle de coups de fusil, mais je n'y crois nullement. Pourtant, ce soir, mon ami M. Mignet se promenait avec mademoiselle Dosne dans le petit jardin qui est devant la maison de M. Thiers. Une balle est venue de haut en bas sans faire le moindre bruit, qui a frappÃ© contre la maison, prÃ¨s de la fenÃªtre de madame Thiers; et, comme toute balle porte son billet, celle-lÃ en avait un pour une partie charnue sur laquelle Ã©tait assise une petite fille de douze ans en dehors de la grille du jardin. On la lui a extirpÃ©e trÃ¨s-proprement et elle n'aura aucun autre mal qu'une lÃ©gÃ¨re cicatrice. Mais Ã qui en voulait-on? Ã Mignet? cela est impossible; Ã mademoiselle Dosne? encore moins. Madame Thiers n'Ã©tait pas chez elle, ni Thiers non plus. Personne n'a entendu d'explosion; pourtant, la balle Ã©tait de calibre de guerre, et les fusils Ã vent sont tous d'un ca-

libre beaucoup plus faible. Pour moi, je pense que c'est une tentative rÃ©publicaine d'intimidation, bÃªte comme tout ce qui se fait aujourd'hui. VoilÃ les seules balles Ã craindre Ã mon avis. Le gÃ©nÃ©ral Cavaignac a dit: Â«On me tuera, LamoriciÃ¨re me succÃ©dera, ensuite Bedeau; puis viendra le duc d'Isly, qui balayera tout.Â» Ne trouvez-vous pas quelque chose de prophÃ©tique lÃ -dedans? On ne croit guÃ¨re Ã une intervention en Italie. La RÃ©publique sera un peu plus poltronne que la monarchie. Seulement, il se peut qu'on fasse la frime de laisser soupÃ§onner qu'on serait tentÃ© d'intervenir, dans l'espoir qu'on obtiendra des atermoiements, un congrÃ¨s et des protocoles. Un de mes amis qui revient d'Italie a Ã©tÃ© pillÃ© par des volontaires romains qui trouvent les voyageurs de meilleure composition que les Croates. Il prÃ©tend qu'il est impossible de faire battre les Italiens, exceptÃ© les PiÃ©montais, qui ne peuvent Ãªtre partout.

Je vous envoie toute cette politique et j'espÃ¨re qu'elle ne changera rien Ã vos projets. On fait de grands prÃ©paratifs Ã la Marine pour transporter six cents de ces messieurs pris en juin: ce sera le premier convoi. Je ne serais pas Ã©loignÃ© de croire qu'il y eÃ»t, le jour du transport, quelques milliers de veuves Ã©plorÃ©es Ã la porte de l'AssemblÃ©e; mais de nouveaux insurgÃ©s, n'y croyez point.--Laissez donc de cÃ´tÃ© le romaÃ¯que, oÃ¹ vous avez tort de vous complaire, car il vous jouera le mÃªme tour qu'Ã moi, qui n'ai pu l'apprendre et qui ai dÃ©sappris le grec. Je m'Ã©tonne que vous compreniez quelque chose Ã ce baragouin-lÃ . Il va, d'ailleurs, disparaÃ®tre en peu de temps. DÃ©jÃ on parle grec Ã AthÃ¨nes, et, si cela continue, le romaÃ¯que ne servira plus qu'Ã la canaille. DÃ¨s 1841, on n'entendait plus prononcer, dans la GrÃ¨ce du roi Othon, un seul

des mots turcs si frÃ©quents dans les Ï__Ï·Î±Î³á¼¡Î´Î¹Î¿Î½ de M. Fauriel. Vous ai-je traduit une ballade trÃ¨s-jolie d'un Grec qui revient chez lui aprÃ¨s une longue absence et que sa femme ne reconnaÃ®t pas? Elle lui demande, comme PÃ©nÃ©lope, des renseignements sur sa maison; il y rÃ©pond fort bien, mais elle n'est pas convaincue; elle en veut, d'autres qu'elle obtient et la reconnaissance se fait. Tout cela est abandonnÃ© Ã votre divination. Adieu; j'attends de vos nouvelles.

CXXXVII

Paris, 12 aoÃ»t 1848.

Le beau temps s'en va et nous allons entrer, d'ici Ã quelques jours, dans la saison froide, qui m'est si antipathique. Je ne puis vous dire combien je suis en colÃ¨re contre vous. En outre, les abricots et les prunes sont presque passÃ©s et je me faisais une fÃªte d'en manger avec vous. Je suis parfaitement sÃ»r que, si vous aviez rÃ©ellement voulu revenir, vous seriez dÃ©jÃ Ã Paris. Je m'ennuie horriblement et j'ai bien envie de m'en aller quelque part sans vous attendre. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner jusqu'au 25 Ã trois heures, et pas une heure de plus.--Nous sommes fort tranquilles. On parle toujours, il est vrai, d'une Ã©meute que M. Ledru ferait par maniÃ¨re de protestation contre l'enquÃªte; mais ce ne peut Ãªtre quelque chose de sÃ©rieux. La premiÃ¨re condition pour qu'on se batte, c'est qu'il y ait de la poudre et des fusils des deux cÃ´tÃ©s. Or, maintenant, tout est du mÃªme cÃ´tÃ©. Avant-hier, au concours gÃ©nÃ©ral, un gamin nommÃ© Leroy a eu un prix. Les autres

gamins ont criÃ©: Â«Vive le roi!Â» Le gÃ©nÃ©ral Cavaignac, qui assistait, je ne sais pourquoi, Ã la cÃ©rÃ©monie, a ri de fort bonne grÃ¢ce. Mais, le mÃªme gamin ayant eu un autre prix, les cris sont devenus si forts, qu'il en a perdu toute contenance et tortillait sa barbe comme s'il eÃ»t voulu l'arracher. Adieu; je vous en veux horriblement! Ã©crivez-moi bien vite.

CXXXVIII

Paris, 20 aoÃ»t 1848.

. . . . . .

Je commence Ã croire que je ne vous verrai pas cette annÃ©e. VoilÃ que l'on recommence Ã parler d'Ã©meutes, et puis le cholÃ©ra va venir compliquer les affaires. On dit qu'il est Ã Londres. IL est certainement Ã Berlin. Depuis quelques jours, on s'attend Ã une bagarre. On prÃ©dit des coups de fusil pour la discussion de l'enquÃªte. Je suis si entÃªtÃ© dans mes idÃ©es, que je n'y crois pas encore; mais je suis Ã peu prÃ¨s seul de mon avis. La situation est au fond bien embrouillÃ©e. Elle ressemble comme deux gouttes d'eau Ã celle de Rome pendant la conjuration de Catilina. Seulement, il n'y a pas de CicÃ©ron. Quant Ã l'issue d'une Ã©meute, je ne doute pas que la bonne cause ne triomphe. Personne n'en doute, mais avec des fous il ne faut pas compter sur des entreprises raisonnables; peut-Ãªtre, en effet, ai-je tort de croire que l'impossibilitÃ© de rÃ©ussir empÃªche cette Ã©meute susdite. Nous verrons, au reste, la semaine prochaine. Mercredi, la discussion doit commencer; l'enquÃªte me paraÃ®t surtout prouver une chose, c'est la profonde division des rÃ©publicains entre eux. Il est Ã©vident qu'il n'y en a pas deux de la mÃªme opinion. Ce qu'il y a de plus fÃ¢cheux, c'est

que le citoyen Proudhon a un grand nombre d'adeptes et que ses petites feuilles se vendent Ã milliers dans les faubourgs. Tout cela est fort triste; mais, quoi qu'il arrive, nous vivrons longtemps de cette vie-lÃ , et il faut nous y accoutumer. Le point qui me paraÃ®t capital, c'est de savoir si vous viendrez le 25. S'il doit y avoir bataille, elle sera perdue ou gagnÃ©e ce jour-lÃ . Ainsi, ne faites pas encore de projets, ou plutÃ´t faites celui de venir assister Ã notre victoire ou Ã notre enterrement pour le 25. Une autre chose me chagrine: c'est que la chaleur s'en va, le beau temps se passÃ©, et il n'y aura plus de pÃªches Ã votre retour. Les feuilles commencent Ã jaunir et Ã tomber. Je prÃ©vois tous les ennuis du froid et de la pluie, qui me semblent beaucoup plus graves et beaucoup plus certains que l'Ã©meute. Je suis malade depuis quelques jours, c'est peut-Ãªtre pour cela que je suis triste. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais trÃ¨s-contrariÃ© de mourir avant notre dÃ©jeuner Ã Saint-Germain, qui, je l'espÃ¨re, tiendra toujours. Adieu; Ã©crivez-moi vite. Vous ne devriez pas taquiner les gens de si loin.

CXXXIX

Paris, 23 aoÃ»t 1848.

Vous n'Ãªtes guÃ¨re aimable de ne pas me rÃ©pondre plus tÃ´t. Je crois que je vous ai Ã©crit trop en noir la derniÃ¨re fois. Je vois aujourd'hui les choses, non en couleur de rose, mais gris de lin. C'est la couleur la plus gaie que comporte la RÃ©publique. On m'avait fait croire malgrÃ© moi Ã la bataille; maintenant, je n'y crois plus, ou, si j'y crois, c'est pour plus tard. Aussi

bien, je m'imagine que vous mourez de froid au bord de votre mer. Je suis toujours malade, je ne mange ni ne dors; mais le pire de mes maux, c'est que je m'ennuie Ã©pouvantablement. Cependant, j'ai Ã travailler, et ce n'est pas dans l'oisivetÃ© que je bÃ¢ille; mais, dans quelque situation que le phÃ©nomÃ¨ne se manifeste, il est toujours fort dÃ©sagrÃ©able. Pour vous, je ne comprends pas ce que vous pouvez faire Ã D..., et je ne vois pas d'autre explication Ã votre sÃ©jour parmi vos sauvages, que de penser que vous y avez fait quelque conquÃªte dont vous Ãªtes toute fiÃ¨re. Je vous rÃ©serve une belle querelle pour votre retour. Sera-ce vendredi ou bien lundi? Je ne crois pas qu'il soit prudent Ã vous d'attendre plus longtemps. Adieu; je vous quitte pour aller entendre votre favori, M. Mignet, qui fait un discours Ã d'AcadÃ©mie morale. Croyez que l'enquÃªte se passera sans coups de fusil; quant au scandale, on ne sait plus ce que c'est par le temps qui court.

CXL

Paris, samedi 5 novembre 1848.

J'ai Ã©tÃ© trÃ¨s-irritÃ© contre vous, car j'avais le plus grand besoin de vous voir; j'ai Ã©tÃ© et je suis encore trÃ¨s-souffrant et, qui pis est, affreusement triste. Une heure passÃ©e auprÃ¨s de vous m'aurait fait grand bien. Vous n'avez mÃªme pas pris la peine que vous preniez autrefois de me dire quelque chose d'aimable lorsque vous aviez quelque mÃ©chancetÃ© en tÃªte. Quelques justes reproches que j'aie Ã vous faire, il faudra toujours finir par vous pardonner; mais je voudrais bien que vous

fissiez quelque chose pour cela. Me ferez-vous quelque finezay pour me dÃ©dommager de tout l'ennui que j'ai eu pendant quinze jours? Je vous laisse Ã trouver vous-mÃªme ce dÃ©dommagement _adequate._

Avez-vous entendu le canon et avez-vous eu peur? J'ai cru qu'on voulait dÃ©molir la RÃ©publique aux trois premiers coups. J'ai compris au quatriÃ¨me de quoi il s'agissait. Vous avez toujours Ã moi un livre grec. J'ai peur que vous ne gÃ¢tiez votre hellÃ©nisme avec le baragouin romaÃ¯que. Cependant, je crois qu'il y a de trÃ¨s-jolies choses dans ce volume. Je travaille Ã un ouvrage nouveau Ã©galement historique.

CXLI

Londres, 1er juin 1850.

Si je ne vous ai pas Ã©crit plus tÃ´t, c'est que, ayant Ã faire dix lieues par jour, je ne pouvais m'asseoir devant une table sans m'endormir tout de suite. Je ne vous dirai pas grand'chose de mes impressions de voyage, si ce n'est que dÃ©cidÃ©ment les Anglais sont individuellement bÃªtes et en masse un peuple admirable. Tout ce qui peut se faire avec de l'argent, du bon sens et de la patience, ils le font; mais ils se doutent des arts comme mon chat. Il y a ici des princes nÃ©pÃ¢lais dont vous deviendriez Ã©prise. Ils ont des turbans plats tout bordÃ©s de grosses Ã©meraudes en pendeloques, et ne sont que satin, cachemire, perles et or! Leur couleur est un cafÃ© au lait trÃ¨s-foncÃ©. Ils ont bon air et on dirait qu'ils ont de l'esprit.

J'ai Ã©tÃ© interrompu en cet endroit de ma lettre par une visite et je n'ai pu retrouver le fil de mes idÃ©es qu'aujourd'hui 2 juin, jour de dimanche. Nous allons Ã Hampton-Court pour Ã©viter les chances de suicide que le Lord's day ne manquerait pas de nous offrir. J'ai dÃ®nÃ© hier avec un Ã©vÃªque et un _dean_ qui m'ont rendu de plus en plus socialiste. L'Ã©vÃªque est de ce que les Allemands appellent l'Ã©cole rationaliste; il ne croit pas mÃªme Ã ce qu'il enseigne, et, moyennant son tablier de gros de Naples noir, il fricote ses cinq ou six mille livres tous les ans et passe son temps Ã lire du grec. Outre cela, je me suis enrhumÃ©, en sorte que je suis on ne peut plus dÃ©moralisÃ©. Sous le prÃ©texte que nous sommes en juin, on me livre Ã des courants d'air destructeurs. Toutes les femmes me paraissent faites en cire. Elles mettent des _bustles_ (tournures) si considÃ©rables, qu'il ne tient qu'une femme sur le trottoir de Regent's Street. J'ai passÃ© ma matinÃ©e hier dans la nouvelle chambre des Communes, qui est une affreuse monstruositÃ©. Nous n'avions pas encore d'idÃ©e de ce qu'on peut faire avec un manque de goÃ»t complet et deux millions de livres sterling. Je crains de devenir tout Ã fait socialiste en mangeant de trop bons dÃ®ners dans de la vaisselle plate en vermeil, et en voyant des gens qui gagnent quatorze mille livres sterling aux courses d'Epsom. Mais il n'y a pas encore de probabilitÃ© qu'une rÃ©volution Ã©clate ici. La servilitÃ© des pauvres gens est Ã©trange pour nos idÃ©es dÃ©mocratiques. Chaque jour, nous en voyons quelque nouvel exemple. La grande question est de savoir s'ils ne sont pas plus heureux. Ã crivez-moi Ã Lincoln, poste restante. Lincoln est dans le Lincolnshire, je crois, mais je n'en jurerais pas.

CXLII

Salisbury, samedi 15 juin 1850.

. . . . . .

Je commence Ã avoir assez de ce pays-ci. Je suis excÃ©dÃ© de l'architecture perpendiculaire et des maniÃ¨res Ã©galement perpendiculaires des natifs. J'ai passÃ© deux jours Ã Cambridge et Ã Oxford, chez des rÃ©vÃ©rends, et, tout bien considÃ©rÃ©, je prÃ©fÃ¨re les capucins. Je suis particuliÃ¨rement furieux contre Oxford. Un _fellow_ a eu l'insolence de m'inviter Ã dÃ®ner. Il y avait un poisson de quatre pouces dans un grand plat d'argent et une cÃ´telette d'agneau dans un autre. Tout cela servi dans un style magnifique avec des pommes de terre dans un plat de bois sculptÃ©. Mais jamais je n'ai eu si faim. C'est la suite de l'hypocrisie de ces gens-lÃ . Ils aiment Ã montrer aux Ã©trangers qu'ils sont sobres, et, moyennant qu'ils font un _luncheon_, ils ne dÃ®nent pas. Il fait un vent du diable et un froid de chien. S'il ne faisait grand jour Ã huit heures du soir, on pourrait se croire en dÃ©cembre. Cela n'empÃªche pas toutes les femmes de sortir avec un parasol ouvert. Je viens de faire une boulette. J'ai donnÃ© une demi-couronne Ã un monsieur en noir qui m'a montrÃ© la cathÃ©drale, et puis je lui ai demandÃ© l'adresse d'un gentleman pour qui j'avais une lettre du _dean_. Il s'est trouvÃ© que c'Ã©tait Ã lui-mÃªme que la lettre Ã©tait adressÃ©e. 11 a eu l'air fort sot, et moi aussi; mais il a gardÃ© l'argent. Je compte aller demain revoir Stone-Henge, et j'irai le soir dÃ®ner Ã Londres, s'il fait un peu moins de brouillard. Lundi ou mardi, je partirai pour Canterbury, et je pense Ãªtre Ã Paris vendredi. Je voudrais bien que vous fussiez

Ã Salisbury. Stone-Henge vous Ã©tonnerait fort. Adieu; je retourne Ã mon Ã©glise. Ma lettre partira, Dieu sait quand! On vient de me dire que, le jour du Seigneur, la poste se reposait. J'ai un rhume abominable, je tousse et je n'ai que du vin de Porto Ã boire.--Les femmes ont ici des cerceaux Ã leurs robes. Il est impossible de voir quelque chose de plus ridicule qu'une Anglaise en cerceau.--Qu'est-ce que c'est qu'une miss Jewsbury, un peu rousse, qui fait des romans? Je l'ai rencontrÃ©e l'autre soir, et elle m'a dit quelle avait rÃªvÃ© toute sa vie un plaisir quelle croyait impossible, qui Ã©tait de me voir (textuel). Elle a fait un roman sous le titre de _ZoÃ©._ Vous qui lisez tant, vous me direz quelle est cette personne, pour qui je suis un livre. Il y a un petit hippopotame au Jardin zoologique, qu'on nourrit de riz au lait. Le _Punch_ du 15, donne son portrait qui est d'une ressemblance achevÃ©e. Adieu; tÃ¢chez de me dÃ©dommager par une jolie promenade de mon voyage de trois semaines.

CXLIII

BÃ¢le, 10 octobre 1850.

Il y a bien longtemps que je veux vous Ã©crire et je ne sais comment il se fait que j'ai tant tardÃ©. D'abord, j'ai vÃ©cu dans des lieux si dÃ©serts et si sauvages, qu'il n'Ã©tait pas vraisemblable que la poste y pÃ©nÃ©trÃ¢t, et puis j'ai eu tant de gymnastique Ã faire pour visiter les chÃ¢teaux gothiques des Vosges, que, le soir, il ne me restait plus de force pour prendre une plume. Le temps, qui avait Ã©tÃ© trÃ¨s-mauvais Ã mon dÃ©part, s'est mis au beau pour mon excursion d'Alsace, et j'ai

joui trÃ¨s-complÃ¨tement des montagnes, des bois et d'un air que la fumÃ©e de charbon de terre n'a jamais viciÃ©, et qui n'a jamais vibrÃ© aux accents du chÅ ur des _Girondins._ J'Ã©prouvais un vif plaisir au milieu de ces lieux sauvages et je me demandais comment on pouvait vivre ailleurs. Les bois sont encore tout verts et ont des odeurs dÃ©licieuses qui me rappellent nos promenades. Me voici enfin en pays rÃ©publicain modÃ¨le, oÃ¹ il n'y a ni douaniers ni gendarmes, et oÃ¹ il y a des lits de ma taille, confort ignorÃ© en Alsace, Je m'y repose un jour. Demain, je verrai la cathÃ©drale de Fribourg, et j'irai tout de suite vÃ©rifier si les statues sont aussi belles que celles d'Erwin de Steinbach, Ã Strasbourg.--De Strasbourg, je partirai le 12, et serai le lÃ Ã Paris. J'espÃ¨re vous y trouver. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cela me ferait plaisir. Mais cela ne vous empÃªchera pas d'en faire Ã votre tÃªte. Adieu; vous devez, Ã©tant paresseuse comme vous Ãªtes, me savoir grÃ© de vous Ã©crire si tard, puisque cela vous dispense de me rÃ©pondre.

CXLIV

Paris, lundi 15 juin 1851.

Ma mÃ¨re va mieux et je pense que sous peu elle sera tout Ã fait remise. J'ai Ã©tÃ© bien inquiet; j'ai craint une fluxion de poitrine. Je vous remercie de l'intÃ©rÃªt que vous lui avez tÃ©moignÃ©.

Hier, je suis sorti pour la premiÃ¨re fois depuis huit jours, pour aller voir les danseuses espagnoles qui travaillaient chez la princesse Mathilde. Elles m'ont paru mÃ©diocres. La danse chez

Mabille a tuÃ© le mÃ©rite du bolÃ©ro. En outre, ces dames avaient une telle quantitÃ© de crinoline par derriÃ¨re et tant de coton par devant, qu'on s'aperÃ§oit que la civilisation envahit tout. Ce qui m'a le plus amusÃ©, c'est une petite fille de douze ans et une vieille duÃ¨gne, l'une et l'autre encore toutes surprises de se voir hors de la _tierra_ de JÃ©sus et aussi barbares qu'on puisse le dÃ©sirer.--Je viens de recevoir votre coussin; vous Ãªtes vraiment une trÃ¨s-habile ouvriÃ¨re, ce dont je ne vous aurais jamais soupÃ§onnÃ©. Le choix des couleurs et la broderie sont Ã©galement merveilleux. Ma mÃ¨re a fort admirÃ© le tout. Quant Ã la symbolique, il m'a suffi du commencement d'explication que vous avez bien voulu me donner pour comprendre tout le reste.--Je ne sais comment vous remercier.

Je joins ici le Saint-Ã vremont. Je l'avais perdu, et il m'a fallu des efforts de mÃ©moire prodigieux pour le retrouver. Vous me direz ce que vous pensez du pÃ¨re Ganaye. Je trouve qu'on ne peut plus lire aprÃ¨s cela rien du XIXe siÃ¨cle.

Adieu.

CXLV

Londres, samedi 22 juillet 1851.

Je suis bien triste de ce que vous me dites de votre dÃ©part; je comptais vous retrouver Ã Paris et je ne puis m'accoutumer Ã l'idÃ©e de votre Ã©loignement. Je n'ai pas mÃªme la consolation de vous gronder; tÃ¢chez d'Ãªtre de retour dans les premiers jours d'aoÃ»t. Je ne vous ferai pas de reproches, parce que

je suis sÃ»r que vous ferez tous vos efforts pour me dire adieu. Pensez qu'il est bien dur de passer plusieurs mois sans vous voir. Enfin, vous savez tout le bonheur que j'aurai, et, si la chose est possible, elle se fera.

Le Palais de Cristal est une grande arche de NoÃ©, merveilleux pour la singularitÃ© des objets qui s'y trouvent, trÃ¨s-mÃ©diocre d'ailleurs au point de vue de l'art; en rÃ©sumÃ©, on y passe une journÃ©e trÃ¨s-amusante.

Je suis si contrariÃ© de votre lettre, que je n'ai pas le courage d'Ã©crire. Adieu.

CXLVI

Paris, jeudi soir, 2 dÃ©cembre 1851.

Il me semble qu'on livre la derniÃ¨re bataille, mais qui la gagnera? Si le prÃ©sident la perd, il me semble que les hÃ©roÃ¯ques dÃ©putÃ©s devront cÃ©der la place Ã Ledru-Rollin. Je rentre horriblement fatiguÃ© et n'ayant rencontrÃ© que des fous, Ã ce qu'il m'a paru. La mine de Paris me rappelle le 24 fÃ©vrier; seulement, les soldats font peur aux bourgeois. Les militaires disent qu'ils sont sÃ»rs du succÃ¨s; mais vous savez ce que c'est que leurs almanachs. VoilÃ notre promenade ajournÃ©e...

Adieu, Ã©crivez-moi et dites-moi si les vÃ´tres sont engagÃ©s dans la bagarre.

CXLVII - CXLVIII

Paris, 3 dÃ©cembre 1851.

Que vous dirai-je? Je n'en sais pas plus long que vous. Il est certain que les soldats ont l'air farouche et font cette fois peur aux bourgeois. Quoi qu'il en soit, nous venons de tourner un rÃ©cif et nous voguons vers l'inconnu. Rassurez-vous et dites-moi quand je pourrai vous voir.

24 mars 1852.

. . . . . .

J'ai toutes les tracasseries du monde, outre beaucoup d'ouvrage sur les bras; enfin, j'ai entrepris une Å uvre chevaleresque dans un premier mouvement, et vous savez qu'il faut se garder de cela. Je m'en repens parfois. Le fond de la question, c'est qu'Ã force de voir des piÃ¨ces justificatives sur l'affaire de Libri, j'ai eu la dÃ©monstration la plus complÃ¨te de son innocence, et je suis Ã faire une grande tartine dans la _Revue_, au sujet de son procÃ¨s et de toutes les petites infamies qui s'y rattachent. Plaignez-moi; il n'y a que des coups Ã gagner Ã ce mÃ©tier-lÃ ; mais quelquefois on se sent si rÃ©voltÃ© par l'injustice, qu'on devient bÃªte.

Quand donc ferons-nous un tour au MusÃ©e? Je suis bien fÃ¢chÃ© d'apprendre cette triste mort d'une personne que vous aimez. Mais c'est une raison de plus pour se voir et essayer si une intimitÃ© comme la nÃ´tre est un remÃ¨de contre le chagrin. Vous avez bien raison de trouver la vie une sotte chose, mais il ne faut pas la rendre pire qu'elle n'est. AprÃ¨s tout, il y a de bons moments, et le souvenir de ces bons moments est plus

agrÃ©able que le souvenir des mauvais n'est triste. J'ai plus de plaisir Ã me rappeler nos causeries que de chagrin Ã penser Ã nos querelles. Il faut faire ample provision de ces bons souvenirs...

CXLIX

Paris, 22 avril au soir, 1852.

Votre lettre m'a fait grand bien. Je suis en ce moment nerveux comme on l'est aprÃ¨s avoir cÃ©dÃ© Ã un premier mouvement; vous savez qu'ils sont presque toujours honnÃªtes. C'est le moment oÃ¹ tous les sentiments bas reviennent. On me menace d'un procÃ¨s pour mÃ©pris de la justice et attaque contre la chose jugÃ©e. Cela me paraÃ®t fort, mais tout est possible, _y siempre lo peor es Cierto._ D'un autre cÃ´tÃ©, l'Ã cole des chartes aiguise ses griffes pour me dÃ©chirer. Il va falloir subir peut-Ãªtre des interrogatoires et faire une polÃ©mique enragÃ©e. J'espÃ¨re qu'au moment de la bataille je retrouverai mon Ã©nergie. Ã prÃ©sent, je suis tout dÃ©confit et ennuyÃ©. Je vous remercie de ce que vous me dites; j'y suis trÃ¨s-sensible. TÃ¢chez de vous porter de mieux en mieux pour venir me voir en prison, le cas Ã©chÃ©ant.

CL - CLI

Vendredi soir, 1er mai 1852.

Ma bonne mÃ¨re est morte; j'espÃ¨re qu'elle n'a pas trop souffert. Elle avait les traits calmes et l'air doux qui lui Ã©tait ordinaire. Je vous remercie de tout l'intÃ©rÃªt que vous lui avez tÃ©moignÃ©.

Adieu; pensez Ã moi et donnez-moi vite de vos nouvelles.

Paris, 19 mai 1852.

Ce beau temps ne vous dit-il rien? Il me renouvelle, Ã ce qu'il me semble. Je vous attendais presque hier, je ne sais pourquoi; il me semblait que vous auriez dÃ» savoir que je vous attendais. Venez donc au plus vite; j'ai quantitÃ© de choses Ã vous dire. Je ne sais si l'on veut me prendre ou non, et l'on me dit Ã ce sujet tantÃ´t blanc, tantÃ´t noir. Ce qui me rend trÃ¨s _fidgetty_, c'est la pensÃ©e d'une cÃ©rÃ©monie publique[1] devant la fleur de la canaille et trois imbÃ©ciles en robe noire, roides comme des piquets et persuadÃ©s qu'ils sont quelque chose, auxquels on ne peut songer Ã dire le profond mÃ©pris qu'on a pour leur robe, leur personne et leur esprit.

Adieu; rÃ©pondez-moi un mot.

[1] L'audience pour l'article poursuivi concernant Libri.

CLII - CLIII

Paris, 22 mai 1852.

Notre promenade vous a-t-elle fatiguÃ©e? Dites-moi vite que non. J'attendais un mot de vous aujourd'hui. Je suis confisquÃ© par mon avocat, qui me plaÃ®t fort[1]. Il me semble homme

d'esprit, point trop Ã©loquent et comprend l'affaire exactement comme moi. Cela me donne un peu d'espÃ©rance. . . . .

. . . . . .

[1] M. Nogent Saint-Laurens.

Mai 1852, mercredi Ã cinq heures.

Quinze jours de prison et mille francs d'amende! Mon avocat a trÃ¨s-bien parlÃ©; les juges ont Ã©tÃ© trÃ¨s-polis; je n'ai pas Ã©tÃ© nerveux du tout. En somme, je ne suis pas aussi mÃ©content que j'aurais le droit de l'Ãªtre. Je n'en appelle pas.

CLIV

27 mai 1852, au soir.

Vous Ãªtes, par ma foi, d'un bon sel! J'Ã©tais allÃ© l'autre jour chez des magistrats et j'avais eu l'imprudence d'avoir un billet de mille francs dans ma poche. Je ne l'ai plus retrouvÃ©; mais il est impossible que, chez des personnes d'un si haut mÃ©rite, il se glisse des coupeurs de bourse; aussi le billet s'est Ã©vaporÃ© de lui-mÃªme, n'y pensons plus. En mÃªme temps, j'ai eu le malheur de toucher un soi-disant pestifÃ©rÃ© et l'on a jugÃ© prudent de me mettre en quarantaine pour quinze jours; le grand malheur vraiment! Mon ami M. Bocher va en prison Ã la fin de juin, nous nous y installerons ensemble. En attendant, j'ai grand besoin de vous voir!--Mes vengeances ont dÃ©jÃ commencÃ©. Mon ami Saulcy se trouvait hier chez des gens oÃ¹ l'on a parlÃ© de l'arrÃªt qui me concerne; lÃ -dessus, sans

consulter l'air du bureau, voilÃ mon canonnier qui, avec la discrÃ©tion de son arme, se lance Ã tort et Ã travers dans les grands mots de sottise, fatuitÃ©, stupiditÃ©, amour-propre de faquins, etc., prenant Ã tÃ©moin un monsieur en habit noir qu'il connaissait de vue, mais dont il ignorait la profession. Or, c'Ã©tait M. ***, un de mes juges, qui aurait prÃ©fÃ©rÃ© Ãªtre ailleurs. Figurez-vous l'Ã©tat de la maÃ®tresse de la maison, des assistants, et enfin Saulcy, averti trop tard, qui tombe sur un canapÃ© en crevant de rire, et disant; Â«Ma foi, je ne me dÃ©dis de rien!Â»

CLV

Lundi soir, 1er juin 1852.

. . . . . .

Je passe tout mon temps Ã lire la correspondance de Beyle. Cela me rajeunit de vingt ans au moins. C'est comme si je faisais l'autopsie des pensÃ©es d'un homme que j'ai intimement connu et dont les idÃ©es des choses et des hommes ont singuliÃ¨rement dÃ©teint sur les miennes. Cela me rend triste et gai vingt fois tour Ã tour dans une heure et me fait bien regretter d'avoir brÃ»lÃ© les lettres que Beyle m'Ã©crivait. . . . . .

CLVI

Marseille, 12 septembre 1852.

. . . . . .

Je suis allÃ© en Touraine, oÃ¹ j'ai visitÃ© Chambord par une pluie battante et Saint-Aignan par une pluie intermittente. Je suis rentrÃ© Ã Paris le 7 par la pluie, reparti le mÃªme jour au milieu d'un orage et j'ai descendu le RhÃ´ne par un brouillard Ã couper au couteau. C'est seulement dans la CanebiÃ¨re que j'ai retrouvÃ© le soleil; depuis deux jours, il brille dans toute sa gloire. J'y ai trouvÃ© (Ã Marseille, et non dans le soleil) mon cousin et sa femme, que j'ai embarquÃ©s hier sur _le LÃ©onidas_ par une mer d'un bleu cÃ©leste, sans une vague, et un temps ni froid ni chaud dont vous n'avez nulle idÃ©e en vos tristes pays du Nord. Ce sont les seuls parents qui me restent, et les propriÃ©taires de ce salon que vous avez daignÃ© honorer de votre approbation. Je me suis senti pris d'un isolement bien triste lorsque j'ai vu le panache de fumÃ©e du LÃ©onidas disparaÃ®tre derriÃ¨re les Ã®les que vous connaissez par la description de _Monte-Cristo._ Je me suis senti vieux et ganache. J'aurais eu besoin de votre prÃ©sence et j'ai pensÃ© combien vous vous seriez amusÃ©e en ce pays qui me paraÃ®t si maussade. Je vous y ferais manger des fruits de vingt espÃ¨ces diffÃ©rentes qui vous sont inconnues; par exemple, des pÃªches jaunes et des melons blancs et rouges, des azeroles et des pistaches fraÃ®ches. Outre cela, vous passeriez votre journÃ©e dans des boutiques de curiositÃ©s turques et autres, oÃ¹ il y a les inutilitÃ©s les plus agrÃ©ables Ã voir et les plus dÃ©sagrÃ©ables Ã payer. Je me suis demandÃ© souvent pourquoi vous ne faites pas un voyage dans le Midi, et je ne trouve pas de bonnes raisons contre. Je vais courir les montagnes pendant trois jours, tout seul, sans pouvoir Ã©changer une pensÃ©e avec un bipÃ¨de parlant franÃ§ais. Je ne sais, aprÃ¨s tout, si cela ne vaut pas mieux que d'avoir affaire

aux provinciaux des villes; chaque annÃ©e, il me semble qu'ils deviennent plus intolÃ©rables. Ici, maires et prÃ©fets ont la tÃªte perdue de l'arrivÃ©e du prÃ©sident; on blanchit toutes les prÃ©fectures, on met des aigles partout oÃ¹ il en peut tenir. Il n'y a pas de niaiseries qu'on n'imagine; quel drÃ´le de peuple! Au milieu de tout cela, je crains bien que les Ã©preuves de _DÃ©mÃ©trius_ ne se perdent; car je dois les corriger en route et elles ne m'arrivent pas.

. . . . . .

CLVII

Moulins, 27 septembre 1852.

. . . . . .

J'ai Ã©tÃ© fort malade et je suis encore assez faible, d'autant plus que le remÃ¨de qui m'a tirÃ© d'affaire, c'est-Ã -dire le mistral ou le vent du Nord, m'a donnÃ© un rhume qui me fatigue fort et qui ne se guÃ©rit pas par les nuits blanches et les courses continuelles. J'ai Ã©tÃ©, pendant quarante-cinq heures, avec une disposition Ã la congestion cÃ©rÃ©brale telle, que je croyais que j'allais voir le royaume des ombres. J'Ã©tais absolument seul, et je me suis traitÃ© moi-mÃªme ou plutÃ´t je ne me suis pas traitÃ© du tout, car j'Ã©tais dans un Ã©tat de prostration physique et moral qui me rendait la moindre excursion horriblement pÃ©nible. Je sentais bien quelque ennui de passer dans un monde inconnu; mais ce qui me semblait encore plus ennuyeux, c'Ã©tait de faire, de la rÃ©sistance. C'est par cette

rÃ©signation brute, je crois, qu'on quitte ce monde, non pas parce que le mal vous accable, mais parce qu'on est devenu indiffÃ©rent Ã tout, et qu'on ne se dÃ©fend plus. J'attends ici qu'un monsignore Ã qui j'ai affaire sorte de _retraite._ TrÃ¨s-probablement j'aurai pour deux ou trois jours Ã courir d'aprÃ¨s ses indications, puis je reviendrai Ã Paris. C'est demain mon jour de naissance, que j'aurais voulu passer avec vous. Il se trouve que je suis toujours seul ce jour-lÃ et d'une tristesse abominable.

. . . . . .

CLVIII

Carabanchel, 11 septembre 1853.

. . . . . .

En arrivant ici, j'ai trouvÃ© que tout se prÃ©parait pour la fÃªte de la maÃ®tresse de la maison. On devait jouer une comÃ©die et rÃ©citer et chanter une _loa_[1] en son honneur et celui de sa fille. J'ai Ã©tÃ© mis en rÃ©quisition pour fabriquer des ciels, rÃ©parer des dÃ©corations, dessiner des costumes, etc., sans parler des rÃ©pÃ©titions que je donnais Ã cinq dÃ©esses mythologiques dont une seule avait dÃ©jÃ montÃ© sur un thÃ©Ã¢tre de sociÃ©tÃ©. Mes dÃ©esses se sont trouvÃ©es trÃ¨s-jolies hier, jour fatal, mais mourantes de peur; cependant, tout a fort bien Ã©tÃ©. On a fort applaudi, sans comprendre les vers trÃ¨s-amphigouriques du poÃ¨te auteur de la _Loa._ Sa comÃ©die, qui Ã©tait une traduction de _Bonsoir, monsieur Pantalon_, a encore mieux Ã©tÃ©, et j'ad-

mire la facilitÃ© avec laquelle les jeunes filles de la sociÃ©tÃ© se transforment en actrices passables. AprÃ¨s la comÃ©die, bal et souper au milieu duquel un jeune protÃ©gÃ© de la comtesse a improvisÃ© des vers assez jolis, qui ont fait pleurer l'hÃ©roÃ¯ne de la fÃªte et boire tout le monde un peu vertement. Ce matin, j'ai un mal de tÃªte de chien et je trouve le soleil diablement chaud. Je vais aller Ã Madrid voir les taureaux, et j'abandonne mes dÃ©esses pour deux ou trois jours afin de faire mes visites et de travailler Ã la bibliothÃ¨que. Comme il y a neuf dames ici sans un homme, on m'appelle Ã Madrid Â«ApollonÂ». Des neuf muses, il y en a malheureusement cinq qui sont mÃ¨res ou tantes des quatre autres; mais ces quatre-lÃ sont des Andalouses de race, avec des petits airs fÃ©roces qui leur vont Ã ravir, surtout quand elles sont dans leur costume olympien avec des pÃ©plum qu'elles s'obstinent par amour pour l'euphonie Ã appeler _peplo._

Vous avez sans doute un moins beau temps que nous.

. . . . . .

[1] Loa, espÃ¨ce de dithyrambe dialoguÃ© en l'honneur de la personne que l'on veut fÃªter.

CLIX

L'Escurial, 5 octobre 1853.

Je vous envoie une petite fleur que j'ai trouvÃ©e dans la montagne, derriÃ¨re ce vilain couvent de l'Escurial. Je ne l'avais pas rencontrÃ©e depuis la Corse; lÃ , cela s'appelle _mucchiallo_;

ici, personne n'en sait le nom. Le soir, lorsque le vent passe dessus, cela a une odeur qui me semble dÃ©licieuse. J'ai retrouvÃ© l'Escurial aussi triste que je l'avais laissÃ© il y a quelque vingt ans, mais la civilisation y a pÃ©nÃ©trÃ©: on y trouve des lits en fer et des cÃ´telettes, plus du tout de punaises ni de moines. Le dernier article me manque beaucoup et rend encore plus ridicule la lourde architecture d'Herrera. Je vais aller dÃ®ner Ã Madrid ce soir, car je ne supporterai pas un jour de plus de ce sÃ©jour-ci. Selon toute apparence, je resterai Ã Madrid jusqu'au 15 de ce mois, et puis j'irai Ã Valladolid, Toro, Zamora et LÃ©on, si le temps, qui jusqu'Ã prÃ©sent a Ã©tÃ© magnifique, ne se met pas tout d'un coup au laid, chose improbable. Je suis allÃ© Ã TolÃ¨de et ici. J'irai Ã SÃ©govie, par quoi j'Ã©vite des bals qui m'ennuient fort. J'ai vu l'autre soir l'ouverture du grand OpÃ©ra. C'Ã©tait pitoyable, sauf la salle trÃ¨s-belle et trÃ¨s-commode et remplie de femmes trÃ¨s-jolies. Les acteurs sont d'un mÃ©diocre assommant. Si vous Ã©tiez ici, vous verriez la plus belle collection de fruits qu'on puisse rencontrer. Il y a une foire Ã Madrid, et il vient des fruits de fort loin dont la plupart vous sont inconnus. Il est fÃ¢cheux que cela ne puisse s'envoyer. S'il y avait ici quelque chose qui vous fÃ»t agrÃ©able, vous n'avez qu'Ã parler.

. . . . . .

CLX

Madrid, 25 octobre 1853.

. . . . . .

Notre colonie s'est dissoute, la duchesse ayant daignÃ© accoucher d'une fille. Sa mÃ¨re s'est constituÃ©e garde-malade, et nous sommes revenus en masse Ã la ville. J'y ai gagnÃ© un rhume odieux, et, pour m'achever, il fait un sirocco du diable. MalgrÃ© ce vilain temps et mes Ã©ternuments, je suis allÃ© voir hier CucharÃ¨s, le meilleur matador depuis MontÃ¨s. Les taureaux Ã©taient si mauvais, qu'il a fallu en donner un aux chiens et exciter la moitiÃ© des autres avec des banderoles de feu. Deux hommes ont Ã©tÃ© jetÃ©s en l'air et nous les avons cru morts un instant, ce qui a jetÃ© quelque intÃ©rÃªt sur la course, autrement tout Ã fait dÃ©testable. Les taureaux n'ont plus de cÅ ur et les hommes ne valent guÃ¨re mieux. Je pense entreprendre mon voyage archÃ©ologique dÃ¨s que le temps se sera fixÃ©. On m'annonce un Ã©tÃ© de la Saint-Martin qui ne vient jamais. Il est probable que, si vous me mandiez vos commissions, je recevrais votre lettre Ã temps pour y faire honneur. Malheureusement, je ne sais pas trop ce qu'il y a de bon dans ce pays-ci. Je vous ai pris Ã tout hasard des mouchoirs d'un dessin fort laid; mais il m'a semblÃ© que vous vous Ã©tiez assez allÃ¨grement emparÃ©e d'un ces mouchoirs qui me venait je ne sais d'oÃ¹. Ici, on ne voit plus guÃ¨re que des costumes franÃ§ais. Hier, aux taureaux, il y avait des chapeaux. Voulez-vous des jarretiÃ¨res et des boutons? Si l'on en porte encore, dites-moi ce qu'il vous en faut, mais ne perdez pas de temps pour me rÃ©pondre.--Je lis _Wilhelm Meister_, ou je le relis. C'est un Ã©trange livre, oÃ¹ les plus belles choses du monde alternent avec les enfantillages les plus ridicules. Dans tout ce qu'a fait Goethe, il y a un mÃ©lange de gÃ©nie et de niaiserie allemande des plus singuliers: se moquait-il de lui-mÃªme ou des autres? Faites-moi penser Ã vous donner Ã lire Ã mon retour, les _Affi-

nitÃ©s Ã©lectives._ C'est, je crois, ce qu'il a fait de plus bizarre et de plus antifranÃ§ais. On m'Ã©crit de Paris pour me vanter un livre d'Alexandre Dumas fils, qui s'appelle _un Cas de rupture_, ou quelque chose d'approchant. Ã Madrid, on ne lit pas. Je me suis demandÃ© Ã quoi les dames passent leur temps quand elles ne font pas l'amour, et je ne trouve pas de rÃ©ponse plausible. Elles pensent toutes Ã Ãªtre impÃ©ratrices. Une demoiselle de Grenade Ã©tait au spectacle quand on a annoncÃ© dans sa loge que la comtesse de TÃ©ba Ã©pousait l'empereur. Elle s'est levÃ©e avec impÃ©tuositÃ© en s'Ã©criant: _En ese pueblo y no hay porvenir._[1]Â»

Au nombre de mes divertissements, j'ai oubliÃ© de vous parler d'une acadÃ©mie de l'histoire dont je suis membre. Elle est presque aussi amusante que la nÃ´tre. Adieu.

[1] Â«Dans ce pays-ci, il n'y a pas d'avenir.Â»

CLXI

Madrid, 22 novembre 1853.

. . . . . .

Quand je pense Ã la neige qu'il y a sur le Guadarrama, je perds tout courage: pourtant, nous avons un soleil magnifique; mais il a beau briller, il n'Ã©chauffe pas. La nuit, il fait un froid abominable et les factions des soldats au palais ne sont plus que d'un quart d'heure. Avant mon dÃ©part, je veux assister encore Ã quelques sÃ©ances des CortÃ¨s, qui se sont ouvertes avant-hier, trÃ¨s-modestement, sans discours royal, Sa MajestÃ©

Ã©tant assez prÃ¨s de son terme pour qu'on lui Ã©pargne les Ã©motions. Je suis assez bien la politique locale et je connais assez de gens dans tous les partis pour que le spectacle m'amuse en ce moment oÃ¹ nous sommes privÃ©s de taureaux. Je vous apporterai des jarretiÃ¨res, puisque vous ne voulez pas de boutons. Ce n'est pas sans peine que je les ai dÃ©couvertes. La civilisation fait de progrÃ¨s si rapides, que l'Ã©lastique a remplacÃ© Ã presque toutes les jambes les _ligas_ classiques des temps passÃ©s. Lorsque j'ai demandÃ© aux femmes de chambre d'ici de m'indiquer une boutique, elles se sont signÃ©es d'indignation, me disant qu'elles ne portaient pas de ces vieilleries-lÃ et que c'Ã©tait bon pour le peuple. Le progrÃ¨s des modes franÃ§aises est effrayant: les mantilles sont Ã prÃ©sent assez rares. Les chapeaux, et quels chapeaux! les remplacent. Vous seriez rÃ©jouie de voir les chefs-d'Å uvre des couturiÃ¨res de cette capitale. Je suis allÃ© il y a quelques jours passer cinq Ã six heures Ã Aranjuez, chez un loup-cervier de mes amis, M. Salamanca. C'est le garÃ§on le plus spirituel et le meilleur diable que j'aie rencontrÃ©. Il gagne beaucoup d'argent, comme il semble, et le fait rouler noblement. Il trouve le temps de faire des affaires et de la politique, car il a Ã©tÃ© ministre et le sera encore, s'il veut. Tout dans cet homme sent l'Andalousie, c'est la grÃ¢ce mÃªme. Nous avons eu le 15, pour la fÃªte de Sainte-EugÃ©nie, un bal Ã l'ambassade de France oÃ¹ a paru madame ***, femme du ministre des Ã tats-Unis, avec un costume Ã faire crever de rire. Velours noir bordÃ© de galons, d'oripeaux, et diadÃ¨me de thÃ©Ã¢tre. Son fils, qui a l'air d'un maroufle, s'est fait renseigner sur la soliditÃ© des personnes prÃ©sentes, et, aprÃ¨s avoir pris ses informations, a envoyÃ© un cartel Ã un duc trÃ¨s-noble, trÃ¨s-riche, fort niais et dÃ©sireux de vivre

longtemps. Les pourparlers durent encore, mais il n'y aura pas mort d'homme.

Adieu.

CLXII

Madrid, 28 novembre 1853.

Votre lettre s'est croisÃ©e avec la mienne, que vous avez dÃ» recevoir au moment oÃ¹ m'arrivait la vÃ´tre. Je vous y expliquais pourquoi je resterais encore quelques jours ici. On me presse fort d'attendre la _noche buena_, c'est-Ã -dire NoÃ«l; mais je serai en France et probablement Ã Paris vers le 12 ou le 15, si le temps n'est pas trop mauvais. Je vous Ã©crirai de Bayonne ou de Tours, oÃ¹ je suis obligÃ© de m'arrÃªter.

. . . . . .

On danse beaucoup ici, malgrÃ© le deuil de cour. Seulement, on met des gants noirs. On est trÃ¨s-agitÃ© par les premiÃ¨res dÃ©libÃ©rations du SÃ©nat. Il s'agit de savoir si ce ministÃ¨re durera ou s'il y aura un coup d'Ã tat. L'opposition est trÃ¨s-animÃ©e et se propose de donner des coups de bÃ¢ton par-dessus les Ã©paules du comte de San-Luis. La maison que j'habite est un terrain neutre oÃ¹ se rencontrent les ministres et les chefs de l'opposition; ce qui est assez agrÃ©able pour les amateurs de nouvelles. Il est vrai que ce qui s'appelle ici la sociÃ©tÃ© se compose d'un si petit nombre de personnes, que, si elles se fractionnaient, il n'y aurait plus moyen de vivre. Quelque chose que l'on fasse Ã Madrid, pourvu qu'on aille dans un lieu public, on

est sÃ»r de rencontrer les mÃªmes trois cents personnes. Il en rÃ©sulte une sociÃ©tÃ© trÃ¨s-amusante et infiniment moins hypocrite qu'ailleurs. Il faut que je vous conte une bonne bÃªtise. L'usage ici est d'offrir tout ce qu'on loue. La belle du premier ministre dÃ®nait l'autre jour Ã cÃ´tÃ© de moi; elle est bÃªte comme un chou et fort grosse. Elle montrait d'assez belles Ã©paules sur lesquelles tombait une guirlande avec des glands en mÃ©tal ou en verre. Ne sachant que lui dire, je lui fis l'Ã©loge des unes et des autres, et elle me rÃ©pondit: _Todo eso a la disposition de V._ Adieu; Ã©crivez-moi plus longuement. Je puis Ã la rigueur recevoir de vos nouvelles ici, mais j'espÃ¨re sÃ»rement trouver une lettre de vous Ã Bayonne.--Pourquoi ai-je tant d'envie de vous revoir? Il y a pourtant quelque chose de trÃ¨s-pÃ©nible Ã se conformer Ã vos protocoles, dignes de M. de Nesselrode pour le mÃ©pris de la logique et de la vraisemblance.

CLXIII

Paris, 29 juillet 1854.

Je suis arrivÃ© ici avant-hier, et je ne vous ai pas Ã©crit plus tÃ´t parce que j'Ã©tais trop triste. J'ai trouvÃ© ici un de mes amis d'enfance entrepris par le cholÃ©ra. Aujourd'hui, on le croit Ã peu prÃ¨s hors de danger. En passant le dÃ©troit, il faisait un vent glacÃ© qui m'a donnÃ© un rhume ou rhumatisme Ã©trange. Je souffre comme si j'avais la poitrine serrÃ©e dans un cercle de fer et tous les mouvements que je fais sont douloureux. Pourtant, il faut que je parte ce soir pour la Normandie,

oÃ¹ je vais faire un discours aux oisifs de Caen. La corvÃ©e finie, je reviendrai au plus vite. Je pense Ãªtre Ã Paris le 2 aoÃ»t au soir. AprÃ¨s cela, je n'ai plus de projet arrÃªtÃ©. D'abord, j'avais eu l'idÃ©e d'aller passer un mois Ã Venise; mais les quarantaines et les autres ennuis suscitÃ©s par le cholÃ©ra rendent un voyage de ce cÃ´tÃ© Ã peu prÃ¨s impossible. Mon ministre m'a offert de m'envoyer Ã Munich, comme commissaire de je ne sais quoi, Ã propos d'une exposition bavaroise. Je n'ai dit ni oui ni non et j'attendrai mon retour Ã Paris pour me dÃ©cider. Probablement, vous irez passer quelques jours Ã Londres, et le Palais de Cristal mÃ©rite ce voyage. Sous le rapport d'art et de goÃ»t, cela est parfaitement ridicule, mais il y a dans l'invention et l'exÃ©cution quelque chose de si grand et de si simple Ã la fois, qu'il faut aller en Angleterre pour s'en faire une idÃ©e. C'est un joujou qui coÃ»te vingt-cinq millions, et une cage oÃ¹ plusieurs grandes Ã©glises pourraient valser. Les derniers jours que j'ai passÃ©s Ã Londres m'ont amusÃ© et intÃ©ressÃ©. J'ai vu et pratiquÃ© tous les hommes politiques, j'ai assistÃ© au dÃ©bat des subsides Ã la Chambre des lords et aux Communes, et tous les orateurs en renom ont parlÃ©, mais trÃ¨s-mÃ©chamment, Ã ce qu'il m'a semblÃ©. Enfin, j'ai fait un trÃ¨s-bon dÃ®ner. On en fait d'excellents au Palais de Cristal, et je vous les recommande, Ã vous qui Ãªtes gourmande. J'ai rapportÃ© de Londres une paire de jarretiÃ¨res qui viennent, Ã ce qu'on m'assure, de chez Borrin. Je ne sais ce que mettent les Anglaises Ã leurs bas, ni comment elles se procurent cet article indispensable, mais je crois que ce doit Ãªtre une chose bien difficile et bien _trying_ pour leur vertu. Le commis qui m'a donnÃ© ces jarretiÃ¨res en a rougi jusqu'aux oreilles.--Vous me dites des choses trÃ¨s-aimables, qui me feraient le plus grand plaisir, si l'expÃ©rience ne

m'avait rendu par trop dÃ©fiant. Je n'ose espÃ©rer ce que je dÃ©sire le plus ardemment. Vous savez que vous n'avez qu'Ã remuer un doigt pour que j'accoure.

Je voudrais que vous fissiez comme si nous Ã©tions l'un et l'autre en danger de ne plus nous revoir, en ce temps de si grande incertitude. Adieu; je vous aime bien, quoi que vous fassiez. Ã crivez-moi Ã Caen, chez M. Marc, capitaine de vaisseau. Je serai bien heureux d'avoir de vos nouvelles.

CLXIV

Paris, 2 aoÃ»t au soir, 1854.

Je suis arrivÃ© ici ce matin, trÃ¨s-courbaturÃ©, trÃ¨s-ennuyÃ©, trÃ¨s-souffrant et trÃ¨s-triste. Je ne me guÃ©ris pas de cette douleur au cÃ´tÃ© et Ã la poitrine qui m'empÃªche de trouver une position pour dormir. Avant-hier, je suis arrivÃ© Ã Caen, le jour mÃªme de la cÃ©rÃ©monie. J'ai vu le secrÃ©taire et j'ai pris mes mesures pour Ã©chapper Ã toutes les visites officielles. Ã€ trois heures, je suis entrÃ© dans la salle de l'Ã cole de droit, oÃ¹ j'ai trouvÃ© dix-huit Ã vingt femmes dans une tribune, et environ deux cents hommes avec des figures telles que toute autre ville peut en offrir, selon toute apparence'; silence merveilleux. J'ai dÃ©bitÃ© ma tartine sans la plus lÃ©gÃ¨re Ã©motion, et on a applaudi trÃ¨s-poliment. La sÃ©ance a durÃ© encore une heure et demie et s'est terminÃ©e par la lecture de vers d'un bossu, haut de deux pieds et demi, pas trop mauvais. ImmÃ©diatement j'ai Ã©tÃ© emmenÃ© entre les autoritÃ©s Ã l'hÃ´tel de ville, oÃ¹ l'on m'a donnÃ© un banquet,

qui n'a durÃ© que deux heures et oÃ¹ il y avait de trÃ¨s-bons poissons et des homards dÃ©licieux. Je croyais en Ãªtre quitte, lorsque le prÃ©sident des antiquaires s'est levÃ© et tout le monde avec lui. Il a pris la parole, et a dit qu'il proposait de boire Ã ma santÃ©, attendu que j'Ã©tais remarquable Ã trois points de vue, c'est Ã savoir: comme sÃ©nateur, comme homme de lettres et comme savant. Il n'y avait que la table entre nous et j'avais une grande envie de lui jeter Ã la tÃªte un plat de gelÃ©e au rhum. Pendant qu'il parlait, je mÃ©ditais ma rÃ©ponse sans qu'il me fÃ»t possible de trouver un mot. Lorsqu'il s'est tu, j'ai compris qu'il fallait absolument parler et j'ai commencÃ© une phrase sans savoir comment je la continuerais. J'ai parlÃ© de la sorte pendant cinq ou six minutes avec beaucoup d'aplomb, sans trop me rendre compte de ce que je disais. On m'a assurÃ© que j'avais Ã©tÃ© trÃ¨s-Ã©loquent; mais je n'en Ã©tais pas quitte. Le maire m'a empoignÃ© et menÃ© Ã un concert que les dames et les messieurs de la SociÃ©tÃ© philharmonique donnaient au bÃ©nÃ©fice des pauvres. J'ai Ã©tÃ© exposÃ© sur un fauteuil Ã un trÃ¨s-grand nombre de gens bien vÃªtus, les femmes trÃ¨s-jolies et trÃ¨s-blanches, habillÃ©es comme Ã Paris, si ce n'est qu'elles exhibaient moins d'Ã©paules et qu'avec des robes de bal elles avaient des brodequins marrons. On a chantÃ© fort mal et des airs d'opÃ©ra-comique; puis une grande femme trÃ¨s-parÃ©e, de la haute, a fait la quÃªte dans une coupe de cristal. Je lui ai donnÃ© vingt francs, ce qui m'a valu une rÃ©vÃ©rence en fromage des plus gracieuses. Ã€ minuit, on m'a ramenÃ© chez moi, oÃ¹ j'ai trÃ¨s-mal dormi et mÃªme pas du tout. Ã€ huit heures, le lendemain, on est venu me chercher pour prÃ©sider une sÃ©ance non politique, et j'ai entendu le procÃ¨s-verbal de la veille, oÃ¹ il Ã©tait dit que j'avais parlÃ©

trÃ¨s-Ã©loquemment. J'ai fait un speech pour que le procÃ¨s-verbal fÃ»t purgÃ© de tout adverbe, mais inutilement. Enfin, je suis remontÃ© en malle-poste et me voilÃ : tout serait au mieux si je pouvais passer une bonne journÃ©e avec vous pour me remettre.--Je ne crois pas Ã vos impossibilitÃ©s. Je garde mes doutes et mon chagrin. Mon ministre voudrait que j'allasse Ã l'Exposition de Munich. Je n'en ai pas trop envie; mais oÃ¹ aller cette annÃ©e, si ce n'est en Allemagne? Adieu; je vous aime quoi que vous fassiez et je crois que vous devriez Ãªtre un peu plus touchÃ©e de cela. Vous pouvez toujours m'Ã©crire ici.

CLXV

Innsbruck, 31 aoÃ»t 1854.

Je suis bien las et pourtant j'ai envie de vous Ã©crire. J'ai la tÃªte lourde et je suis ivre de paysages et de panoramas magnifiques, depuis quatre jours. Je suis parti de BÃ¢le pour aller Ã Schaffouse, d'oÃ¹ l'on s'embarque sur le Rhin. Ã€ droite et Ã gauche, ce sont des montagnes ravissantes, beaucoup plus belles que celles, ou les soi-disant telles, qui bordent le Rhin infÃ©rieur, si admirÃ© des Anglaises, entre Mayence et Cologne. Du Rhin, nous entrÃ¢mes dans le lac de Constance et dans la ville de ce nom, oÃ¹ nous mangeÃ¢mes des truites fort bonnes et entendÃ®mes des Tyroliens jouer du _zitther._ Traversant le lac, nous allÃ¢mes Ã Lindau, oÃ¹ nous attendait un chemin de fer qu'on a fait passer devant les plus belles forÃªts, les plus beaux lacs, les plus belles montagnes que produit la contrÃ©e. Cela nous a menÃ©s Ã Kempten; seulement, on est accablÃ©

de fatigue, comme aprÃ¨s avoir longtemps examinÃ© une belle galerie de tableaux. Au lieu de nous reposer, nous sommes repartis la nuit de Kempten, et nous sommes arrivÃ©s hier quelques minutes avant minuit Ã Innsbruck, au travers d'un pays encore plus beau, non, mais plus grand que celui que nous venions de voir. Le dÃ©sagrÃ©ment a Ã©tÃ© de changer, de calculer Ã toutes les postes. Il y en a au moins une douzaine entre Kempten et Innsbruck.

Je mange des bÃ©casses dÃ©licieuses, pour me refaire, et des soupes trÃ¨s-extraordinaires, mais qui ont leur mÃ©rite quand on a pris de l'appÃ©tit Ã beaucoup de mÃ¨tres au-dessus du niveau de la mer. Le drawback de ce voyage, c'est qu'on ne connaÃ®t pas les mÅ urs et les idÃ©es de ce peuple, et cela est plus intÃ©ressant que tous les paysages. Les femmes m'ont paru, dans le Tyrol, traitÃ©es selon leurs mÃ©rites. On les attache Ã des chariots et elles traÃ®nent des fardeaux fort lourds avec succÃ¨s. Elles m'ont paru fort laides, avec des pieds Ã©normes; les belles dames que j'ai rencontrÃ©es en chemin de fer ou en bateau ne sont pas beaucoup mieux. Elles ont des chapeaux indÃ©cents et des brodequins bleu de ciel, avec des gants vert-pomme. C'est en grande partie ces qualitÃ©s susdites qui composent ce que les naturels appellent _gemÃ¼th_ et dont ils sont trÃ¨s-vaniteux.

Ã€ voir les Å uvres d'art de ce pays, il me semble que ce dont il manque le plus radicalement, c'est l'imagination. Il s'en pique pourtant et tombe alors dans des extravagances prÃ©tentieuses. Je viens de voir la ville: tout y est neuf, sauf le tombeau de Maximilien; mais un site admirable. Plus de costumes: le monde qu'on rencontre est laid et a l'air commun; mais on ne peut faire

un pas sans voir une montagne, et quelle montagne! Demain, nous montons au glacier. Le temps est magnifique et promet de durer. En somme, je suis content d'Ãªtre parti. Je voudrais que vous fussiez avec moi; il me semble que vous trouveriez de quoi vous amuser, plus qu'au milieu de vos loups marins. Quand revenez-vous Ã Paris? Ã crivez-moi Ã Vienne. Ne perdez pas de temps. Ã crivez-moi trÃ¨s-longuement et trÃ¨s-tendrement.

Tenez, voici une fleur du Brenner.

CLXVI

Prague, 11 septembre 1854.

Mes compagnons m'ont quittÃ© ce matin pour s'en retourner en France. Je suis souffrant et _out of spirits_, il me vient les idÃ©es les plus noires. Si je suis mieux demain matin, je partirai pour Vienne, oÃ¹ je serai dans la soirÃ©e. Je commence Ã m'ennuyer horriblement. Cette ville-ci est trÃ¨s-pittoresque et on y fait de trÃ¨s-bonne musique. Hier, j'ai couru trois ou quatre jardins et concerts publics, oÃ¹ j'ai vu danser des danses nationales et des valses, le tout avec dÃ©cence et sang-froid; pourtant, rien de plus entraÃ®nant qu'un orchestre bohÃ©mien. Les figures ici sont trÃ¨s-diffÃ©rentes de celles que j'avais encore vues en Allemagne: de trÃ¨s-grosses tÃªtes, de larges Ã©paules, trÃ¨s-peu de hanches et pas du tout de jambes, voilÃ la description d'une beautÃ© bohÃ©mienne.

Hier, nous employions inutilement notre savoir en anatomie, pour comprendre comment ces femmes-lÃ marchent. Ã€ cela

prÃ¨s, elles ont de fort beaux yeux et quelquefois des cheveux noirs trÃ¨s-longs et trÃ¨s-fins, mais des pieds et des mains d'une longueur, d'une grosseur et d'une largeur qui surprennent les voyageurs les plus habituÃ©s aux choses extraordinaires. La crinoline leur est inconnue. Le soir, elles boivent, dans les jardins publics, une carafe de biÃ¨re, et prennent aprÃ¨s une tasse de cafÃ© au lait, ce qui les dispose Ã manger trois cÃ´telettes de veau avec du jambon, et c'est Ã peine s'il leur reste de la place pour quelques pÃ¢tisseries lÃ©gÃ¨res, de la nature de nos babas. Telles sont mes observations sur les mÅ urs et les coutumes. Mon lit se compose d'une couverture des couleurs les plus jolies, d'un mÃ¨tre de long, Ã laquelle est boutonnÃ©e une serviette qui me sert de drap. Quand j'ai mis cela en Ã©quilibre sur moi, mon domestique dÃ©pose sur le tout un Ã©dredon que je passe toutes les nuits Ã culbuter et Ã replacer; mais, en revanche, je mange toute sorte de choses trÃ¨s-extraordinaires, entre autres des champignons crus marinÃ©s qui sont excellents et des oiseaux de montagne idem; tout cela ne m'empÃªche pas de souhaiter beaucoup votre prÃ©sence. Selon toute apparence, vous vous trouvez Ã merveille Ã D..., sans songer aux gens malheureux qui errent en BohÃªme. Votre sublime indiffÃ©rence, vraie ou fausse (c'est ce que je n'ai pas encore pu savoir), m'irrite beaucoup. Vous ne pensez aux gens que lorsque vous les voyez. Je suis dans une grande incertitude quant Ã ce que je ferai. Si j'avais l'assurance de vous faire enrager en restant longtemps Ã Vienne, je m'y installerais pour Dieu sait combien de mois; mais vous n'en perdriez pas une bouchÃ©e, et je crains fort de m'ennuyer mortellement de leur _gemÃ¼th._ Il est donc probable que je ne resterai Ã Vienne que juste assez longtemps pour voir les Ã©trangetÃ©s, c'est-Ã -dire environ les derniers jours du

mois. Vers le 1er octobre, je pourrais Ãªtre Ã Berlin, et, avant le 10 ou le 12, Ã Paris.--Je suppose que vous m'avez Ã©crit Ã Vienne, pour me dire ce que vous faites et ce que vous comptez faire; cela aura une grande influence sur mes rÃ©solutions. Je viens de voir des autographes de Ziska et de Jean Huss. Ils avaient une trÃ¨s-belle Ã©criture l'un et l'autre pour des hÃ©rÃ©siarques.

CLXVII

Vienne, 2 octobre 1854.

Really truly, cette bonne ville de Vienne est un sÃ©jour agrÃ©able, et il me faut une certaine force d'Ã¢me pour la quitter, maintenant que j'y ai des amis et que j'ai compris le plaisir d'y flÃ¢ner. Ajoutez Ã cela l'avantage d'avoir les nouvelles de CrimÃ©e quelques minutes avant vous. Nous sommes depuis avant-hier dans toutes les Ã©motions. SÃ©bastopol est-il pris? lorsque cette lettre vous arrivera, tout sera fini sans doute. Ici, on le croit, mais un peu lÃ©gÃ¨rement, Ã mon avis. Les Autrichiens, sauf quelques anciennes familles russes de cÅ ur, nous font des compliments. Un cocher de fiacre m'a fÃ©licitÃ© avant-hier en sortant de l'OpÃ©ra. Plaise Ã Dieu que tout cela ne soit pas une de ces nouvelles comme en fait le tÃ©lÃ©graphe Ã©lectrique quand il est de loisir. Quoi qu'il en soit, je trouve trÃ¨s-beau que nos gens, six jours aprÃ¨s leur dÃ©barquement, aient vigoureusement frottÃ© les Russes. Nous avons ici lady Westmoreland, qui est sÅ ur de lord Raglan et mÃ¨re de l'aide de camp du susdit, qui Ã©tait dans tous ses Ã©tats. Elle a reÃ§u

hier au soir un mot de son fils, aprÃ¨s la bataille. Nous jouissons beaucoup de la figure des Russes de Vienne. Le prince Gortshakof a dit que c'Ã©tait un incident, mais que cela ne faisait rien aux principes. Le ministre de Belgique, qui est ici le bel esprit, a dit qu'il avait raison de se retrancher dans les principes, parce qu'on ne les prenait pas Ã la baÃ¯onnette. Ã propos de bel esprit, on m'a constituÃ© ici _lion_, bon grÃ©, mal grÃ©. Prononcez _laÃ¯onne_ Ã l'anglaise, pour ne pas avoir une idÃ©e fausse du rÃ´le qu'on m'a fait jouer. L'autre jour, on m'amenÃ© Ã Baden, qui est un endroit charmant, dans une vallÃ©e, aux portes de Vienne, mais oÃ¹ l'on se croirait Ã cent lieues d'une grande ville. Mon cornac m'a conduit chez de trÃ¨s-belles dames. Le monde Ã©tant ici _gemÃ¼thlich_, on prend tout ce que dit un FranÃ§ais pour de l'esprit. On m'a trouvÃ© trÃ¨s-aimable. J'ai Ã©crit des pensÃ©es sublimes sur des albums, j'ai fait des dessins; en un mot, j'ai Ã©tÃ© parfaitement ridicule. C'est en partie la honte de ce mÃ©tier-lÃ qui me fait prendre aujourd'hui le chemin de Dresde. Je ne m'y arrÃªterai qu'un jour et j'irai Ã Berlin; aprÃ¨s avoir vu le musÃ©e, je partirai pour Cologne et j'y trouverai une lettre de vous.

Vous ai-je dit que j'Ã©tais allÃ© en Hongrie? J'ai passÃ© trois jours Ã Pesth et me suis cru en Espagne ou plutÃ´t en Turquie. Ma pudeur y a beaucoup souffert, car on m'a montrÃ© un bain public Ã Bade, oÃ¹ les Hongrois et les Hongroises sont pÃªle-mÃªle dans un court-bouillon d'eau minÃ©rale trÃ¨s-chaude. J'y ai vu une trÃ¨s-belle Hongroise, qui s'est cachÃ© la figure de ses mains, n'ayant pas comme les femmes turques des chemises pour se voiler le visage. Ce spectacle m'a coÃ»tÃ© six _kreutzer_, soit quatre sous. J'ai vu _la Dame de Saint-Tropez_ au thÃ©Ã¢tre hongrois, n'ayant pas l'esprit de reconnaÃ®tre un

mÃ©lodrame franÃ§ais sous le titre _S.-Tropez Ã UnÃ´z._ J'ai entendu des musiciens bohÃ©miens jouer des airs hongrois trÃ¨s-originaux, qui font perdre la tÃªte aux gens du pays. Cela commence par quelque chose de trÃ¨s-lugubre et finit par une gaietÃ© folle et qui gagne l'auditoire, lequel trÃ©pigne, casse les verres et danse sur les tables. Mais les Ã©trangers n'Ã©prouvent pas ces phÃ©nomÃ¨nes. Enfin, et je garde le plus beau pour la fin, j'ai vu une collection de vieux bijoux magyars, d'un travail merveilleux. Si j'avais pu vous en apporter un, vous seriez venue jusqu'Ã Cologne, pour l'avoir plus tÃ´t.

Parmi toutes ces courses, je me porte Ã merveille; le temps est admirable, mais froid le soir. Je ne crains pas le froid pour ma route, car j'ai achetÃ© une pelisse Ã©norme pour soixante-quinze florins. Vous trouveriez ici pour rien des fourrures magnifiques. C'est, je crois, la seule chose Ã bon marchÃ© en ce pays. Je m'y ruine en fiacres et en dÃ®ners en ville. L'usage est de payer son dÃ®ner aux domestiques; on paye le portier en sortant, enfin on paye partout, pas grand' chose Ã la fois, il est vrai. Adieu; je ne suis pas trop content de votre derniÃ¨re lettre, sinon de ce que vous m'annoncez votre prochain retour Ã Paris. Bien que je n'aie pas de chaÃ®nes magyares, j'espÃ¨re que vous me recevrez bien. Je commence Ã dÃ©sirer de revoir mon gÃ®te et les soirÃ©es me semblent un peu bien longues.

Je pense Ãªtre Ã Cologne avant huit jours, et Ã Paris du 10 au 15.

CLXVIII

Paris, dimanche, 27 novembre 1854.

Il est bien malheureux de perdre ses amis, mais c'est une calamitÃ© qu'on ne peut Ã©viter que par une autre bien plus grande, qui est de n'aimer rien. Surtout, il ne faut pas oublier les vivants pour les morts. Vous auriez dÃ» venir me voir au lieu de m'Ã©crire. Il faisait un temps magnifique. Nous aurions causÃ© philosophiquement sur les vanitÃ©s de ce monde. Je suis restÃ© toute la journÃ©e au coin de mon feu, en disposition trÃ¨s-sombre et misanthropique, et de plus trÃ¨s-souffrant. Ce soir, je vais un peu mieux, mais je serai plus mal si je ne vous vois pas demain.

CLXIX

Londres, 20 juillet 1856.

J'ai reÃ§u votre lettre hier soir, qui m'a fait un trÃ¨s-grand plaisir. Si je ne craignais de rÃªver, je vous dirais des tendresses Ã cette occasion. Je partirai bientÃ´t pour Ã dimbourg. Je consulterai un sorcier Ã©cossais. On veut me mener voir un vrai chieftain, qui n'a pas de culottes et qui n'en a jamais portÃ©, qui n'a pas d'escalier dans sa maison, qui a son barde et son sorcier. Cela ne vaut-il pas la peine de faire le voyage? J'ai trouvÃ© ici des gens si accueillants, si aimables, si accaparants, qu'il est Ã©vident qu'ils s'ennuient beaucoup. J'ai revu hier deux de mes anciennes beautÃ©s: l'une est devenue asthmatique et l'autre mÃ©thodiste; puis j'ai fait la connaissance de huit Ã dix

poÃ¨tes, qui m'ont paru quelque chose d'encore plus ridicule que les nÃ´tres. J'ai revu le palais de Sydenham avec plaisir, quoiqu'on l'ait entiÃ¨rement gÃ¢tÃ© par de grands monuments bÃ¢tis aux hÃ©ros de CrimÃ©e. Les hÃ©ros en question sont ivres toute la journÃ©e par les rues. Il y a encore beaucoup de monde Ã Londres, mais tous se prÃ©parent Ã s'envoler. Pour moi, je vais lundi chez le duc de Hamilton. J'y resterai jusqu'Ã mercredi, jour oÃ¹ je ferai mon entrÃ©e Ã Ã dimbourg. Probablement dans quinze jours, je reviendrai ici vous retrouver. TÃ¢chez d'Ãªtre arrivÃ©e. Vous ne pouvez me donner une plus grande preuve d'affection; vous savez quel bonheur j'en ressentirais. Adieu; vous pouvez m'Ã©crire _Douglas hotel, Edinburg._ J'y serai quelques jours avant de me lancer dans le Nord.

CLXX

Ã dimbourg, _Douglas hotel_, 26 juillet 1856.

J'espÃ©rais avoir une lettre de vous, ici ou Ã Ã dimbourg. Point de nouvelles. Le pire, c'est que je m'enfonce dans le Nord et je ne sais oÃ¹ vous dire d'adresser vos lettres. Je vais avec un Ã cossais voir son chÃ¢teau, bien loin au delÃ des lacs, mais je ne saurais vous dire oÃ¹ nous nous arrÃªterons sur la route, ce qu'il me promet avec force chÃ¢teaux, ruines, paysages, etc. DÃ¨s que je serai apprÃªtÃ©, je vous Ã©crirai encore. J'ai passÃ© trois jours chez le duc de Hamilton, dans un chÃ¢teau immense et dans un trÃ¨s-beau pays. Il y a tout prÃ¨s du chÃ¢teau, Ã moins d'une heure, un troupeau de bÅ ufs sauvages, les derniers qui existent en Europe. Ils m'ont paru aussi ci-

vilisÃ©s que les daims de Paris. Partout dans ce chÃ¢teau, il y a des tableaux de grands maÃ®tres, des vases grecs et chinois magnifiques et des livres aux reliures des plus grands amateurs du siÃ¨cle dernier. Tout cela est disposÃ© sans goÃ»t et l'on voit que le propriÃ©taire en jouit trÃ¨s-mÃ©diocrement. Je comprends maintenant pourquoi on recherche les FranÃ§ais en pays Ã©tranger. Ils se donnent de la peine pour s'amuser, et, ce faisant, amusent les autres. Je me suis senti la personne la plus amusante de la trÃ¨s-nombreuse sociÃ©tÃ© oÃ¹ nous Ã©tions, et j'avais en mÃªme temps la conscience de ne l'Ãªtre guÃ¨re. J'ai trouvÃ© Ã dimbourg tout Ã fait Ã mon goÃ»t, sauf l'architecture exÃ©crable des monuments, qui ont la prÃ©tention d'Ãªtre grecs et qui la justifient comme une Anglaise justifie celle de paraÃ®tre Parisienne, en se faisant habiller par madame Vignon. L'accent de tous les natifs m'est odieux. J'ai Ã©chappÃ© aux antiquaires aprÃ¨s avoir vu leur exposition, qui est fort belle. Les femmes sont ici en gÃ©nÃ©ral trÃ¨s-laides. Le pays exige des robes courtes, et elles se conforment Ã la mode et aux exigences du climat en tenant leur robe Ã deux mains, Ã un pied de leurs jupons, laissant voir des jambes nerveuses et des brodequins de cuir de rhinocÃ©ros avec des pieds idem. Je suis choquÃ© de la proportion de rousses que je rencontre. Le site est charmant, et, depuis deux jours, il fait chaud et le temps est clair. En somme, je suis assez bien, sauf que je voudrais vous avoir avec moi. Lorsque l'ennui et les _blue devils_ me gagnent, je pense Ã nos jours de gaietÃ© intime, auxquels je ne connais rien d'Ã©gal. Toute rÃ©flexion faite, Ã©crivez-moi Ã _Douglas hotel, Edinburg_. Je ferai retirer mes lettres, si je ne reviens pas vite.

CLXXI

Dimanche, 3 aoÃ»t 1856.

D'une maison de campagne, prÃ¨s de Glasgow.

Je m'ennuie de vous, comme vous le disiez si Ã©lÃ©gamment autrefois. Je mÃ¨ne cependant une vie douce, allant de chÃ¢teau en chÃ¢teau, partout hÃ©bergÃ© avec une hospitalitÃ© pour laquelle je dÃ©sespÃ¨re de trouver un adjectif et qui n'est praticable qu'en cet aristocratique pays. J'y prends de mauvaises habitudes. Arrivant ici chez de pauvres gens qui n'ont guÃ¨re plus de trente mille livres de rente, je me suis trouvÃ© mÃ©connu en voyant qu'on me donnait Ã dÃ®ner sans instruments Ã vent et sans un joueur de cornemuse en grand costume. J'ai passÃ© trois jours chez le marquis de Breadalbane, Ã me promener en calÃ¨che dans son parc. Il y a environ deux mille daims, outre huit Ã dix mille autres dans ses bois non adjacents au chÃ¢teau de Faymouth. Il y a aussi comme singularitÃ©, chose Ã quoi chacun vise ici, un troupeau de bisons amÃ©ricains, trÃ¨s-fÃ©roces, qu'on enferme dans une pÃ©ninsule et qu'on va voir par les fentes de leurs palissades. Tout ce mondelÃ , marquis et bisons, a l'air de s'ennuyer. Je crois que leur plaisir consiste Ã faire envie aux gens, et je doute que cela compense le tracas qu'ils ont d'Ãªtre les aubergistes du tiers et du quart. Parmi tout ce luxe, j'observe de temps en temps de petites mesquineries qui me divertissent. Au fond, je n'ai encore rencontrÃ© que d'excellentes gens qui me prennent avec mon caractÃ¨re si opposÃ© au leur, sans la moindre difficultÃ©.

On vient de me conter une histoire qui me rÃ©jouit et dont je veux vous faire part. Un Anglais se promÃ¨ne le long d'un pou-

lailler, dans un chÃ¢teau d'Ã cosse, un samedi soir. Grand bruit, cris de coqs et de poules. Il croit que quelque renard est entrÃ© et il avertit. On lui rÃ©pond que ce n'est rien, et qu'on sÃ©pare seulement les coqs des poules pour qu'ils ne polluent pas _the Lord's day._

Avant mon retour, vous voudrez bien m'Ã©crire: _18, Arlington Street, care of the honble E. Ellne._ On m'enverra de lÃ vos lettres ou bien on les gardera pour mon arrivÃ©e Ã Londres. Adieu. Je n'ai pas besoin de vous dire de m'Ã©crire le plus souvent que vous pourrez.

CLXXII

Kinloch-Linchard, 16 aoÃ»t 1856.

Je n'ai pas Ã©tÃ© trop content de votre lettre, que j'ai reÃ§ue au moment de quitter Glenquoich Vous savez que vous avez toujours une premiÃ¨re faÃ§on prÃ©cipitÃ©e d'envisager les choses, qui vous fait regarder comme impossibles les actions les plus simples. Repensez donc Ã ce que je vous ai dit, et, aprÃ¨s avoir rÃ©flÃ©chi mÃ»rement, rÃ©pondez oui ou non. Adressez votre rÃ©ponse Ã Londres, chez le _Right honble E. Ellne, 18, Arlington Street._

. . . . . .

Je commence Ã avoir par-dessus la tÃªte des grouses et de la venaison. Les paysages, vraiment remarquables, que je vois tous les jours ont encore du charme pour moi, mais j'ai satisfait ma curiositÃ©, et je ne trouverai plus rien d'extraordinaire. Ce que

je ne puis assez me lasser d'admirer, c'est la hÃ©rissonnerie de ces gens-lÃ . Ils seraient mis aux galÃ¨res ensemble, qu'ils n'en deviendraient pas plus sociables. Cela tient Ã ce qu'ils craignent d'Ãªtre pris sur le fait Ã Ãªtre bÃªtes, comme disait Beyle, ou bien Ã une organisation qui leur fait prÃ©fÃ©rer les jouissances Ã©goÃ¯stes: le devine qui pourra. Nous sommes arrivÃ©s ici en mÃªme temps que deux hommes et une femme entre deux Ã¢ges, du grand monde et ayant voyagÃ©. Au dÃ®ner, il a fallu casser la glace. AprÃ¨s le dÃ®ner, le mari a pris un journal, la femme un livre, l'autre homme s'est mis Ã Ã©crire des lettres, tandis que, moi, je faisais la chouette au maÃ®tre et Ã la maÃ®tresse de la maison. Notez bien que les gens qui s'isolaient ainsi dans un salon avaient Ã©tÃ© aussi longtemps et plus que moi sans voir notre hÃ´tesse, et qu'ils avaient nÃ©cessairement beaucoup plus de choses que moi Ã lui conter. On me dit, et je suis disposÃ© Ã le croire par le peu que j'ai vu, que la race celtique (qui vit dans d'affreux trous autour du palais que je frÃ©quente) sait causer. Le fait est qu'un jour de marchÃ©, on entend un bruit continuel de voix trÃ¨s-animÃ©es, des rires et des cris. Le gaÃ©lique est trÃ¨s-doux. En Angleterre et dans les Lowlands, silence complet. Ce n'est pas bien Ã vous de ne m'avoir Ã©crit qu'une fois. Je vous ai Ã©crit au moins deux fois pour une. Mais je n'ai pas envie de vous quereller de si loin. Voici mes projets. Je partirai d'ici pour aller Ã Inverness, oÃ¹ je resterai un jour; de lÃ Ã dimbourg, puis Ã York, Durham et peut-Ãªtre Derby. Je compte Ãªtre le 23 Ã Paris.

CLXXIII

Carabanchel, jeudi, dÃ©cembre 1856. (J'ai oubliÃ© le quantiÃ¨me.)

Il fait une pluie effroyable. Hier, le plus beau temps du monde. On me promet qu'il reviendra demain. J'ai profitÃ© de ce beau temps pour me fouler le poignet, et, si je vous Ã©cris, c'est que j'ai Ã©tÃ© instruit dans la mÃ©thode amÃ©ricaine, oÃ¹ l'on ne remue pas les doigts. Cela m'est arrivÃ© par la faute d'un cheval qui voulait absolument dire quelque chose d'inconvenant Ã la jument de lord A..., et qui, irritÃ© de ma rÃ©sistance Ã sa passion coupable, m'a traÃ®treusement jetÃ© par-dessus sa tÃªte, d'une ruade, lorsque j'allumais mon cigare. Cela se passait dans un sentier au bord de la mer, qui n'Ã©tait qu'Ã cent pieds plus bas et j'ai choisi heureusement le sentier pour tomber. Je ne me suis fait aucun mal, sauf Ã la main, qui est aujourd'hui trÃ¨s-enflÃ©e. Je compte aller la semaine prochaine Ã Cannes, oÃ¹ vous serez aimable de m'Ã©crire, poste restante. Pour en finir sur le chapitre de la santÃ©, je crois que je serai beaucoup mieux. Cependant, j'ai ressenti encore une fois un de ces Ã©tourdissements qui m'inquiÃ©taient, mais moins fort qu'Ã Paris. Il y a ici un mÃ©decin qui me dit que ce sont des spasmes nerveux et qu'il faut faire beaucoup d'exercice. Ainsi fais-je, mais je ne dors pas plus qu'Ã Paris, bien que je me couche Ã onze heures. Il n'eÃ»t tenu qu'Ã moi de passer lion (dans le sens anglais); tout le monde s'ennuie ici. J'ai Ã©tÃ© assiÃ©gÃ© de cartes russes et anglaises, et on a voulu me prÃ©senter Ã la grande-duchesse HÃ©lÃ¨ne, honneur que j'ai dÃ©clinÃ© avec empressement. Nous avons pour fournir aux cancans une comtesse Apraxine, qui fume, porte des chapeaux ronds et a une

chÃ¨vre dans son salon, qu'elle a fait couvrir d'herbes. Mais la personne la plus amusante est lady Shelley, qui, tous les jours, fait quelque nouvelle drÃ´lerie. Hier, elle Ã©crivait au consul de France: Â«Lady S..., prÃ©vient M. P... qu'elle a aujourd'hui un charmant dÃ®ner d'Anglais et qu'elle sera charmÃ©e de le voir aprÃ¨s, Ã neuf heures cinq.Â» Elle a Ã©crit Ã madame Vigier, ex-mademoiselle Cruvelli: Â«Lady Shelley serait charmÃ©e de voir madame Vigier, si elle voulait bien apporter sa musique avec elle.Â» Ã€ quoi l'ex-Cruvelli a rÃ©pondu aussitÃ´t: Â«Madame Vigier serait charmÃ©e de voir lady Shelley, si elle voulait bien venir chez elle et s'y conduire comme une personne comme il faut.Â»--Et vous, Ã quoi passez-vous votre temps? Je suis sÃ»r que vous ne pensez plus guÃ¨re Ã Versailles, par suite de cette absence de souvenirs qui vous caractÃ©rise. J'espÃ¨re que nous irons en mars voir pousser les premiÃ¨res primevÃ¨res. Et cette Ã©trange soirÃ©e et matinÃ©e de Versailles, tout cela Ã©tait-il vrai?

Adieu; Ã©crivez-moi vite Ã Cannes.

CLXXIV

Lausanne, 24 aoÃ»t 1857.

J'ai trouvÃ© votre lettre Ã Berne, le 22 au soir, parce que mes excursions dans l'Oberland se sont prolongÃ©es bien au delÃ du temps que j'avais prÃ©vu. Je ne sais trop oÃ¹ vous adresser celle-ci. Vous ne devez plus Ãªtre Ã GenÃ¨ve. Je l'adresse Ã Venise, oÃ¹, selon toute apparence, vous ferez le plus long sÃ©jour. Je trouve que vous auriez pu varier un peu vos ti-

rades d'enthousiasme sur le plaisir de voyager, par quelques compliments flatteurs en maniÃ¨re de consolation pour ceux qui n'ont pas l'avantage de vous accompagner. Je vous pardonne cependant en faveur de votre inexpÃ©rience des voyages. Vous comptez n'Ãªtre que trois semaines en route: cela me paraÃ®t Ã peu prÃ¨s impossible. Je vous accorde un mois. Je vous prie seulement de considÃ©rer que le 28 septembre est un anniversaire malheureux pour moi, parce qu'il date de trÃ¨s-longtemps. C'est le 28 septembre que je suis venu au monde. Il me serait trÃ¨s-agrÃ©able de passer ce jour-lÃ en votre compagnie; Ã bon entendeur salut. J'ai fait ma petite tournÃ©e trÃ¨s-agrÃ©ablement. Je n'ai eu qu'un jour de pluie; il est vrai que je n'en ai pas perdu une goutte en descendant de la Wengernalp, pendant quatre heures, sur une rosse qui glissait sur les roches et qui n'avanÃ§ait pas. J'ai bu du vin de Champagne que nous avions apportÃ© sur la Mer de glace et que j'ai frappÃ© Ã mÃªme le glacier. Le guide m'a dit que personne avant moi n'avait eu cette idÃ©e sublime. Je suis en face de la Gemmi et de la chaÃ®ne du Valais, qui n'a pas les grands profils de la Jungfrau et de ses acolytes. Je pense que nous aurions pu nous rencontrer Ã GenÃ¨ve et faire ensemble quelque excursion; tout cela est triste Ã penser. J'espÃ¨re trouver une lettre de vous Ã Paris, oÃ¹ je serai le 28.

Adieu; amusez-vous bien, ne vous fatiguez pas trop. Pensez quelquefois Ã moi. Si vous me marquez votre itinÃ©raire avec quelque exactitude, je vous donnerai des nouvelles de Paris. Ici, c'est le diable d'Ã©crire. Les plumes du pays sont ce que vous voyez. Adieu encore.--Voici une petite feuille qui a cru Ã six mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

FIN DU TOME PREMIER.

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/56473. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.